

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**



8^{me} VOLUME. — 3^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1890)

- PARTIE INITIATIQUE...** *La Roue du devenir..* Stanislas de Guaita.
(avec figures).
(p. 289 à 305.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE
ET SCIENTIFIQUE...** *La Faute d'Adam.....* G. Montière.
(p. 306 à 315.)
- L'Égyptologie sacrée.*
(suite)..... Marcus de Vèze.
(p. 316 à 330.)
- Economie politique*
(suite)..... Julien Lejay.
(p. 330 à 337.)
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *L'œil du Dragon.....* R. de Maricourt.
(p. 338 à 350.)
- La Loi de Karma*
(suite)..... Georges Polti.
(p. 350 à 361.)
- Hespérus (suite).....* Catulle Mendès.
(p. 361 à 371.)

Bibliographie : La Théosophie. — Livres nouveaux. — Groupe indépendant d'études ésotériques. — Bulletin théosophique. — Nouvelles diverses. — Revues du mois.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

— Pierre Junod

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà deux années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.



PARTIE INITIATIQUE

LA ROUE DU DEVENIR

(*Serpent de la Genèse*, livre II, chap. III)

N. B.

La loi d'universelle polarisation des êtres, jamais divulguée, constitue l'un des arcanes les plus occultes de la Magie.

Le présent extrait, qui en contient la révélation précise, s'adresse aux seuls initiés.

C'est un joyau qu'on détache en leur faveur de cet écrin magnifique où l'antiquité sacerdotale entassa les trésors de son ésotérisme : profonde réserve scientifique du passé, où l'avenir ébloui peut longtemps puiser à mains pleines, sans risquer d'en tarir les richesses.

Une solide plate-forme, où siège le sphinx impassible.

Plus bas, une vaste roue, entée sur un axe mobile, que deux supports maintiennent à hauteur voulue.

Deux monstres — les génies antagonistes du Mal et du Bien — cramponnés à cette roue, de gauche et de droite : là descend un démon cornu, la tête en bas, la fourche au poing sénestre ; il entortille au volant ses jambes incertaines et squammeuses. Ici,

c'est un cynocéphale qui remonte; sa tête est près d'atteindre à la plate-forme du sphinx. Et sa droite lève un caducée. Tel est l'admirable emblème que nous présente la dixième lame du Tarot (1).

En haut, l'Absolu manifesté, le Verbe, potentiel d'une inépuisable création. C'est le sphinx égyptien, qui synthétise en sa forme fantastique celles des quatre animaux sacrés de la science kabbalistique (*Haïoth Hakkadôsh* היות חקדוש), figuratifs des quatre lettres de l'incommunicable *Iod-hévé* יהוה.

Typhon, descendant à gauche, symbolise l'exode involutif des sous-multiples verbaux qui sombrent dans la matière, entraînés au poids de leur propre chute — et qui donnent ainsi le branle à la grande roue du Devenir.

A droite, Hermanubis emblématise en remontant l'évolution des formes progressives de cette matière même, réactionnée par l'Esprit, et le retour des sous-multiples à l'intarissable Unité-mère d'où ils sont émanés.

D'une part, le *Daïmôn de l'Involution*, qui, dans sa chute grimaçante, n'a pu perdre entièrement la figure humaine — similaire de l'image divine — cette figure que ne parviennent point à dénaturer les cornes de la perversité, de l'égoïsme et de l'orgueil. D'autre part, le *Daïmôn de l'Évolution* ascendante, qui, brandissant le caducée de la science et de l'équilibre, et sur le point d'escalader la plate-forme sphingienne,

(1) Voir la dixième figure du Tarot d'Oswald Wirth.

conserve encore sur son visage le stigmaté infamant de l'animalité, symbole des règnes inférieurs d'où il émerge.... Quel contraste plus grandiose et plus significatif?

Les deux silhouettes monstrueuses figurent, en dernière analyse, un seul et même personnage — l'Adam cosmique — sous les deux aspects complémentaires de la chute et de l'ascension, ou, si l'on veut, dans les deux tendances inverses de l'Analyse et de la Synthèse, de la Différenciation et de l'Intégration universelles.

Mais que dire de la conséquence immédiate de ce mouvement double: le branle imprimé à la roue du *Temps sans borne*, qui va multiplier ses tours, embrassant l'*Espace illimité* dans la sphère de sa rotation? N'est-ce point qu'elle touche au sublime, l'éloquence hiéroglyphique des auteurs du Tarot, habiles à préciser en cette simple image le *comment* et le *pourquoi* du rapport mystérieux et profond qui lie à la chute de l'Adam céleste la création de l'Univers sensible et l'ouverture du Cycle temporel?

Si, du sens universel, nous passons à une signification d'ordre particulier, la dixième clef du Tarot nous représentera la constitution ternaire de tout être: *esprit, âme, corps*.

Le *sphinx* symbolisera l'*élément spirituel*, actif et mâle, ou le soufre Δ des alchimistes; — *Typhon*, l'*élément corporel*, passif et féminin, ou le sel \ominus des alchimistes; — *Hermanubis* enfin symbolisera le moyen terme entre l'esprit et le corps: l'*élément*

animique, ou mercure ☿ des alchimistes, qui est androgyne, c'est-à-dire actif relativement au corps, passif par rapport à l'esprit.

Ceci nous donne la polarisation générale de chaque être : pôle positif +, l'esprit ; pôle négatif —, le corps ; centre d'équilibre ∞, l'âme.

D'ailleurs *l'esprit*, le *corps* et *l'âme*, envisagés abstractivement, présentent *chacun* son ternaire de polarisation bien distinct : pôle positif, pôle négatif, et neutre équilibré — ainsi qu'on peut s'en rendre compte en étudiant à ce point de vue le magnifique schéma publié par Fabre d'Olivet, dans son *Histoire philosophique du genre humain* (1), en une planche hors texte (2), et qui fait malheureusement défaut dans un grand nombre d'exemplaires.

Mais c'est loin d'être tout. — Nous sommes amené à faire connaître ici les principes d'un système de polarisation double et sextuple, applicable à tous les être vivants, depuis le Cosmos envisagé comme tel jusqu'au plus humble exemplaire individuel qu'on veuille choisir, soit dans la série animale, soit même parmi les règnes inférieurs.

Nous ne sachions pas que cette théorie ait jamais été divulguée. Le docteur Adrien Péladan lui-même n'en fait pas mention dans son livre génial de *l'Anatomie homologique*, ou triple dualité du corps humain (Paris, 1886, in-8). Quant aux autres ouvrages du

(1) Deuxième édition de son *Etat social de l'homme* (Paris, Brière, 1824, 2 vol. in-8).

(2) Insérée à la page 26 du tome I^{er}.

même genre que nous avons pu consulter, il ne s'y trouve pas vestige de cette théorie.

Nous parcourions récemment la collection du *Lotus*, excellente revue d'Occultisme, qu'une disparition prématurée empêcha seule de tenir ce qu'elle promettait et ce qu'un bon *Lexique des matières*, collationnées par ordre, en eût fait à coup sûr : l'encyclopédie théosophique des études bouddhistes en France. La page 102 du tome I^{er} mit sous nos yeux un article (reproduit du *Theosophist*) où se trouve posé, sous la signature N. C., le problème de la polarité chez l'homme, à propos de deux livres parus quelques mois auparavant : l'un du D^r Chazarin (1), l'autre du savant magnétiseur Durville (2).

Tout en rendant justice aux connaissances et au courage moral déployé par ces deux explorateurs d'un monde assez nouveau, M. N. C. aborde, au nom de la science occulte, la critique de ces deux ouvrages. Ce n'est guère le lieu de résumer ces opinions. Bien que le censeur me paraisse, à vrai dire, sinon partial en faveur du D^r Chazarin, du moins bien sévère pour M. Durville, dont l'ouvrage est des plus remarquables, je ne prétends point décider à qui revient la palme de la découverte, ni même examiner si découverte il y a.

C'est au critique lui-même que je m'adresse.

(1) *Découverte de la polarité humaine*; Paris, Doin, in-18.

(2) *Traité expérimental et thérapeutique du magnétisme*; 1836, in-8.

Il cueille et nous offre, avec la curiosité consciencieuse d'un érudit herboriseur du mystère, un certain nombre de détails d'un réel intérêt; mais qu'il me permette de lui marquer ma surprise — puisqu'il prend la parole au nom de l'Occultisme — de le voir négliger les grandes avenues de la science, pour battre les buissons à la recherche de ses fleurettes.

Sans doute, les amateurs de physiologie occulte seront heureux d'apprendre (s'ils ne le savent déjà), que dans l'homme il y a sept forces, correspondant aux sept principes analytiques de M. Sinnett, et que chacune de ces forces se polarise à part sur son plan spécial d'activité; — que la moitié droite du corps est positive, l'autre négative; que les artères et les nerfs moteurs sont de nature positive, les veines et les nerfs sensitifs de nature négative; — que l'endosmose électrique (ainsi que l'ont démontré Ralcliffe, Matteucci, et du Bois-Reymond) s'opère à travers les tissus de l'organisme; — qu'enfin « le coude est légèrement positif pour la poitrine, et la main quelquefois négative pour le pied, quelquefois positive ».

Il y a beau temps que les étudiants en occultisme savent toutes ces choses et quelques autres de même importance; les eussent-ils oubliées, du reste, que les analogies des *Révolutions de Iévé*, d'une part, et de l'autre l'étude du *Pentagramme* ou de l'*Étoile flamboyante* appliquée à la physiologie, leur permettraient de déterminer géométriquement tous ces rapports...

Mais ce que les étudiants ignorent et ce que — parlant au nom des maîtres — il eût été sans doute à pro-

pos de leur enseigner, c'est la grande loi de l'Équilibre vital, cette loi synthétique et rigoureuse qui permet de déduire tant d'autres lois, et, englobant à la fois les trois foyers d'activité qui constituent la vie de tout être, sert d'inafaillible critérium pour localiser à priori non seulement la bipolarité de chacun des trois systèmes dynamiques — l'intellectuel, l'animique et l'astral — mais aussi les termes d'une polarisation tout autre, qui s'affirme cruciale, en mode double de réciprocité inverse et complémentaire, et qui va de l'intellectuel au physique, d'une part, et de l'individu mâle à l'individu femelle, de l'autre.

C'est bien là, non pas ailleurs, la clef absolue de la Biologie occulte, — une loi vraiment universelle et, par surcroît, révélatrice d'une foule d'autres, également synthétiques : celles, par exemple, de la Sociologie et de l'Histoire primitive, ou (si, nous élevant du plan terrestre à des plans supérieurs d'existence, nous voulons généraliser) celles de la Cosmogonie et même de la Théogonie occultes.

Nous voici derechef dans l'ésotérisme le plus secret des temples antiques : la connaissance de cette loi pivotale n'était transmise qu'au seul initié, par voie traditionnelle et sous la garantie d'un serment solennel et terrible... Non pas qu'une pareille révélation se traduisît par un axiome immoral ou dangereux en soi ; mais elle permettait de fabriquer un *passé-partout*, à l'habile emploi duquel il n'était guère de portes, dans le sanctuaire, qu'on estimât susceptibles de résister.

Or, si le secret juré ou quelque autre motif de ce genre fermait la bouche à M. N. C., du moins aurait-il dû, — montant dans la chaire théosophique pour juger *ex cathedrâ* MM. Durville et Chazarin, — démontrer l'existence d'une loi de synthèse, et en déduire celle, plus particulière déjà, mais encore générale, d'une loi de polarité vitale chez l'homme.

Quant à nous, que nul engagement ne lie, nous allons prendre à tâche d'exposer au bref cette théorie large comme l'univers, simple comme la nature, rigoureuse comme une équation d'algèbre. Car l'heure a sonné, pour parler le langage de notre frère Jhouney, d'ouvrir à tous le temple, sinon le sanctuaire.

Néanmoins, pour ne pas nous écarter du point de départ de cette digression, nous entendons, cette grande loi une fois énoncée, en restreindre l'application à la physiologie de l'homme, ou, pour mieux dire, à la biologie de l'androgyné humain.

Le lecteur nous saura gré peut-être de laisser à sa sagacité le soin, d'ailleurs facile, soit d'en étendre l'adaptation à des objets plus universels, soit au contraire de la restreindre à de plus spéciaux.

La loi peut se formuler en ces termes : — Le mâle est positif dans la sphère sensible, négatif dans la sphère intelligible.

La femelle, au contraire, est positive dans la sphère intelligible, négative dans la sphère sensible.

Inversement complémentaires, le mâle et la femelle sont neutres tous deux dans la sphère médiane du psychique. Cette similitude animique est même leur seuil

point de contact ; c'est moralement la charte d'en haut qui consacre l'identité de la race entre individus de sexe opposé.

Mais cette loi se conçoit à peine, condensée en un axiome aussi général, et son incalculable portée apparaît bien vague encore, pour ne pas dire bien nulle.

A cette heure, il convient d'en faire brièvement l'adaptation, dans les limites que nous nous sommes tracées d'avance.

Donc, appliquant cette loi vraiment universelle à l'homme terrestre, au couple humain, c'est-à-dire à l'être adamique envisagé au plus haut degré où son évolution aboutit sur notre planète ;

Considérant qu'on peut compter en lui trois centres d'activité : — 1° le *foyer intellectuel*, localisé dans le cerveau, et dont le pôle occulte réside dans les circonvolutions supérieures de cet organe ; — 2° le *foyer animique*, localisé principalement dans le cœur et le grand sympathique, et dont le centre occulte n'est autre que le plexus solaire ; — 3° le *foyer sensitif*, qui distribue son énergie aux divers organes des sens, et dont le pôle occulte se localise à l'organe génital,

Nous disons que *chez l'homme, l'organe génital est mâle ou positif, et le cerveau féminin ou négatif* ;

Qu'à l'inverse, *chez la femme, l'organe génital est féminin ou négatif, et le cerveau mâle ou positif* ;

Qu'enfin, *chez l'homme comme chez la femme, le*

plexus solaire constitue le point central équilibrant de l'organisme tout entier.

Qu'est-ce, en effet, qu'un organe mâle? — C'est celui qui produit et donne la semence, le germe rudimentaire que l'organe féminin reçoit, réagit, gère, nourrit, élabore et développe un temps plus ou moins long, à l'expiration duquel ce dit organe met au jour un être parfait, c'est-à-dire *en acte*, et conforme au germe fécondateur qui ne contenait cet être qu'*en puissance*.

Ces choses apparaissent évidentes, à n'envisager que le pôle génital, dans les individus des deux sexes : nul ne contestera que celui de l'homme est actif, c'est-à-dire un instrument de fécondation ; celui de la femme, passif, c'est-à-dire un instrument de réception, de gestation et d'élaboration définitive.

L'inverse n'est pas moins certain, si nous considérons le cerveau, cet organe où se manifeste la contre-polarité de l'organe génital (1).

Le cerveau mâle de la femme ne donne que des germes d'idées, mais c'est lui seul qui donne ces germes, c'est-à-dire le mouvement initial et la subs-

(1) Vainement objecterait-on la presque identité du cerveau, chez les individus des deux sexes, en regard de la dissemblance profonde des organes de la génération. Les idées, étant d'ordre intelligible, n'ont que faire de véhicules phalliques ou de cavités utérines, pour l'accomplissement de l'hymen idéal.

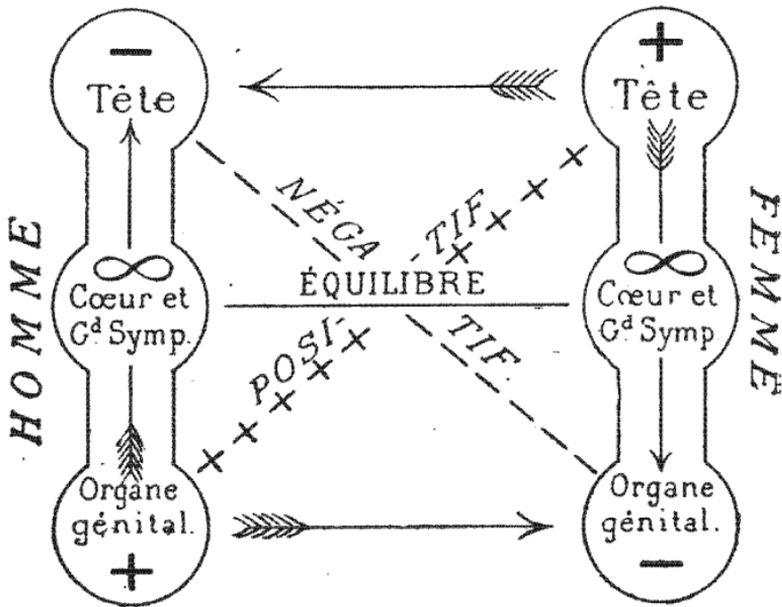
D'ailleurs, c'est souvent à l'état sentimental que le sperme d'ordre intelligible est transmis par la femme ; ce sont, dans ce cas, les centres animiques ou médians qui deviennent les lieux propres au phénomène de la fécondation ; dès lors le sentiment, transmis au centre animique de l'homme, se sublime pour atteindre la cervelle, matrice appropriée où il reprend sa première forme du sperme idéal.

tance première, en un mot le sperme intellectuel (1).

C'est le cerveau mâle de la femme qui féconde la cervelle féminine de l'homme.

Ainsi, d'une part, le cerveau de la femme est à la cervelle de l'homme comme le phallus de l'homme est à l'utérus de la femme.

D'autre part, chez la femme, le cerveau est à l'utérus comme chez l'homme le phallus est à la cervelle.



De ces prémisses on peut déduire d'innombrables

(1) L'ère préhistorique nous en offre un exemple frappant, si nous fixons nos regards sur l'origine des sociétés humaines. Ces temps reculés n'ont sans doute laissé que d'indécis vestiges et des monuments bien incomplets. Mais la légende supplée presque avantageusement aux récits de faits positifs : elle synthétise en des types de généralisation symbolique les notions que les récits de faits ne pourraient offrir que particularisées et disséminées... Or, l'Histoire et la Légende ne s'appuient-elles pas l'une sur l'autre pour venir nous apprendre que les

conséquences, dont nous n'esquisserons que les principales et les plus décisives (1).

C'est ici le lieu d'invoquer la loi fameuse en physique générale : *les contraires s'attirent, les semblables se repoussent*.

En faisant à notre schéma l'application de cette formule, nous comprendrons de suite :

L'horreur de la femme intellectuelle pour le type du viveur, expressif à son gré de toute la bestialité du mâle; — et réciproquement : le mépris du viveur pour la femme intellectuelle, qu'il traite de *bas-bleu* (ligne positive des semblables);

Le dédain de l'homme de pensée pour la femme sensuelle, — et réciproquement l'aversion de celle-ci pour celui-là (ligne négative des semblables).

La raison physiologique de ces antipathies? — Voici : la tête positive de la femme méprise le phallus également positif de l'homme, et *vice versa*. — La tête négative de l'homme a le plus profond dédain pour l'utérus de la femme, négatif lui aussi, et réciproquement... C'est que : *les semblables se repoussent*.

Il ne serait pas plus difficile de qualifier de même les sympathies inverses et complémentaires de ces

premiers germes de civilisation furent toujours semés par la femme dans le destin des races adolescentes?

N'est-ce point l'Amour, dans la cosmogonie phénicienne, qui tire le monde du chaos?... (Voir *l'Etat social de l'homme*, par Fabre d'Olivet).

(1) L'examen du présent schéma va permettre au lecteur de les déterminer toutes géométriquement, pour ainsi dire. Une figure ultérieure lui doit offrir encore d'autres indications, pour pousser ses recherches plus avant, si bon lui semble.

antipathies ; c'est que : *les contraires s'attirent* (1).

Quant au centre moral (ou médian), équilibrant les deux pôles occultes — intellectuel (ou cérébral) et sensitif (ou génital) — il est *neutre*, aussi bien chez l'homme que chez la femme. Aussi faut-il voir en lui le point de suspension, non seulement de la balance bipolaire dans chaque individu, mais encore la balance sexuelle dans l'androgynie humaine.

L'amour proprement dit, qui est bien la force déployée par ce centre et qui lui appartient en propre (2), l'amour est de même essence chez l'homme et chez la femme. Il se révèle identique ici et là, (3), avec son

(1) Chacun peut s'amuser à compléter le tableau de ces relativités.

(2) Comme étant avant tout passionnelle, c'est-à-dire animique, bien que susceptible de se porter principalement, soit au pôle cérébral (adoration), soit au pôle génital (appétit vénérien).

(3) Identique dans son essence, non point dans sa tendance. Ceci mérite toute l'attention du lecteur ; il est prié de se référer au précédent schéma : les courants passionnels y sont figurés par des flèches en divers sens.

Pour nous en tenir à l'amour envisagé *abstractivement* chez l'homme, puis chez la femme, notons que la logique même de notre figure le distingue, ici et là, en deux courants de direction précisément inverse. Le courant, chez l'homme, monte de l'organe génital (positif) à la cervelle (négative) ; chez la femme, au contraire, il descend du cerveau (positif), vers l'utérus (négatif).

Cette opposition doit nous suffire : c'est là qu'il faut chercher la cause profonde de ces nuances qui différencient l'amour d'un sexe à l'autre — nuances que nous négligeons de détailler ici.

Un exemple, pourtant, et significatif. — Pourquoi, chez l'homme, le désir a-t-il coutume de paralyser les facultés intellectuelles, qu'il semble au contraire stimuler chez la femme?... C'est un fait indubitable et cent fois vérifié, que l'homme le plus spirituel devient gauche et parfois stupide en présence de la femme qu'il aime ou simplement qu'il désire ; tandis que celle-ci se montre à qui elle aime, plus brillante, plus désirable que jamais... L'homme brûle ses vaisseaux : il met, comme on dit, « les pieds dans le plat » ; timide outre mesure, il paraît niais — ou résolu soudain, il casse tout. — La femme, elle, ourdit à loisir les plus subtiles trames pour capter sa proie, et, le sourire aux lèvres, achève de la fasciner, dissimulant la hardiesse de son plan derrière les grâces de son babil... — C'est que, chez elle, le courant passionnel va du cerveau à l'utérus, laissant ainsi toute liberté d'action à l'organe de la pensée. Chez l'homme, au contraire, le fluide passionnel (si l'on peut dire), remontant brusquement de l'organe génital, afflue au cerveau, l'offusque et y détermine une congestion fatale au libre jeu des facultés intellectuelles.

Cela se vérifie même dans l'ordre purement physique ; l'homme rougit et la femme devient pâle.

cortège misérable et sublime de dévouement et d'égoïsme, de délices et de jalousie, de serments éternels et d'effective instabilité.

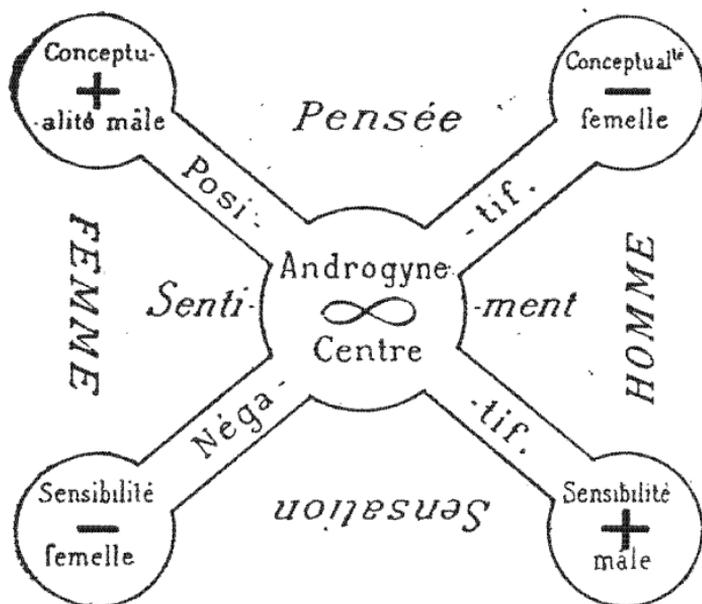
Ajoutons qu'il constitue encore le moyen terme, la relativité sentimentale entre individus de sexe opposé. Il est donc toujours central ou médian, soit qu'on envisage les individualités, ou les couples humains.

Aussi bien (comme nous l'avons fait^a voir au *Seuil du Mystère*), (1) c'est l'amour qui peut — s'il est réalisé dans sa perfection et qu'il s'affirme dans la stabilité d'un miraculeux équilibre — replacer l'être humain dans la voie normale de sa future réintégration, en le restituant à l'état d'androgynie harmonique.

C'est alors qu'identifiés dans une fusion tout intime, les centres neutres de l'homme et de la femme ne font plus qu'un seul centre : les deux époux ne font plus qu'un seul Adam-Eve, en voie de se réintégrer à sa plénitude ontologique, dans le sein de l'Unité Adamique et céleste, qui a nom l'éternel Verbe.

L'androgynie est devenu cet aimant quaternaire, dégagé des quatre torrents élémentaires, dont le schéma peut se tracer comme ci-contre :

(1) Un volume in 8° de 200 pages; nouvelle édition corrigée, augmentée et refondue en divers points, avec deux belles figures magiques, et un appendice inédit. — Paris, Carré, 1890.



Il paraît inutile de pousser ces déductions plus avant. Nous avons formulé la loi suprême qui régit la composition des aimants dans les trois mondes — formule vraiment magique, pour ceux qui sauront la saisir et l'appliquer à propos. — La grande Isis peut être conjurée par l'adepte qui aura toute l'intelligence de cet axiome sacré ; qu'il sache le proférer en temps et lieu, les derniers voiles de la déesse tomberont à sa voix.

Un mot encore, avant de poursuivre notre chemin : nous ne saurions cacher au lecteur que cette loi, dont l'enseignement vient de lui être transmis, est celle-là précisément que vise Eliphas Lévi à la page 182 de son

Dogme de la Haute Magie (1). Après avoir exposé les doctrines attribuables au deuxième feuillet du *Livre universel de la Vie*, le savant magiste trace ces lignes mystérieuses et inquiétantes pour les profanes : « Tels sont les secrets hiératiques du Binaire ; *mais il en est un, le dernier de tous, qui ne doit pas être révélé...* L'arbre de la Science du Bien et du Mal, dont les fruits donnent la mort, est l'image de ce secret hiératique du Binaire. *Ce n'est point encore le Grand Arcane de la magie ; mais le secret du Binaire conduit à celui du Quaternaire, ou plutôt il en procède et se résout par le Ternaire, qui contient le mot de l'énigme du Sphinx, tel qu'il aurait dû être trouvé pour sauver la vie, expier le crime involontaire et assurer le royaume d'Œdipe.* » (Pages 132-133.)

Nous avons vu, en effet, par l'inspection des schémas, comment le binaire engendre le quaternaire. Curieux d'exprimer par un symbole graphique le

(1) Fabre d'Olivet en fait plusieurs fois mention dans ses œuvres, sans jamais en livrer la formule. Nous relevons ici une allusion presque directe qu'on peut lire au tome premier de son *Etat social de l'homme* : « — Mais l'homme n'avait pas été destiné à vivre seul et isolé sur la terre : il portait en lui un principe de sociabilité et de perfectibilité qui ne pouvait pas toujours rester stationnaire. Or le moyen par lequel ce principe devait être tiré de sa léthargie avait été placé par l'éternelle Sagesse dans la compagnie de l'homme, dans la femme, dont l'organisation, différente en des points très importants, tant physiques que métaphysiques, lui donnait des émotions inverses.... » (Page 75.)

Mais Fabre d'Olivet n'a garde d'exposer en quoi cette organisation diffère. Passant de suite à l'un des corollaires de la loi qu'il néglige d'énoncer, il ajoute seulement : « — Les mêmes sensations, quoique procédant des mêmes causes, ne produisaient pas les mêmes effets dans les deux sexes. Ceci est digne de la plus haute attention, et je prie le lecteur de fixer avec force sa vue mentale sur ce point presque imperceptible de la constitution humaine. C'est ici le germe de toute civilisation : jouir avant de posséder, voilà l'instinct de l'homme ; posséder avant de jouir, voilà l'instinct de la femme.... » (Page 74.)

mystère de la résolution par le ternaire, en même temps que celui du retour à l'unité (dont Eliphaz ne parle point), il va nous suffire de considérer la figure de l'aimant quaterne comme analogue à une paire de ciseaux, susceptible de se fermer et de s'ouvrir à volonté. Puisque, sur chaque plan d'activité, les semblables se repoussent et que les contraires s'attirent, les pôles positif et négatif de la région conceptuelle, d'une part, les pôles négatif et positif de la région sensible, de l'autre, vont s'attirer et se confondre. Quant au point central, équilibrant, de la région animique, il ne bouge point : les ciseaux se sont fermés, et nous avons, — selon la manière d'envisager notre figure — soit un ternaire, soit une unité.

Une part des pages qui précèdent seraient mieux à leur place assurément au cours de notre troisième livre, le *Problème du Mal* : de puissants motifs nous ont dicté cette anticipation ; d'ailleurs nous avons hâte de munir ceux qui veulent bien nous accorder leur attention suivie, d'un mot de passe occulte qu'ils trouveront plus d'une fois l'occasion de proférer, lorsqu'un obstacle imprévu paraîtra leur barrer la route.

(A suivre.)

STANISLAS DE GUAITA.

LA FAUTE D'ADAM

Le nouveau livre de Jules Lermina, *la Magie pratique*, écrit avec une compétence indiscutable et une impartialité parfaite, mérite à tous égards l'accueil dont l'a gratifié le public. Dans un style clair, précis, trop scientifique, trop documenté pour amener le sourire même sur les lèvres des incrédules, l'auteur a condensé, en moins de trois cents pages, un ensemble des doctrines occultes capable d'ouvrir de larges horizons à la pensée de ses lecteurs, et d'exciter leur curiosité, tant par la sincérité des recherches que par leur exposé consciencieux.

Mon intention n'est donc certes pas de me poser en critique d'une œuvre excellente ; seulement, puisque le but de M. Lermina « est de donner aux hommes de bonne foi le courage d'affirmer leur volonté de recherches, sans s'arrêter à des préjugés qui, pour trouver leur source dans le scepticisme à outrance, n'en sont pas moins entachés de despotisme et de tyrannie », je ne négligerai point l'occasion de hasarder quelques investigations personnelles.

La Vérité est une sous les divers symbolismes des religions, et, chez tous les peuples, nous la retrouvons éternellement identique, malgré la variété de ses déguisements. Rien de surprenant dès lors si Kabbalistes et Théosophes donnent une explication à peu

près conforme de l'ésotérisme et, poursuivant un but analogue lorsque le mouvement date d'hier, débutent par se tendre la main.

Encore imbu d'un arriéré de scepticisme, M. Lermina devait préférer forcément les théories matérialistes du néo-bouddhisme, pour qui « l'Absolu est une loi éternelle et *inconsciente* », au dogme catholique qui proclame au contraire Dieu intelligent et sage par sa propre substance.

« La nouvelle école, écrit en effet l'auteur de la *Magie pratique*, s'efforce de remonter vers le bouddhisme primitif, corrompu par ses prêtres, mais dont certains ont conservé la primitive doctrine. »

Pourquoi le bouddhisme primitif et non le christianisme primitif ? Pour ma part, la grande majorité de ceux que je connais parmi les disciples de la « nouvelle école », sans rejeter les précieux enseignements des initiés hindous, ni sans ménager leurs attaques contre l'intolérance ignorante de nos évêques et de nos prêtres, se proclament cependant catholiques et chrétiens.

Nos livres sacrés, la sainte Kabbale, les travaux que nous ont légués une suite ininterrompue d'adeptes, grâce auxquels se sont transmis intacts, d'âge en âge, les secrets de l'antique doctrine, ne suffisent-ils pas amplement, au moins jusqu'à nouvel ordre, pour reconstituer les débris de la science perdue ? Est-ce donc l'heure où l'humanité, régénérée par le Verbe de Jésus, évolue vers l'accomplissement de la parole divine et subit ses premiers pressentiments de la soli-

darité universelle, qu'on va choisir pour renier sa foi !

La réponse de M. Lermina se devine :

Alors, si votre Dieu est conscient, « l'homme est sur terre pour expier un crime qui se perd dans la nuit des temps et sur la nature duquel il est impossible d'être positivement renseigné : il est l'éternel accusé sur lequel toujours est suspendu un jugement. A l'encontre de notre droit pénal, il est d'abord présumé coupable... Religion obscure, avide et cruelle, ennemie de l'activité humaine, adversaire de l'intelligence... Le Christianisme ne fut qu'une erreur ; le Catholicisme est un crime... Ne placez pas au summum de cet univers qui est le Mal, en gésine du Mieux, un Être qu'il nous faille adorer et admirer. »

J'objecterai, d'abord, que cette supposition « L'homme est l'éternel accusé toujours présumé coupable », se base sur une simple hypothèse à laquelle on opposerait, d'ailleurs sans trancher davantage la question, une seconde hypothèse non moins plausible : l'humanité crée elle-même ses souffrances, et en crée de nouvelles continuellement. Qu'elle sache vouloir le Vrai, comme elle a su vouloir l'Erreur, et l'Eden lui sera rendu bientôt.

Le problème, en apparence insoluble, se pose donc ainsi :

Pourquoi l'involution avant l'évolution, la descente avant la montée ; pourquoi l'ignorance, pourquoi la douleur, pourquoi le mal ?

La science humaine se tait, car le γνῶθι σεαυτόν des sages court ici grand risque d'échouer ; ignorant du

mystère de sa propre individualité, comment l'atome humain s'élèverait-il de nos jours à l'intelligence de l'homme universel? L'analogie seule peut nous servir de guide, bien imparfaitement, hélas!

Quels sont les enseignements des maîtres?

Trois grandes puissances, dit Fabre d'Olivet, se partagent l'Univers: l'une est la Volonté humaine, les deux autres sont la Providence et le Destin.

Étudions séparément chacune d'elles.

La Providence est la partie supérieure et intelligente de la nature universelle. Emanation de la Divinité, au moyen de laquelle toutes choses se déterminent en puissance d'être, sans cesse créatrice, d'elle essaime l'interminable flux des *principes actifs*. Son but est la perfection et elle en reçoit de Dieu même le type irréfragable.

Mais pour que ces émanations de la Providence passent de la puissance d'être à l'être, pour qu'elles prennent forme afin de révéler leur splendeur; en un mot, pour que la conscience de l'Univers s'éveille, de même que nous ne connaîtrions pas la lumière sans les ténèbres et que nous n'aurions pas la notion du jour sans le contraste de la nuit, une seconde puissance, le Destin, essentiellement instinctive et passive, matrice de la Nature toujours ouverte pour féconder, s'empare de ces principes encore inconscients, les reflète dans son ombre qui les enveloppe, les individualise et les réalise dans le *monde des faits*. « Le Destin ne donne le principe de rien, mais il s'en empare dès qu'il est donné, pour en dominer les conséquences. On peut donc entendre par le Destin, cette

puissance d'après laquelle nous concevons que choses faites sont faites, qu'elles sont ainsi et pas autrement, et que, posées une fois selon leur nature elles ont des résultats forcés qui se développent successivement et nécessairement. »

« Mais la terre n'était qu'une puissance contingente d'être dans une puissance d'être ; l'obscurité, force tringente et compressive, enveloppait l'abîme, source infinie de l'existence potentielle ; et l'Esprit divin souffle expansif et vivifiant, exerçait encore son action génératrice au-dessus des eaux, image de l'universelle passivité des choses. » (*Genèse*, I, 2.)

Médiatrice entre la Providence et le Destin, qui sans elle ne se connaîtraient pas et qu'elle réunit, la Volonté humaine, en répandant dans le *monde des faits* l'influx du *monde des principes*, modifie les choses coexistentes, en crée de nouvelles, dont le Destin se saisit l'instant, et prépare pour l'avenir des mutations dans ce qui était fait, et des conséquences nécessaires dans ce qui vient de l'être. Régulatrice de l'Univers, ou *donnatrice* de ses lois, rien ne pourrait lui résister ; si, émue par le seul amour divin, elle agissait d'accord avec lui. Le courant divin qui coule en elle intérieurement, projeté dans sa pureté intégrale sur le miroir de la Destinée, aurait pris forme, se serait individualisé pour ainsi dire et, grâce à la réfraction, lui serait revenu *intelligible* par la perception extérieure des sens. Le *monde sensible* n'était plus que la représentation, rendue explicable au *monde intellectuel*, de chacun des attributs du *monde divin* ; et l'homme personnifiait le *Verbe* même de Dieu (1), *image* de la

Divinité puisqu'il était le récipient de la sagesse ou de la science (7), et sa *ressemblance* puisqu'il était le récipient de l'amour ou de la vie (1).

L'actif agissant sur le passif crée le fait. Le *principe* agissant sur la *loi* crée le *phénomène*. L'homme agissant sur la femme donne l'enfant.

« Ensuite il traça, Ihoah, Lui-les-Dieux, une enceinte organique dans la sphère de la sensibilité temporelle extraite de l'antériorité universelle des temps; et il y plaça ce même Adam, qu'il avait formé pour l'éternité.

« Ordonnant à l'élément Adamique de faire croître toute espèce de substance végétative, aussi belle à la vue selon sa nature que bonne au goût; et voulant en même temps que le principe substantiel des vies se développât au centre de l'enceinte organique avec la substance propre du bien et du mal. » (*Genèse*, II, 8 et 9.)

Quelle donc de ces trois puissances a pu engendrer le mal ?

Non le Destin à coup sûr, puisqu'il ne crée rien par lui-même. « Les principes de la matière, déclare saint Martin, tant généraux que particuliers, renferment en eux la vie et les facultés corporelles qui en doivent provenir. Malgré cette propriété indestructible et innée dans ces principes, ils ne pourraient jamais rien produire, s'ils n'étaient réactionnés et réchauffés par les principes ignés extérieurs, destinés à mettre en action leurs facultés, et cela en vertu de la double loi qui assujettit tout être corporel, et qui préside à toutes les actions et à toutes les générations de la matière...

Les formes ne sont que les résultats des principes innés qui ne peuvent manifester leur action que sous la loi générale de trois éléments, essentiellement différents par leur nature. »

Ce n'est pas non plus la Providence, car elle tient de Dieu même toute sa puissance et toute sa valeur. Le mal n'est rien quand elle règne; sa présence fait disparaître jusqu'à l'idée et aux moindres traces de celui-là qui, dans ses plus grands succès, est toujours combattu et importuné par le secours providentiel. Elle est la source unique et intarissable de toutes les lois et de toutes les perfections; il faut que l'ordre qui règne autour d'elle soit « invariable dans sa propre essence ».

Reste la Volonté de l'homme.

« Ainsi donc Ihoah, l'Etre des Etres, ayant pris Adam, l'homme universel, le plaça dans l'enceinte organique de la sensibilité temporelle pour qu'il l'élaborât et la gardât avec soin. » (*Genèse*, II, 15.)

Saint Martin nous trace un tableau figuratif de l'état de l'homme universel dans sa gloire :

« Il n'y a point d'origine qui surpasse la sienne; car il est plus ancien qu'aucun Etre de Nature; il existait avant la naissance du moindre des germes, et cependant il n'est venu au monde qu'après eux. Sa fonction était de tout ramener à l'*Unité*. Il était muni d'une lance composée de quatre *métaux* si bien amalgamés, que, depuis l'existence des mondes, on n'a jamais pu les séparer. Une *armure* impénétrable le vêlait. Il occupait le centre d'un lieu de délices, séjour de son bonheur et trône de sa gloire, d'où il

pouvait observer sans peine ce qui se passait autour de lui, heureux et invincible. » (*Erreurs et Vérité*, passim.)

L'armure impénétrable, à laquelle Saint Martin fait allusion, ne peut être que l'irradiation divine de l'homme universel et immatériel d'alors, dont l'expansion s'opposait à la force astringente du fluide astral. Quant à la lance composée de quatre métaux, c'est Moïse lui-même qui nous en fournira l'explication, au chapitre II de sa *Genèse* :

« Cependant une émanation lumineuse, telle qu'un vaste fleuve, coulait de la sphère sensible pour la vivification de l'enceinte organique ; s'y divisait et paraissait au dehors selon la puissance quaternaire multiplicatrice en quatre principes.

« Le nom du premier de ces principes émanés était Phishon, c'est-à-dire la réalité physique, l'être apparent (*lumière*), et enveloppait toute la terre de Hâwila, l'énergie virtuelle, lieu natal de l'or.

« Et l'or de cette terre-là, emblème de la réflexion lumineuse (réfraction du Destin), était bon. C'était encore le lieu natal de Bédolla, division mystérieuse (monde des formes), et de la pierre Shoâm, sublimation universelle (reflet pur de la Providence par le Destin).

« Le nom du second de ces principes émanés était Gihon (*magnétisme*), le mouvement formatif ; il enveloppait toute la terre de Choush, le principe igné.

« Le nom du troisième de ces principes émanés était Hiddekel (*électricité*), le rapide propagateur

servant de véhicule au principe de la félicité. Le quatrième enfin recevait le nom de Phrath (*chaleur*), à cause de la fécondité dont il était la source. » (*Genèse*, II, 10 à 15.)

Disposant de la lumière, du magnétisme, de l'électricité et de la chaleur, Adam commandait par conséquent au fluide astral, c'est-à-dire au fleuve de la vie, coulant de la sphère sensible à l'enceinte organique, où prenaient forme les inspirations providentielles projetées par la Volonté humaine et fécondées par le Destin.

Fabre d'Olivet, dans sa traduction du *Kain* de lord Byron, donne une explication hardie de la faute d'Adam :

« La Vie et la Science, dit-il, sont également bonnes ; mais elles demandent à être réunies convenablement, et proportionnées l'une à l'autre. Quoiqu'un enfant jouisse de la vie dès le moment de sa naissance, sa vie encore faible, et pour ainsi dire à son aurore, n'a point assez de vigueur pour résister aux moindres ébranlements du corps et de l'âme qu'elle supportera plus tard.

« L'Éternel Dieu avait donné la Vie et la Science à l'homme, mais la vie dans la fleur de l'adolescence, et la science seulement en germe. Il voulait que l'une se développât avec l'autre, et qu'elles parvinssent ensemble à leur plus haut degré de plénitude et de perfection. »

Ainsi la conscience de l'homme se serait éveillée graduellement dans chacun de ses atomes qui, tour à tour, auraient appris par la révélation scientifique le

rôle à eux assigné dans l'harmonie universelle ; car, à mesure de la pénétration de l'influx providentiel et de sa projection vers la Destinée, les créations de leurs propres pensées s'accomplissant dans le monde astral se reflétaient visibles, et, par la perception extérieure, leur expliquaient l'attribut divin rendu intelligible dans le symbole.

« La race humaine jouissait du jeu libre et complet de la divine vitalité qui rayonnait, suivant sa loi, des replis les plus intimes de l'organisme, vers les surfaces, sans aucun arrêt d'activité. La puissance graduellement constructive de cette force divine aurait fait passer la primitive société humaine par une éducation qui, de l'enfance, aurait abouti à une adolescence sans souillure d'impureté. » (Laurence Oliphant, *Sympneumata*.)

« Entré dans la vie comme dans l'aurore d'un beau jour, l'homme devait en suivre les phases et se nourrir de l'arbre merveilleux de la science à mesure que la force de la vie lui permettrait d'en digérer les fruits... Dieu est l'unique indissoluble ; l'homme était donc muable, borné, et, de plus, dans la débilité de l'adolescence spirituelle. L'Éternel, en traçant son Eden, l'avait bien garanti des atteintes extérieures ; c'était à lui de se garantir des atteintes intérieures. » (Fabre d'Olivet, *Kaïn*.)

(A suivre.)

GEORGE MONTIÈRE.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite.)

II. — *Divinités. — Leur forme.*

La même divinité était représentée sous trois formes :

A. — La forme humaine avec ses attributs spéciaux ;

B. — Corps humain avec la tête de l'animal spécialement consacré à la Divinité ;

C. — L'animal lui-même avec les attributs de la Divinité même.

Les représentations figurées des divinités sont faites de matières très diverses : argile, cire, bois, terre cuite, crue, vernissée, émaillée, porcelaine, pierres dures, pierres tendres, pierres fines, bronze, argent et or. Les figures et figurines de bois et de bronze sont parfois dorées ; souvent elles sont peintes avec les

couleurs conventionnelles consacrées, comme nous l'avons dit déjà.

Du reste, comme rien n'est laissé à l'arbitraire de l'artiste, on retrouve toujours les mêmes principes et, pour ainsi dire, une unité constante, ce qui permet d'expliquer sans hésitation possible les scènes représentées. Ce qui facilite encore cette interprétation, c'est que les mêmes attributs indiquent toujours les mêmes personnages divins. Ceux-ci ont beau être très nombreux dans ce qu'on dénomme faussement le Panthéon Egyptien, leurs *caractères* et *attributs* permettent toujours de les reconnaître à première vue.

Voici, du reste, les caractères généraux communs à tous les personnages divins :

1° Ils portent à la main la croix ovoïdée (*croix ansée*), symbole de la vie en général et de la vie divine en particulier ;

2° Le sceptre; c'est parfois le *pedum* (bâton recourbé), ou bien un long bâton surmonté d'une tête de coucoupha, pour les personnages masculins. — Le coucoupha, nous l'avons vu précédemment, symbolise la bienfaisance. Les personnages divins féminins portent le même bâton, mais terminé par une fleur de lotus ou par la graine de cette plante aquatique.

Ces divinités sont assises sur un trône ou debout. Souvent les hommes portent la barbe tressée, tandis que, naturellement, les femmes n'en ont pas.

On reconnaît ces mêmes divinités à leurs coiffures spéciales et à d'autres signes particuliers ; nous avons

eu et nous aurons occasion encore de parler des unes et des autres dans le cours de cette étude.

Jusqu'ici les égyptologues qui ont étudié la religion égyptienne n'ont pu le faire avec profit et utilité pour la science, et cela pour plusieurs motifs. D'abord, parce que le fond de cette religion se cache sous d'obscurs symboles et sous des mythes profonds que les manuscrits et tout ce qui nous reste de l'Égypte ne permettent pas de pouvoir interpréter d'une manière positive. Ensuite, parce que tous ceux qui se sont occupés de cette importante question n'ont pas assez confronté les rites, les coutumes et les cérémonies religieuses de l'Égypte avec les mêmes rites, coutumes et cérémonies de l'ancienne religion des Védas ; or nous pensons que ce n'est que lorsque celle-ci sera suffisamment connue, que nous pourrons mieux comprendre et interpréter l'ésotérisme de la religion de l'antique Égypte. Et de même que certains passages de la *kabbalah*, rapprochés de certains textes de la haute Égypte, nous permettent d'heureuses interprétations, nous supposons que la religion des anciens Védas, mieux connue, nous donnera la clé de certains points très obscurs de l'égyptologie sacrée.

En résumé, nous pouvons aujourd'hui conclure que l'Égypte croyait à un seul Dieu, enveloppé peut-être à dessein par la caste sacerdotale de formes panthéistiques et polythéistes ; mais la religion égyptienne est, dans son ésotérisme, un *monothéisme pur* se manifestant dans son exotérisme par un *polythéisme symbolique*.

Cette philosophie religieuse comportait trois divi-

sions principales : le *dogme* ou morale ; la *hiérarchie* désignant le rang et l'autorité des prêtres ; enfin le *culte* qui comprenait les fonctions des prêtres, les rites et cérémonies sacrés pratiqués soit en public, soit dans le plus profond secret du sanctuaire.

Qu'était encore le soleil pour les Egyptiens ? Ce n'était pas seulement une planète (1), mais une émanation directe de la Divinité unique ; aussi, après Dieu, il était la première divinité, de même que, dans la religion juive, Dieu n'est que le premier des *œlohim*, qui sont les divinités personnifiant les forces créatrices de l'Univers (2).

Les Egyptiens croyaient, du reste, que cet astre est formé par l'agglomération d'une quantité innombrable de purs esprits, de ceux qui approchent le plus près de la Divinité unique. Ils croyaient que toutes ces émanations, corps très brillants, formaient par leur agglomération la lumière solaire qui a tout créé, tout vivifié et a partout répandu la vie.

Tout existant par cet astre, rien ne pouvant vivre sans lui, il était logique d'en faire la représentation directe du DIEU UN.

Quand nous parlerons de l'âme, nous démontrerons que la conception du soleil ainsi comprise n'est peut-

(1) Dans l'astronomie ancienne, on nommait planètes les astres errants, par opposition aux étoiles fixes : le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne. — Dans l'astronomie moderne la planète est un astre qui se meut autour du Soleil et emprunte de lui sa lumière : Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune.

(2) Ra aurait été chez les Hébreux la manifestation *En-Soph*, laquelle manifestation s'appelle la *Blanche lumière*. Si Ra était considéré comme émanation du Dieu unique, *Thoth* avait un rôle de conciliateur ; on le nomme souvent *Shotep-Nuteru*, c'est-à-dire « celui qui unit harmonieusement les divinités ».

être pas aussi déraisonnable qu'elle en a l'air de prime abord.

Mais dans ce pays si fortement hiérarchisé, le culte ne pouvait ne pas l'être également. Il y avait donc :

1. — Le Dieu Unique, l'Un inconnu, inconcevable, l'En-Soph de la Kabbalah ;

2. — Les personnages divins, attributs du Dieu Unique ;

3. — Les animaux divins symbolisant les attributs des personnages divins, c'est-à-dire symbolisant les attributs des attributs du Dieu Unique.

Ajoutons que, dans tout ce qui va suivre, le lecteur devra considérer les mots : *Divinités*, *Personnages divins*, non comme des synonymes de Dieu, mais comme des intermédiaires entre Dieu et l'homme. Si nous employons le mot *Divinités*, c'est parce que nous n'avons pas d'autres expressions pour remplacer ce terme que l'usage a consacré ; mais il demeure bien entendu que Dieu seul est Dieu et que les Divinités sont les premiers purs esprits, ses intermédiaires, ses ministres, ses agents actifs et obéissants, si l'on veut.

III. — *Les mythes et les Symboles.*

1. *Le Soleil.* L'un des grands mythes égyptiens, le plus grand même pourrions-nous dire, c'est le Soleil (Ra) ou Phre, qui se lève à l'est sous le nom d'HORUS et se couche à l'ouest sous les noms de ATOUM ou TOUM et de Aw. — Ce dernier, dit soleil nocturne, signifie, en égyptien, *chair, matière animale*,

parce qu'il est le prototype des évolutions mystérieuses de la matière organique entre la mort et le retour à la vie. *Aw* est représenté avec une tête de bélier.

L'espace de ciel compris entre l'est et l'ouest représente l'hémisphère inférieur, que traverse le soleil nocturne pendant les douze heures de la nuit.

2. *Ammon-Ra*. Ammon signifie, en égyptien, *caché, invisible, mystérieux*, et *Ra* signifie, nous venons de le voir, *Soleil*; donc Ammon-Ra, personnage divin, représente le *Dieu invisible*, mais qui se rend cependant visible aux hommes sous la forme du soleil. C'est à Thèbes, à partir de la XI^e dynastie, qu'a été adopté pour la première fois le mythe d'Ammon-Ra.

3. *Ptah*. Ammon descend de Ptah, c'est-à-dire que dans la généalogie divine le rôle d'Ammon a succédé à celui de Ptah, comme l'indique Eugène Grébaut dans son *Hymne d'Ammon-Ra*.

« En comparant, dit cet auteur (1), les titres de Ptah et ceux qui sont donnés à Ammon, on ne tarde pas à s'apercevoir que, si ces deux dieux possèdent chacun les mêmes attributs, ils se distinguent cependant par leurs actes. Ptah agit avant et Ammon depuis la création. Ptah représente Dieu dans son rôle d'Être, qui a précédé tous les êtres; il crée bien les étoiles et l'œuf du Soleil et de la Lune; il semble préparer la matière, mais là s'arrête son action; là aussi commence celle d'Ammon. Ammon organise toute chose, il soulève le ciel et refoule la terre, il donne le mouvement aux

(1) *Hymne à Ammon-Ra* des papyrus du musée de Boulaq; 1 br. in-8, Paris, 1873.

choses qui existent dans les espaces célestes ; il *produit* tous les êtres, hommes et animaux, et le mot qui marque cette production (*keman*) est le même qui sert à désigner les productions de la terre. Enfin, après avoir organisé tout l'Univers, Ammon le maintient chaque jour par sa providence, chaque jour il donne au monde la lumière qui vivifie la nature, il conserve les espèces animales et végétales et maintient toute chose. »

Ptah est le dieu suprême de Memphis ; ses représentations figurées sont fort diverses : dans son rôle de *Ptah-Patèque* ou *Embryon*, il est coiffé du scarabée, symbole de la transformation, il foule aux pieds le crocodile qui est l'emblème des ténèbres ; dans son rôle de *Ptah-Sokar-Osiri*, il est représenté sous la forme de momie, parce qu'il symbolise la force inerte d'Osiris qui va se transformer en soleil levant.

4. *Les triades*. Quel est le point de départ de la mythologie Egyptienne ? C'est la *Triade* formée des trois parties d'Ammon-Ra, savoir : Ammon (le mâle ou le Père), Maut (la femelle et la mère) et Khons (le fils enfant). La manifestation de cette triade sur la terre se résout en Osiris, Isis et Horus ; mais dans cette triade la parité n'est pas complète, puisque Osiris et Isis sont frères. A Calapsché au contraire, comme nous allons le voir bientôt, nous avons la triade finale, c'est-à-dire celle dont les trois membres se fondent exactement dans trois membres de la triade initiale.

Horus, en effet, y porte le titre de *mari de sa mère*, et le fils qu'il a eu de celle-ci se nomme *Malouli*.

« C'est, nous dit Champollion (1), le dieu principal de Kalapsché, et cinquante bas-reliefs nous donnent sa généalogie. Ainsi la triade finale se formait d'Horus, de sa mère Isis et de leur fils Malouli, personnages qui rentrent exactement dans la triade initiale Ammon, sa mère Maut, et leur fils Khons. »

Chaque nome ou province avait sa triade, et chaque temple était spécialement consacré à l'une d'elles, quelquefois à deux, comme au grand temple d'Ombos par exemple. Chaque triade résidait dans la moitié du temple divisé longitudinalement ; à droite c'était : Sawek-Ra (la forme primordiale de Saturne) à tête de crocodile, de Hathor (Vénus Égyptienne) et de Khons-Hor ; à gauche étaient : Aroëris, la déesse Tsénonoufré et leur fils Pnethevo.

Le temple de Calapsché en Nubie montrait autrefois, au dire de Champollion le jeune (2), une nouvelle génération de dieux qui complétait le cercle des formes d'Ammon-Ra, point de départ de toutes les essences divines. Ammon-Ra, l'être suprême et primordial, est qualifié de mari de sa mère, de Maut ; « sa portion féminine renfermée en sa propre essence à la fois mâle et femelle, Ἀρσενόθελος. Tous les autres dieux égyptiens ne sont que des formes de ces deux principes constituants, considérés sous différents rapports pris isolément ; ce ne sont que des pures abstractions du grand Etre. Ces formes secondaires, tertiaires, etc., établissent une chaîne ininterrompue

(1) *Lettres d'Égypte.*

(2) *Ibid.*, 27 janvier 1829.

qui descend des cioux et se matérialise jusqu'aux incarnations sur la terre et sous forme humaine. La dernière de ces incarnations est Horus, et cet anneau extrême de la chaîne divine forme sous le nom, d'Horammon, l'oméga des dieux, dont Ammon-Ra (le grand Ammon) est l'alpha. »

Nous ne pouvons, dans une étude si abrégée, passer longuement en revue tous les mythes de l'Égypte, le lecteur le comprend ; mais nous donnerons ci-après les principaux, et, pour mettre quelque ordre dans notre nomenclature, nous les classerons à partir d'ici alphabétiquement.

5. *Aah* est le dieu *Lunus* ; il préside au renouvellement, au rajeunissement, à la renaissance.

6. *Aither*. Ce terme signifie littéralement *abîme du ciel* ; c'est le nom (nous l'avons déjà vu) du fluide primordial, le principe créateur de toutes choses, père de toutes les divinités.

7. *Amen-t*. Cette déesse est une forme de *Maut*, c'est le second membre de la seconde triade thébaine qui comprend Ammon'générateur, Amen-t et Her-ka. (Ne pas confondre, à cause de la similitude de nom, cette déesse avec celle de *l'amenti*.) — Amen-t porte le titre de *celle qui réside à Thèbes*.

8. *Anhour*. Le nom de ce dieu signifie *celui qui amène le ciel* ; c'est une forme du dieu solaire *Shou*. On le représente debout vêtu d'une longue robe, dans l'attitude d'un homme qui marche ; sa coiffure est une perruque surmontée de l'*Uraeus* et d'un bouquet de quatre plumes. Il tient dans sa main une corde, allusion à son rôle de conducteur.

9. *Ank, Anouké*, troisième membre de la triade nubienne : *Noum, Sati, Anouké* ; on représente Ank avec une figure humaine, coiffée de la couronne blanche et d'un bouquet de plumes.

10. *Anta*, déesse guerrière d'importation asiatique comme Bâl, Soutekh, Astarté, Reshep, Bès et Rannou ; on la représente assise coiffée de la mitre blanche, ornée de deux plumes d'autruche ; dans sa main droite, elle tient une lance et un bouclier, de la gauche une massue ; c'est, on le voit, une sorte de Minerve. Les représentations de cette déesse sont extrêmement rares. Toutefois, les divinités d'importation asiatique ou africaine que nous venons de nommer symbolisent la fureur guerrière.

11. *Anubis*. Son nom égyptien est *Anépou* ; ce Dieu est fils de Nephthys et le dieu principal de plusieurs nomes (provinces) de la haute Égypte. Il préside à l'ensevelissement, aussi le représente-t-on souvent penché sur le lit funèbre et entourant de ses bras la momie ; il a la tête de chacal sur un corps humain et il porte les titres suivants : *Chef de sa montagne*, c'est-à-dire de la montagne funéraire, *Maître des ennemis*, *Vainqueur des ennemis de son père Osiris*, car il passe aussi pour le fils d'Isis, *présidant à l'embaumement*, enfin le *Guide des chemins*, car en préparant au mort son voyage dans la vie extraterrestre, *il lui fraye les chemins de l'amenti*.

12. *Apophis*, en égyptien *Apap*, est un grand serpent qui personnifie les ténèbres ; il symbolise également la sécheresse et la stérilité ; c'est en un mot le *génie du mal*. Le chapitre xxxix du *Livre des Morts*,

dont nous parlerons plus loin, et dont le titre est : « Faire obstacle à Rebréf », nous raconte la lutte du bien, du Soleil contre Apap; lutte dans laquelle le Soleil levant (Horus) doit combattre dans l'Hémisphère inférieur, afin de pouvoir paraître après sa victoire à l'Orient. Ce combat avait, dit-on, lieu pendant la septième heure de la nuit.

13. *Astès*, dieu dont l'identification est peu connue; il a présidé *aux chemins des morts*. Il en est question dans le *Livre des Morts* (chap. xvii, xviii, cxlv, etc.).

14. *Athor, Hathor*, noms de la déesse qui personnifie l'espace céleste que parcourt le Soleil et dont Horus (Soleil levant) symbolise le départ à l'Orient. Ce nom signifie littéralement *demeure du soleil*; d'où son rôle de mère du Soleil (d'Horus) symbolisée par la vache Isis sous les traits de laquelle on la représente, allaitant son enfant. On nomme également Athor, *Noub* qui veut dire *Or*, nous l'avons déjà vu (1). On nomme donc aussi cette divinité *déesse de l'or*, à cause des reflets du ciel à l'Occident au coucher du soleil (*atoum*).

15. *Bast*, déesse à tête de chatte, une des formes de Sekhet; on la nomme aussi *Beset*.

16. *Bouto, Ouadj*, une des formes de Sekhet qui symbolise le Nord, comme la déesse Nekheb symbolise le Midi.

17. *Harpocrate*. Horus, désigné sous ce nom, est considéré comme le fils d'Isis et d'Osiris et successeur

(1) N° 5, fév. der., p. 142, fig. 5.

de son père; c'est la traduction grecque du terme égyptien *Har-pa-krat*, qui veut dire Horus enfant (soleil levant).

18. *Har-Shewi*, littéralement le supérieur de l'ardeur guerrière, et très valeureux par conséquent; c'est Horus guerrier. — Dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, Plutarque nomme ce Dieu Ἀρσαφής, c'est-à-dire dont le nom signifie valeur.

19. *Horammon*. Forme d'Harpocrate ou d'Horus enfant (Ammon) qui symbolise la faculté qu'avait ce dieu de s'engendrer lui-même et de devenir son propre fils.

20. *Horus*. La mythologie égyptienne comporte plusieurs Horus: Horus enfant ou Harpocrate, nous venons de le voir; Horus l'aîné ou Haroëris, celui-ci né de Seb et de Nout et frère d'Osiris; il se nomme *Ounnowré*, c'est-à-dire être bon; il est alors considéré comme fils et vengeur de son père Osiris. Mentionnons également Hor-sam-to-ui ou Har-makhis, qui signifie Horus des deux horizons.

21. *Imhotep*, dieu de la médecine, fils de Path, On le représente assis et tenant sur ses genoux un papyrus déroulé (*volumen*); il est coiffé d'un serre-tête, vêtu de la robe longue et chaussé de sandales.

22. Isis est un des grands mythes de l'Égypte; c'est la femme et la sœur d'Osiris, dont elle avait réussi à retrouver et réunir les membres après la lutte d'Osiris et de Set. Par ses incantations, Isis était parvenue à rappeler Osiris dans son corps, et dès lors il ressuscita et devint Horus, c'est-à-dire fils d'Isis.

Dans ce rôle, on la confond avec Athor et on la

représente allaitant son enfant. C'est de son rôle de résurrectrice que dérivent ses fonctions funéraires ; on la voit alors soit pleurant Osiris, soit au pied du sarcophage de celui-ci, ou bien encore couvrant de ses ailes en signe de protection Osiris.

Un papyrus du musée de Berlin, publié par M. J. de Horrach (1), n'est qu'une sorte de recueil des Incantations récitées par Isis et Nephthys qui aide la première dans sa tâche de ramener Osiris à la vie.

Isis est aussi le symbole de la terre féconde et l'image du Soleil levant (Horus).

Voici comment Apulée (2) la fait elle-même se définir : « Je suis la nature qui créa tout, la maîtresse des éléments, la première source des siècles, où tout commença et la plus puissante des divinités. »

Une inscription de son temple à Saïs la définit mieux encore, suivant nous. Cette inscription nous a été conservée par Plutarque ; la voici :

« Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera ; et nul mortel n'a soulevé mon voile. »

Diodore de Sicile (3) nous apprend qu'on consacrait à Isis une génisse, parce que l'utile fécondité de la vache était considérée comme un des bienfaits de la déesse.

D'après Lucien (4) on croyait que cette déesse présidait aux inondations du Nil, qu'elle inspirait les

(1) *Les Lamentations d'Isis et de Nephthys*, d'après un manuscrit hiéroglyphique du musée de Berlin publié en fac-simile avec traduction et analyse. 1 br. in-4, 2 pl. ; Paris, 1866.

(2) *Métamorphoses*, liv. XI, 7.

(3) Liv. 1.

(4) *Dialog. Deor.*, III, 11.

vents et protégeait les navigateurs. Ce rôle de protectrice des navigateurs a aussi un sens mystique qu'une légende gravée sur un sarcophage du musée du Louvre nous fait comprendre ; cette légende explique le sens de l'action d'Isis et de Néphthys, sa sœur, qui tendent des voiles enflées, symbole de l'haleine vital. Voici la traduction : « Je viens à toi, dit Isis, je suis près de toi pour donner l'haleine à tes narines, pour que tu respire les souffles sortis du dieu Ammon ; pour réjouir ta poitrine, pour que tu sois déifié ; que tes ennemis soient sous tes sandales et que tu sois justifié dans la demeure céleste. »

23. *Jou-s-aas*, déesse, fille de Ra, dont le nom signifie *la grande qui arrive* ; le rôle de cette déesse est, comme son nom même, des plus mystérieux ; on ne voit que de très rares représentations de cette déesse, qui porte la coiffure d'Isis et d'Athar. Nous pensons que c'est une des formes d'Isis.

24. *Khem*, dieu ithyphallique qui représente la Divinité dans son double rôle de père et de fils : comme père, il est appelé *mari de sa mère*, les textes égyptiens emploient même un mot plus réaliste ; comme fils, il est assimilé à Horus. Ce dieu symbolise la force génératrice, principe des naissances et des renaissances et survivant à la mort, mais stationnant un certain temps dans un état d'engourdissement, qu'elle ne parvient à vaincre que quand le dieu a recouvré l'usage de son bras gauche ; car nous devons ajouter qu'on représente Khem ou Ammon générateur debout, le bras droit élevé dans l'attitude du semeur, tandis que le bras gauche est enveloppé, comme tout son

corps, à la manière des momies ; seul le bras droit est dégagé, tandis que le gauche est censé serré sur le corps, par les bandelettes, ce qui explique très bien le passage du chapitre CLVIII du *Livre des Morts* dans lequel le défunt s'écrie : *O mon père, ma sœur, ma mère Isis ! je suis dégagé de mes bandelettes, je vois et il m'est accordé d'étendre le bras* (le bras gauche). Khem symboliserait aussi la végétation, d'après quelques archéologues ; nous ne pouvons rien dire à ce sujet. Son rôle de générateur au contraire est incontestable, car les représentations ne permettent pas de le mettre en doute. Nous n'en dirons pas davantage à cause de nos lectrices.

MARCUS DE VÈZE.

(A suivre.)

Économie politique

ET SCIENCE OCCULTE

(Suite.)

Nous voyons donc une première conséquence fatale de cette confusion des appareils. Tout ce qui se passera dans la production agira sur la consommation, qui devra réagir à son tour sur la vente et par conséquent sur la production.

Connaître le sort de la production, c'est connaître la vie économique de toute la société.

Il n'est pas nécessaire d'être un économiste distingué pour connaître les tendances de la production actuelle. Tout le monde sait que sa loi est la concurrence ; sa devise : « *struggle for life* ».

C'est en vertu de ces deux principes que chaque branche de la production sociale tend à se concentrer dans un nombre d'individus de plus en plus restreint.

Les grands capitaux, les merveilles de la science permettent à quelques-uns de suffire presque à la consommation générale et de la satisfaire à des prix qui défient toute concurrence.

Mais c'est le progrès ! dira-t-on. Les besoins sociaux sont satisfaits avec moins de travail et à meilleur compte, que peut-on désirer de mieux ?

C'est en effet le raisonnement que se tiennent la plupart des économistes.

Réfléchissons un peu. Suivons attentivement le phénomène dans toutes ses phases, et, loin de trouver en lui la manifestation du progrès, la preuve de la marche de la société vers un avenir meilleur, nous y trouverons la réponse à cette terrible énigme gravée sur le front de la société :

Pourquoi le perfectionnement des moyens de production, les conquêtes incessantes du travailleur sur la nature ? Le progrès, en un mot, est-il incapable d'éteindre le paupérisme ?

Pourquoi ? Ah ! mon Dieu, la réponse est bien simple, elle est naïve presque : C'est parce que le pro-

grès ne profite qu'à quelques-uns et ne peut profiter qu'à eux.

Que deviennent les vaincus de la concurrence ? Ils portent leur industrie ailleurs, disent tranquillement les économistes ! — Et s'ils sont ruinés ! et si tous les moyens de production sont accaparés, si partout la lutte est acharnée, que vont-ils devenir ? — Ils vont aller grossir la masse de ceux qui louent leur force de travail moyennant un salaire, moyennant une somme de monnaie qui, elle aussi, subit la loi de l'offre et de la demande de la marchandise humaine.

Le rapport de leur travail avec la monnaie est modifié, et leur consommation doit l'être.

Rappelons ici ce que nous avons dit tout à l'heure sur l'action et la réaction de la production et de la consommation l'une sur l'autre. Montrons l'aspect général de la concurrence dans toute l'économie et voyons ce qui va se passer.

Partout nous voyons la lutte pour la monnaie faire une œuvre de sélection. — Partout nous voyons les producteurs les mieux armés pour la lutte rendre la concurrence de plus en plus difficile aux faibles, — réduire de plus en plus leur vente, c'est-à-dire leur rapport avec la monnaie, et par conséquent diminuer d'autant leur consommation.

La loi de chaque organe est l'écrasement du concurrent ; or en détruisant un concurrent le producteur détruit le consommateur, dont d'autres producteurs attendaient la monnaie.

Dans chaque organe de production quelques cellules s'engraissent aux dépens des autres et détruisent

les éléments nécessaires au développement de l'organe tout entier. Voilà pourquoi la loi de la concurrence n'est pas une loi de *progrès social* ; voilà pourquoi on se trompe quand on croit que du *struggle for life* naîtra la solidarité.

Les moyens de production se perfectionnent, les prix tendent à baisser, mais ceux-là seuls qui sont victorieux dans la lutte en bénéficient ; les vaincus sont rejetés comme des scories inutiles.

Mais ces vaincus sont des contribuables. *Que va devenir l'impôt ?* Leur richesse faisait la richesse de l'Etat, leur ruine ne fera-t-elle pas sa ruine ?

Nous savons qu'aujourd'hui déjà l'Etat remédie à l'insuffisance de l'impôt par des emprunts annuels d'environ 600 millions. Or, la concurrence vient d'entrer à peine dans sa phase destructive ! Je vous laisse le soin de conclure !

* *

Telles doivent être, selon nous, les conséquences des trois infractions à la loi de l'organisme que nous avons constatée : le *travail égoïste*, la *production anarchique* et la *confusion de la production et de la circulation dans la société*.

Fidèle à notre plan, nous devons maintenant essayer de prouver que ce n'est pas là un mauvais rêve. Vous avez malheureusement trop souvent sous les yeux, Messieurs, la confirmation de ce triste diagnostic. La naissance presque subite de fortunes énormes, l'opposition de ces fortunes aux misères les plus noires, qu'est-ce autre chose que la conséquence

de l'égoïsme dans le travail et de la lutte des intérêts ? Les crises générales, les grèves et les craks, qu'est-ce autre chose que la conséquence de l'anarchie économique ? Enfin, l'écrasement lent des petits vendeurs par les grandes sociétés et les grands magasins, le développement des Syndicats : syndicats des métaux, syndicats des sucres, des blés, etc., qu'est-ce autre chose que la première phase de la période meurtrière de la concurrence que nous avons fait prévoir ?

Si nous cherchons dans les théories politiques et sociales, nous voyons qu'elles abondent celles où le cri d'alarme est poussé. — Les socialistes et les communistes de tous les temps, depuis Platon jusqu'à Karl Marx et Lassalle, ont déclaré qu'un vice de constitution minait la société ; mais, ignorant sa véritable nature, incapables d'en saisir toute la complexité, ils ont été mal inspirés pour la plupart dans le choix des remèdes qu'ils proposaient. Les « struggle-lifers » les ont traités d'utopistes ou de révolutionnaires, et la société a continué sa marche boiteuse.

Il nous reste à examiner la poitrine et la tête. J'ai bientôt fini.

Nous savons, en effet, que les organes qui dans l'homme constituent la poitrine n'existent pour ainsi dire pas dans la société.

Les rudiments d'appareil de circulation et de grand sympathique que nous avons montrés, d'une part, dans les lois et règlements divers qui essaient de corriger les dangereux effets de l'individualisme économique, d'autre part dans l'autonomie de diverses administrations locales, impuissants à établir

l'harmonie entre les principes opposés, vont évidemment épouser leurs querelles et présenter les mêmes caractères de dualisme que nous avons rencontrés partout. — Les revendications véhémentes auxquelles donnent lieu l'intervention ou la non-intervention de l'Etat dans l'ordre économique, l'hostilité bien connue des autorités locales et de l'administration centrale, nous en offrent une preuve indubitable.

Si maintenant nous cherchons dans les théories en cours une dernière confirmation, nous voyons que tous ceux qui demandent la décentralisation administrative, tous ceux qui demandent l'organisation, la socialisation du travail ne demandent pas autre chose que l'application à la société de la loi de l'organisme humain.

Le cœur se serre cependant lorsque l'on voit que ces deux réformes solidaires, *complémentaires*, se rattachent parfois à des théories politiques diamétralement opposées. Quelle profonde ignorance de la cause du mal social cela ne révèle-t-il pas !

Les conséquences des différentes infractions que nous avons constatées dans la tête ne nous retiendront pas longtemps. En effet, des trois que nous avons constatées :

La sécrétion particulière dont le cerveau social est le produit, sa nutrition spéciale au moyen de l'impôt, l'action de la volonté sur le grand sympathique, c'est-à-dire la centralisation administrative, deux déjà ont été examinées chemin faisant.

Nous savons le sort qui est réservé à l'impôt, nous connaissons les effets de la centralisation adminis-

trative ; il ne nous reste plus qu'à examiner comment va se comporter la volonté sociale.

Emanée de toutes les couches d'une société que nous venons de voir en proie à une lutte acharnée, soumise périodiquement à l'action de toutes ces volontés individuelles affolées par la concurrence, la volonté sociale ne doit évidemment pas jouir d'une grande lucidité. Les troubles politiques auxquels nous assistons nous donnent des preuves trop fréquentes et trop tristes de son égarement pour que j'insiste.

Notons seulement que les polémiques que soulève le suffrage universel tel qu'il est constitué aujourd'hui sont encore une reconnaissance tacite de la loi universelle et passons.

Privé d'organes analogues à ceux que nous avons constatés dans le cerveau de l'homme, récepteur, condensateur, distributeur, le gouvernement ne peut être sain. Les crises ministérielles auxquelles nous assistons tous les dix mois, une récente crise présidentielle prouvent bien qu'il y a un vice de constitution quelque part. La chute de tous les gouvernements qui se succèdent en France depuis cent ans montre, hélas ! que personne ne le connaît.

Tel est le diagnostic que nous rédigeons à la lumière de l'analogie, je le livre sans plus de commentaires à vos méditations.

Résumons-le en deux mots :

La société est en proie à la lutte de deux principes opposés qui cherchent en vain leur équilibre : le principe d'autorité et le principe de liberté. L'Etat

d'un côté, l'individu de l'autre ; les vicissitudes de la bataille, la font osciller entre la dictature et l'anarchie.

Ignorant la loi d'Harmonie, les ambitieux veulent s'emparer du pouvoir ; mais quand, après des luttes sans nombre, des serments violés et des défections, ils parviennent enfin à ce pouvoir tant désiré, la *Loi de mort* qu'ils ont eux-mêmes générée se dresse tout à coup devant eux et les terrasse sans pitié.

Au-dessus de toutes les compétitions, au-dessus de toutes les intrigues, la vieille Science Occulte des sanctuaires de Memphis et de Thèbes trône impassible, formulant pour ceux-là seuls qui savent le comprendre *la Loi* :

Tout travail égoïste d'un individu ou d'un peuple conduit cet individu ou ce peuple à la mort ! L'Altruisme et la Fraternité ne sont pas des rêveries philosophiques ! Messieurs les gouvernants, vous en avez la preuve tous les six mois !

Voilà comment la Théosophie prouve la réalité scientifique et sociale de ses enseignements ; sachons les comprendre, et l'avenir s'ouvrira magnifique et radieux pour l'Humanité régénérée par la véritable et universelle loi d'Harmonie : LA CHARITÉ.

JULIEN LEJAY.

(Fin.)



PARTIE LITTÉRAIRE

L'ŒIL DU DRAGON

A l'ESPRIT incarné dans la
personnalité de *M. Camille
Flammarion.*

I

— Pardon, dit l'interne, il s'agit d'un cas pressant. Promenez-vous dans le jardin; je viendrai vous reprendre pour visiter la salle des épileptiques.

Il faisait chaud, la chaleur blanche de ces jours d'automne qui se lèvent sur la rosée et se couchent dans le brouillard.

En face de moi, l'établissement allongeait à l'infini son ennuyeuse symétrie de caserne ou de château royal.

Je bâillai et je tirai un cigare de mon étui.

— Voulez-vous du feu? Je me ferai un plaisir de vous en offrir.

Un petit vieillard fraîchement rasé, d'allures lestes, sorti tout à coup du massif de rhododendrons, me tendait une boîte d'allumettes.

L'apparition fut si brusque que je tressaillis comme à l'explosion inopinée d'un pétard.

— Ne craignez rien, monsieur; quoique pensionnaire de la maison, je ne suis pas un fou redoutable. Tout au plus a-t-on pu m'accuser d'un peu de monomanie. Après m'avoir entendu, vous me direz si ce reproche est mérité.

Je reculai jusqu'au milieu de l'allée, tenant toujours sous mon regard cet homme, qu'à cause de son tablier bleu à grande poche je prenais pour un vieux jardinier. Le soleil le frappant en plein visage, il fronçait le sourcil pendant que des petites plissures se formaient à l'angle des yeux demi-clos. Il porta vivement le bras en l'air pour se garantir et comme il tenait une bêche, le fer brilla en décrivant près de moi un demi-cercle rapide. Un sourire légèrement gouailleur retroussa sa lèvre.

— Vous pensez bien, monsieur, qu'entre les mains d'un de nos aliénés de catégorie dangereuse, cet instrument de travail pourrait devenir une arme terrible. En me le confiant, l'administration me délivre un certificat d'innocuité.

Le vieillard s'était arrêté à quelques pas de moi, les deux mains appuyées sur le manche de sa bêche. Il conservait une immobilité de bas-relief.

D'un voix claire, s'exprimant avec l'aisance d'un homme du meilleur monde :

— C'est, dit-il, par hygiène que je prends quelque exercice en maniant un outil avec lequel mon éducation première ne m'avait pas familiarisé.

Chez lui, le geste rapide, et même brusque, ne

trahissait aucune incohérence ; mon interlocuteur semblait parfaitement sûr de la direction de ses mouvements.

Il était bref de stature, avait la face sanguine, pleine, à peine ridée, et portait des favoris blancs tenus courts de même que les cheveux ; ils semblaient peints sur une statue de terre cuite.

Ses yeux de nuance grise, vifs, petits, s'enfonçaient profonds sous l'arcade, surmontée, elle-même, de sourcils très épais, rudes, et dont la couleur se maintenait foncée.

Ces yeux me parurent un peu trop rapprochés du nez, mais je n'y remarquai pas le regard trouble, vide, qui fait pressentir un dérangement des facultés mentales. Sous leur expression très douce, indiquant une résignation fataliste, on sentait un dédain quelque peu ironique.

— Allumez donc tranquillement votre cigare et asseyez-vous là.

Il me guida vers un banc circulaire adossé au tronc d'un araucaria déjà majestueux.

— Nous serons bien pour causer en attendant le retour de l'interne, aimable jeune homme, excellent garçon quoique les théories de son école lui aient râcorni le cerveau. Pas d'ampleur dans les idées. Ainsi il vous dirait que je suis atteint de conceptions délirantes..... Conceptions délirantes ! encore un de ces mots que les ignorants inventent pour désigner toute opération de l'esprit dépassant leur compréhension !

Mon Dieu ! monsieur, le fait est que je suis ici parce que ma famille veut s'engraisser avec le peu

d'argent qui me reste. Elle trouve cela plus pratique que de me le laisser gaspiller dans des voyages perpétuels dont on ne comprend pas le but. Voilà le motif réel de mon internement. Si valable qu'il soit, pour en adoucir l'égoïste brutalité, il fallait l'envelopper d'un prétexte comme on revêt l'amande de sucre en fabriquant une praline. Afin de justifier ma réclusion, on a donc recouru aux conceptions délirantes.

Vous allez savoir en quoi celles-ci consistent.

Célibataire, ne devant rien à personne, j'ai fait de grandes dépenses pour chercher certaine cuirasse considérée comme le chef-d'œuvre de Giorgio Staccone.

— Innocente petite manie d'archéologue! dis-je avec un sourire conciliant, plein d'indulgence.

— Non, monsieur, je ne fais pas collection d'armes antiques. Cette cuirasse, ou plutôt ce corselet, a pour moi un intérêt tout particulier. Vous le comprendrez en apprenant que je l'ai commandée et que j'en ai moi-même surveillé l'exécution à Milan, pendant l'hiver de 1527.

— Ah! diable!

Je me levai d'un bond en écrasant un gros escargot sous le pied.

Par un geste très doux mais plein d'autorité, le vieillard me força de me rasseoir.

— Oh! monsieur, gémit-il, vous aussi, vous qui m'inspiriez confiance!

Tout en conservant sa placidité, son regard s'était fait si douloureusement suppliant que je fus ému. Sa lèvre inférieure s'allongeait et son menton tremblotait comme celui de l'enfant qui va pleurer.

— Vous ne connaissez donc pas, ne fût-ce qu'à titre de bizarrerie, la théorie des incarnations successives ? Je dis avoir vécu sous François I^{er}. Si je me sentais incapable de démontrer clairement ce fait, je ne me permettrais pas de vous l'affirmer. J'ai, il est vrai, des convictions que la majorité des hommes ne partage pas. Est-ce une preuve absolue de démente ? Allons donc ! Pourquoi ce regard inquiet et méfiant ? Vous me feriez douter de ma propre raison. Je veux cependant croire à la plénitude d'une lucidité que tant d'épreuves n'ont pas ternie.

Or ça, voyons, monsieur, vous m'accorderez bien que, prise en masse, l'humanité se compose d'imbéciles et que ceux-ci ont établi un niveau d'idées vulgaires, de préjugés étriqués, de grosses maximes naïves dont l'ensemble est intitulé : « *Bon sens* ».

Au-dessous de ce niveau végètent les idiots, au-dessus planent les fous. Eh bien, je me flatte d'être au-dessus de vous aussi, je l'espère. La ligne de démarcation est aussi arbitraire que mobile, je dirai même qu'elle n'existe pas. Ce n'est, à proprement parler, qu'une nuance et chacun l'aperçoit à travers des lunettes diversement colorées.

Monsieur, monsieur, de grâce une petite demi-heure d'attention. Quand vous m'aurez entendu, vous me jugerez.

Prenant mon silence pour un acquiescement, le bonhomme commença.

II

— Par une accablante soirée de juillet, je rentrai harassé chez moi. M'étant jeté sur mon canapé, je m'y assoupis presque aussitôt. Le jour mourant laissait traîner des lueurs qui se cramponnèrent aux angles des meubles.

Je tenais les yeux fixés sur mon secrétaire tout contre la fenêtre. Quand ils se fermèrent je continuai à voir les objets garnissant ma chambre, mais ils étaient baignés dans une clarté bleuâtre d'une douceur lunaire.

A ce moment la dualité du principe constituant notre être m'apparut très saisissante, car je me regardai moi-même, étendu sur le canapé tandis que je planais au-dessus. Je me voyais en bas et je me *senta*is en haut.

Peu à peu la lueur couvrit et voila toute la pièce ; elle se transforma lentement en un brouillard très épais qui s'étendit en prenant des proportions d'océan. Et dans la nappe immense ainsi formée il se fit une déchirure au fond de laquelle s'encadrait un paysage. Celui-ci était lointain, minuscule comme ces photographies microscopiques enchâssées dans les menus objets que l'on vend aux stations balnéaires. Il parut courir sur moi en grandissant à la façon des fantasmagories de lanterne magique.

Peut-être est-ce moi qui volais vers lui avec l'allure folle du vertige ; il me sembla cependant que je ne bougeais pas de place.

Bientôt je fus englouti dans les détails d'une végétation qui prenait des proportions naturelles et je me trouvai en pleine campagne.

Le brouillard, balayé, laissait reparaître la transparence opaline d'un clair de lune.

Je vis autour de moi des herbes sèches, cassantes, très hautes, couchées çà et là comme à la suite de piétinements désordonnés.

Boursouflée, de distance en distance, par des monticules, toujours couverte de sa verdure flétrie, la plaine s'allongeait immesurée hors de portée du rayon visuel.

Au-dessus de moi le ciel s'arrondissait plein d'étoiles, mais, vers la gauche, des silhouettes de grands édifices s'enlevaient noirs sur un fond d'incendie.

Immédiatement à mes pieds, contre un talus très raide, une eau sale, jaune, charriait lentement des cadavres d'hommes et de chevaux.

Je me trouvais sous un bouquet d'arbres très touffus ; leur feuillage se découpait avec une netteté parfaite contre l'horizon : je reconnus des ormes ;

Adossé au tronc de l'un d'eux, je regardais obstinément la rive opposée.

Avec les fiévreux énervements de l'impatience j'attendais quelque chose ou quelqu'un.

L'incendie grandissait ; la clarté rouge avait envahi une moitié du ciel.

Un murmure éloigné, sourd, m'arrivait fait de cris d'hommes, de hennissements de chevaux et des bruits de ferraille.

Vers le milieu du fleuve une touffe de roseaux grêles se penchait et se redressait en tremblotant, prise de frisson à chaque passage de l'eau, et les feuilles s'entrechoquaient en produisant un petit cliquetage monotone.

De derrière un tronc incliné sur le fleuve sortit une embarcation frêle et légère qui se trouva aussitôt près de moi. Je sautai dedans du haut de mon talus et je pagayai avec un acharnement furieux.

— Oh ! Gemma, Gemma.

Ce nom deux fois répété retentit à mon oreille comme si une personne étrangère l'eût prononcé ; cependant j'entendais le son de ma propre voix, mais si altéré, rauque et discordant que j'hésitai à le croire sorti de ma bouche.

Le talus de la rive opposée montait à mesure que, en manœuvrant de la pagaie, je me rapprochais de lui. En même temps se dessinait la forme d'une misérable cahute de paysans bâtie avec des roseaux. Elle avait l'aspect d'une légère éminence sur un océan de roseaux semblables, si bien qu'on pouvait la prendre pour un simple accident de terrain.

De là sortit une femme effrayante à force de beauté surhumaine, impossible ; quelque chose d'incrédé, une de ces choses que l'imagination se refuse à concevoir.

Elle fit quelques pas vers le rivage. Elle était trop loin de moi pour que, d'après les lois de l'optique, je distinguasse ses traits. Quoique plongé dans l'ombre, son visage brillait radieux dans un enchantement de lumière. Cette créature semblait pétrie de rayons

comme si, de même que certaines pierres précieuses, elle eût porté en elle un foyer lumineux.

Ses yeux, des yeux de statue, n'exprimaient aucune sensation, aucune pensée ; rien qu'un calme glacial, une indifférence tranquille.

Je reçus un grand coup et je sentis le froid du couteau dont on me frappait au cœur. Je lâchai ma pagaie Aussitôt le batelet tournoya, affolé, m'entraînant à la dérive.

Plus physiologiste que psychologue, je ne saurais faire l'autopsie de mon âme. Je puis seulement affirmer que mes sensations furent très complexes.

Cette Gemma, dont j'étais le bienfaiteur, je l'aimais avec un mélange de fureur et d'adoration ; elle m'humiliait, me blessait dans mon orgueil. La violence du désir qui me poussait vers elle se compliquait de désespoir et de haine. J'eusse voulu la mordre, la déchirer avec mes dents, et une force me prosternait devant elle comme aux pieds d'une idole !

Un tronc d'arbre fit chavirer l'embarcation et je coulai à fond. Armé de toutes pièces en plates d'acier, je n'essayai même pas de nager. Oui, monsieur, cette cuirasse à laquelle s'attache tout l'intérêt de ma vie a déjà occasionné ma mort.

Le remous m'avait poussé du côté de la rive.

Dans un mouvement tout instinctif pour me débattre, je me trouvai, pendant quelques secondes, la tête hors de l'eau.

La berge, maintenant très proche, était devenue une grande muraille noire barrant l'horizon.

Au-dessus Gemma se détachait sur le ciel, si haute,

si haute que sa face semblait monter radieuse dans la constellation des Pléiades.

Je fis un effort suprême pour crier encore : Gemma ! Gemma ! Aucun son ne sortit de ma gorge. Elle, toujours immobile, conservant sa rigidité de marbre, avait un air placidement distrait pendant que je mourais à ses pieds.

Le phénomène du dédoublement de la personnalité se représenta alors avec une intensité poignante.

J'agonisais à travers les lentes tortures de l'asphyxie et en même temps je me reconnaissais couché sur mon canapé de la rue de Fleurus.

C'est là, qu'en effet, je revins à moi, la tête un peu lourde, au moment où les moineaux cessaient de piailler sur les toits ; mon absence n'avait duré que quelques minutes.

Quand le narrateur eut fini de parler, je lui dis :

— C'est simplement un rêve que vous me racontez là.

— Oui, monsieur, un rêve tout à fait pareil à celui que vous faites ici en me regardant. Encore un instant d'attention ; pourvu que vous ne soyez pas un matérialiste, nous allons nous entendre.

Tout acte visible donne naissance à une image qui s'inscrit dans la lumière et que la lumière emporte avec une vitesse de 75,000 lieues par seconde. Quand l'esprit, dégagé du corps, vole dans l'espace avec une vitesse égale à celle de la lumière, il assiste aux événements passés aussi clairement que nous assistons, *d'une façon matérielle*, à ceux de la vie présente. Il y a de part et d'autre un simple phénomène de vision.

Vous comprenez donc que je puis revoir les lieux où j'ai vécu avec les personnes auxquelles s'est heurtée mon ancienne existence.

Grâce à Flammarion, l'astronome, certaines choses pressenties intuitivement sont devenues pour moi des réalités qui se formulent avec une précision toute mathématique.

Le vieux fou, tirant de sa poche un petit carnet, chiffrà rapidement et me tendit la feuille sur laquelle il avait écrit :

« Je suis mort en 1527 ; nous sommes en 1889. Mon esprit, pour revoir le passé, doit donc se transporter à environ 856,202,400,000,000 lieues de notre planète en traversant l'immensité. »

— Que ces chiffres ne vous arrêtent pas, ajouta-t-il. Pour les essences spirituelles le temps et l'espace sont absolument chimériques.

Vous saurez plus tard que la vie terrestre et la matière sont elles-mêmes de pures chimères, des ombres fuyantes.

III

Il y eut un silence. La respiration du vieux monomane était devenue un peu plus hâtée. Il reprit la parole.

— Merci d'avoir bien voulu me suivre jusqu'à présent. Maintenant vous me retrouverez quelques années ensuite, vidant un *fiascone* d'Orvieto à la porte d'une *osteria* de Ponte-Molle.

Les statues du pont dressaient sur le ciel leurs profils maigres, grotesques et tourmentés.

Le soleil disparaissait derrière ces gros nuages de cuivre qu'affectionnait le Poussin.

Un souffle d'air lourd passa ; il fit onduler les hautes herbes ; le squelette d'un monde mort semblait frémir sous l'immense tapis couleur d'ocre qui recouvre ses ossements.

Je restais là dans une contemplation inerte, sans penser à rien, enveloppé tout entier par l'ennui solennel pesant sur ce désert jaune qui s'appelle la campagne de Rome.

Parfois une oppression toute morale, anxiété sans motif, sorte de pressentiment confus, me serrait la poitrine.

La sensation des gens nerveux à l'approche de l'orage.

Un troupeau de buffles s'engagea sur le pont. Leurs larges sabots soulevaient une poussière toute rutilante dans le crépuscule embrasé.

Un homme à cheval, armé de sa longue pique, les chassait devant lui en poussant des hurlements de cannibale.

Tout couvert de peaux de bêtes, cet homme semblait un ancien satyre que l'extravagante fantaisie d'un Dieu païen aurait maintenu vivant sous les débris de ce nom de mort.

N'était-ce pas aussi un de ces *onocentaures* velus, redoutés des anciens, qui galopaient en plein soleil, à travers les campagnes brûlées ?

Au lieu de suivre la route je longuai le Tibre pour rentrer en ville. Je ne faisais pas mouvoir mes jambes ; elles me portaient. Une longue distraction, une

inconscience absolue m'avaient rendu incapable de diriger mon organisme. Si je marchai, ce fut par une série de ces mouvements appelés en physiologie des *réflexes*.

Tout à coup je m'arrêtai comme si une main puissante se fût posée sur mon épaule. Il me fut impossible de lever le pied pour continuer.

Je dus m'adosser contre un tronc d'arbre et je regardai autour de moi.

Une stupéfaction quasi épouvantée me pétrifia sur place.

Je me frottai plusieurs fois les yeux.

J'étais au milieu du paysage de mon rêve. Il renaissait complet avec la netteté d'une gravure à peine pâlie par le temps.

R. DE MARICOURT.

(A suivre.)

LA LOI DE KARMA.

(Suite)

La Barricade était belle dans la nuit, avec ses pavés surmontés de la violente couleur occidentale du drapeau des terrassiers; et Tély l'admire: quel bel effort inutile! et comme il était consolant de songer que

tout ce travail avait été accompli par ceux qui allaient être écrasés ici ! Ayant distribué des ordres fantaisistes, pareils à ceux qu'un médecin invente pour amuser la famille d'un moribond, Tély demande à son imagination quelle est la mort réservée à chacun des hommes présents... Un à un périssent les échos éveillés.

Toutefois, deux des insurgés discutent encore à l'écart ; l'attitude de leur chef inquiète de plus en plus l'un d'eux : « Enfin, ces mesures qu'il a prises sont ineptes, absolument inutiles ! Comment peux-tu être tranquille, toi ? Je t'assure, regarde ses yeux... — Bah ! » réplique son interlocuteur en lui riant à la barbe. Et ce scepticisme, encore plus général que le premier doute émis, ne lui laisse rien à répondre ; il va s'étendre sur la terre fraîchement remuée, et s'y endort.

Un autre, qui est absolument inconnu du reste de la bande, s'endort aussi peu à peu ; mais la congestion de son visage montre qu'il a pris l'étourdissement dans la bouteille entamée, maintenant couchée sur lui, de sorte qu'une partie du vin se répand sur sa poitrine nue ; l'homme n'a guère bu ; mais elle vient vite à ceux qui ont l'estomac vide, l'ivresse.

On entend venir par intervalles, du côté le plus sombre, des rires affreux : il y a une femme par là, et Tély compte encore machinalement pour s'occuper les insurgés qui disparaissent dans cette direction : ... seize, dix-sept... Haussant les épaules avec tristesse, il médite, malgré lui, sur cette imbécillité.

Heureusement, mieux éclairés, en dessous de la

place où il se trouve allongé à plat ventre, il y a deux visages plus intelligents et complètement éveillés. Ce sont deux joueurs qui se disputent, auprès d'une chandelle, l'argent qui leur reste, à coups de cartes : étrangers tous deux, l'un Suédois, l'autre Maltais, ils se comprennent cependant à merveille sur le sens des images qu'ils ont entre les mains ; pourtant, ce n'est pas un jeu ordinaire, car Tély a été attiré tout d'abord par l'étrangeté des figures. « Le Soleil, » dit l'un dans sa langue ; « la Lune, » dit l'autre dans la sienne ; et ils savent parfaitement qui gagne et qui perd. « Les Etoiles »... ! Tély sourit de trouver l'immensité tout entière mêlée à la dispute de ces deux hommes au sujet de quelques ronds de cuivre. Et pourquoi pas ? se dit-il en manière de raillerie. Du fond de l'ombre, il s'intéresse à la course des cavaliers, des sabres, des coupes, des rois, des femmes, des images compliquées auxquelles il rattache des souvenirs. Ce bateleur, une main levée, l'autre baissée, les jambes croisées, reproduit une de ses attitudes favorites. La femme aux grandes clefs, c'est la libératrice imaginée jadis, et de la suivante, intelligente et anxieuse, le manteau impérial évoque, plus récemment...

Puis il guette au vol les pratiques superstitieuses de chacun des joueurs. « Qui donc, dans l'action, ne fait de même ? depuis l'athée priant Dieu sans l'avouer, jusqu'au chrétien à qui sa foi interdit, mais en vain, certaines croyances « absurdes et *impies* ». Comme on est hypocrite aujourd'hui ! » Mais surtout ce qui l'amuse, c'est l'âpreté concentrée de ces deux hommes

à la veille de mourir et jouant avec la ferveur qu'y met un condamné à mort dans sa cellule ; c'est qu'il est inévitable que le gain de l'un entraîne la perte de l'autre... Aussi, bien que sans haine et même avec une gratitude réciproque pour la distraction qu'ils se procurent, les partenaires se passionnent, en sens inverse, s'appliquent à mentir de tout leur visage, trichent. A quoi en définitive servira le gain ? Quelle pitié ! Tély retombe à sa tristesse et, adossé aux pavés, ne suit plus qu'avec amertume, sur les murs, les ombres gigantesques des deux joueurs, qui semblent exécuter successivement la pantomime de tous les rapports humains : transaction, combat, surprise, prière, don, etc.

Mais entre ces vaines silhouettes et lui d'autres formes plus réelles interviennent. Ce sont *eux* qui reparaissent. Toute la fausse réalité s'éteint peu à peu. Non pas entièrement, néanmoins ; car la sensation, quoique rangée au second plan, en demeure à Tély ; c'est à peu près ainsi qu'un homme qui a froid aux mains peut ressentir en même temps l'impression de quelque autre douleur plus vive.

Tély ne résiste plus ; il a renoncé à nier l'évidence et à prêcher la destruction. Mais il *les* regarde, eux, avec un inexprimable reproche, avec ce sourire inoubliable du juste à qui l'on a fait tort.

Il souhaiterait — seulement — si près de mourir, d'avoir connu son vrai désir le plus simple. Il voudrait comprendre quelque chose à toute l'injustice qui l'entoure, qui s'impose inexorablement. A quoi peut-elle servir ? loin de l'éprouver, elle finit par le vaincre

et l'aigrit. Chez les autres hommes, c'est également le résultat le plus clair ! Tous doivent donc souffrir éternellement davantage, puisque pour un qui s'améliore, il y en a des milliers qui deviennent infâmes. « Et moi, je ne me sens plus un peu à l'aise que dans l'atmosphère de mon délire. Tel est donc le résultat de ma romanesque abdication. Volontairement, je suis descendu dans ce cauchemar, pour bien faire ; et voici qu'il me faut y rester. S'agit-il donc de si vils intérêts, pour qu'une simple erreur, une expérience imprudente, un hasard, justifient de tels supplices ? C'est horrible ! Oh ! je voudrais pouvoir, comme un enfant qui appelle sa mère, appeler... Mais notre mère nous voit d'en haut souffrir, sans faire un geste, sans comprendre... L'univers est fou !... Au secours ! hélas ! au secours ! »

Tout son désespoir s'agite de nouveau.

Et dans sa vie il voit refléter l'histoire de l'humanité. Invinciblement, ce socialisme destructeur, auquel il ne croit plus, montera, monte : il détruira la beauté même, la vie et la lumière. Pourtant sa cause est incontestablement juste ; et sa terrible réclamation est celle du droit en personne. Or ce n'est pas le bonheur qui est au bout de ce grand effort aveugle, c'est la mort ! Toujours la mort pour toute réponse !....

« Etranges figures, avec leurs traits cruels d'envahisseurs ! Venus de partout, sans patrie, mystérieusement réunis par une foi incompréhensible et muette que revêtent les théories les plus contradictoires, ne dirait-on pas des descendants de quelque race, passée autre-

fois, qui se devinent, et que les hérédités, — où se seraient entendus le sang, les circonstances et les choses, — feraient rejaillir de nouveau à fleur de sol ?

« Et j'en suis, j'en suis aussi. O mon rêve, réalité ! »

A mesure que le pousse son vouloir, il voit grandir une espèce d'aube bleue, immense, près de laquelle le soleil ne serait qu'une lumière artificielle et jaunâtre ; et les maisons ont repris leur vraie nature : ce sont des lames d'eau verte et profonde, où des yeux pâles attendent. Parmi les flots étonnants s'avance la Barricade redevenue vaisseau, un vaisseau colossal avec tout son équipage endormi. Il s'élève de plus en plus sombre en face de l'aube, toujours plus blanche. Dans ce matin, hurlent toutes les ombres que renferment les vagues épaisses. Et les hommes du vaisseau, on dirait des loups sur un iceberg ; ils se sont levés et courent, avec leurs cheveux en désordre et leurs dents sauvages. C'est la bande des loups humains ! éternellement reconnaissables à leurs têtes de carnassiers, ils montent, dans l'histoire des siècles, tantôt d'un point, tantôt de l'autre de l'horizon ; et chaque fois ils recommencent la même besogne abominable. Démons de la terre, ce sont les Barbares, ceux qui se plaignent et qui souffrent et qui tuent ; c'est la plaie ardente, cuisante de l'humanité. Toujours ils partent du malheur, de la faim, pour porter ce malheur à d'autres, qu'ils forcent à vivre en guerre comme eux, les contraignant de près ou de loin à cette « servitude militaire » dont parle Job, C'est la bande des loups ! A travers des déserts de sang, ils fuient, acharnés après leurs propres fantômes blancs

qu'emporte en vain l'avenir effrayé, déchirés par leurs propres fantômes noirs que le passé lance après eux comme une meute; courant autour du monde, ils viennent mourir de faim là où ils ont ravagé, moissonneurs de leurs cruelles semailles; leur souffrance, fille et mère de leur crime, remplit le monde d'un cri continu et de siècle en siècle plus terrible. Sur le vaisseau noir, ils sont emportés à travers une atmosphère immobile.

Plus loin, en décrivant aussi une longue ellipse, mais paisible et sereine, avance une poupe dorée; des chants en viennent et des odeurs suaves. Des feuillages entourent les mâts. Ce sont les heureux qui voguent, à l'abri du mal et de la laideur, les détestés, si radieux qu'ils ignorent qu'on les hait et plaignent les Barbares.

— Arrière ! crie Tély en délire. Va-t-on me forcer à les adorer ?

— Fils des souffrances, aime les beaux, les heureux, les solaires, dit comme une voix éparse. Dévoue-toi et sers de piédestal; préserve-les des tiens; force-toi à sourire afin de ne pas les troubler.

— Non, non, je ne me courberai devant aucune loi, aucun dieu ! moins que jamais, à présent que je suis forcé de croire et que j'ai reconnu ma négation vaine. Seuls, des lâches peuvent craindre le malheur et l'erreux, se plier devant autre chose que leur propre et libre création. A cette heure unique, voici que se trouvent enfin groupées autour de moi toutes les parties de mon être primitif, bien qu'elles soient encore divisées entre les individus, les événements et les choses ;

une part seulement est en moi : encore est-elle combinée à je ne sais quels éléments adultères, et j'y sens bruire également toutes les divisions d'une foule de créatures différentes par le souvenir comme par la destinée. Nettement, je comprends aujourd'hui la raison de mes antipathies et de mes affections. Voilà longtemps que nous tournons ainsi plusieurs, nous étreignant et nous mélangeant, dans les mêmes cercles ! étreinte de haine, étreinte d'amour,— étreinte de faim !

« Nous sommes, en moi-même et au dehors, deux êtres qui nous haïssons à nous poursuivre dans la mort comme dans la vie ; à travers les sexes et les décors, parmi les mirages, nous sommes deux aussi qui nous cherchons ; il y en a deux, deux *moi*, qui se mentent, deux qui s'oublient et vont s'écartant, deux autres, et des groupes plus nombreux, d'autres !... Nous nous pressentons à plusieurs existences d'intervalles, nous devinant à travers l'ombre, et tous nos voyages, tous nos efforts viennent de cet instinct.... D'où vint donc le désordre premier ? de toi, adversaire implacable, indestructible, ombre de mon corps et cauchemar de mon âme, obsession que je ne puis perdre dans aucune nuit ! Et j'abdiquerais mes haines tandis que tu demeures là à me combattre ?

« N'ai-je pas fait au contraire la plus naïve et la plus déplorable sottise en me domptant sans cesse, quand je raidissais, pour écraser, avec une lente obstination à jamais méconnue, mes mauvais instincts et mes passions interdites, sans avoir pitié de ma souffrance, quand je me suis complu à subir l'injustice et à recevoir pour lot la tristesse, en laissant

le triomphe à qui voulait ? Mais si peu que je désirasse enfin, tu t'y es trouvé encore, ennemi indestructible, afin de m'en interdire la possession et te lever, obsession, ironie, du sein même des apparences vers lesquelles j'allais pour me reposer... »

En même temps défilent devant Tély des milliers d'existences où l'ennemi, sans relâche, tantôt s'infiltré dans son cœur pour l'égarer, tantôt se révèle dans la mort, et tantôt vient en tentateur habile à dénaturer la direction de ses meilleurs instincts. Vertigineusement, tous les deux passent, fuient, se courbent aux règnes inférieurs, s'élèvent dans les cieux, s'entourent, se traversent sous mille formes denses et vagues, multiples et rares. « Comme c'est toujours lui ! » Tély halette, épuisé ; le tourbillon, lui, ne se lasse pas, et ne lui prête avec avarice que juste le souffle nécessaire à ses combats et à ses courses sans fin. Plus il va, plus il pénètre son adversaire, à ce point qu'il le *vit* et se met à lui emprunter sa brutalité de fauve..., pour être plus fort sans doute à le torturer et le forcer à un échange où il se rend délicieusement compte des souffrances qu'il fait endurer.

— Oh ! vienne cent fois encore cette mort que je sais inutile ; mais que du moins je puisse exprimer, c'est-à-dire vivre quelque part et quelque jour, fatalement, ma haine ! que je puisse te la cracher au visage ! Et puisque partout je me heurte à toi, ah ! te déchirer sous toutes tes formes fuyantes, sous toutes, comme je l'ai fait, ô orgueil, et le referai, ô triomphe !... il y a mille ans, dans mille années !... De pareilles rencontres, n'est-ce pas ? avaient lieu en Lydie quand

les Perses s'y ruaient, dans le conflit des Barbares et de l'Empire, dans l'assaut simultané des Turcs à Byzance en Orient et des chrétiens contre le Pérou en Occident, — rythme du flot sanglant ! Comme le cœur s'épanouit dans ces massacres millénaires, comme il fait bon dans ces orgies de vengeance !

Magnifiquement, les vagues se pétrifient, de hautes tours se crénellent. « Qu'on le tire de la bauge, qu'on l'amène ici par les pieds ! »

Nulle part, Tély n'a respiré plus à l'aise qu'en sa large poitrine de Northman.

Sur le geste brutalement impérieux de son bras roux, on traîne vers lui l'Adversaire, enchaîné cette fois, dont la froideur corporelle exaspère d'autant plus le Scandinave qu'il y devine tout le dédain et toute la rancune de l'opprimé. Tély s'égaie à l'insulter, se moque, grossier à plaisir, des subtilités du droit inconnues aux pirates ; et pourtant il est comme oppressé par le poids fatal qui le pousse à s'avilir, il sent bien qu'il prépare de terribles âges ; c'est comme le souvenir de l'avenir en chemin qui lui pèse..., une angoisse l'entoure..., il se sent bien *être* aussi le malheureux qui, jeté devant ses pieds prie Dieu en secret, se lamente, et répète en lui-même : « Hélas ! dois-je subir ces enfers, — trop mérités, je le confesse ! — mais pardon, n'est-il pas de pardon ? »

En vain prie le Franc ; la logique hautaine de l'univers continue sa route ; et le Northman s'exaspère de ne pouvoir s'assouvir. A un geste du prisonnier, il ne se contient plus, s'élançe et lui abat son épée dans l'épaule : « A mort ! »

— « A mort ! » Tout l'au-delà disparaît, Tély revient à lui, réveillé par une affreuse douleur. Un coup de sabre, reçu à l'épaule, fait jaillir son sang ; et, stupeur ! il revoit l'Adversaire, qui disparaît dans la mêlée où se confondent Versaillais et Communards. Pavés et hommes s'écroulent pêle-mêle et les cris s'unissent aux détonations.

C'est une surprise, une boucherie... Tély le sait bien, qu'il doit être écrasé, mais il lutte avec sauvagerie, soutenu, malgré tout, par un incompréhensible *Espoir*.

Horreur ! Si la lutte se prolonge si longtemps, c'est que les morts s'en mêlent. Les ennemis tués se relèvent dans les éléments, les traits contractés de férocité ; et il voit leurs fantômes s'élancer de toutes parts, et pousser les fusils des survivants, les baïonnettes où il faut aller. Lui-même n'a plus que les ombres de la plupart des siens autour de lui. Méchamment, les choses s'opposent à son impétuosité ; les chevaux le devinent et emportent à temps leurs cavaliers pour les soustraire aux coups qu'il porte avec la force du délire ; ici, la terre s'éboule sous ses pas ; là, une planche s'élance pour protéger un ennemi ; des regards détournent les balles ; visiblement, le milieu et l'heure combattent contre Tély.

Cependant ce qui l'encourage, c'est de voir se renverser d'avance les fantômes de ceux qui doivent encore périr. « Mais qui donc nous a lâché ce furieux ? » fait une voix que Tély reconnaît : « Ah ! c'est toi ! » crie-t-il avec rage.

Il l'a reconnu à son impériale, l'officier qui l'a frappé, l'Adversaire aux larges épaules ; il se jette

encore en avant. « A ta tête d'empereur, canaille! — Malheureux, mon frère... » entend-il; mais frappé d'un autre côté, il tombe sans avoir pu rien comprendre, pendant que son frère, qui l'a retrouvé là, se penche vers lui.

Des soldats ramassent les enjeux des deux joueurs massacrés sans avoir gagné ni perdu; quelques-uns entraînent de force la femme qu'ils ont trouvée endormie; un autre vide d'un trait la bouteille prise sur l'ivrogne égorgé...

(A suivre.)

GEORGES POLTI.

HESPÉRUS

(Suite.)

*Aimez aussi. L'Amour, c'est la vigueur sacrée.
La Sagesse délivre et guide, lui seul crée
Et ressuscite, auguste assassin du trépas :
L'Amour n'existant point, Dieu n'existerait pas.*

Mais quelle est son Essence et quels sont ses Usages ?

*« Aimez, disent les Bons de ce monde, les Sages,
Aimez avec l'ardeur des feux invétérés
L'Homme que fut Jésus, Jésus que vous serez ;
Penchez-vous vers la bête obscure avec tendresse :
C'est dans les fronts courbés que l'esprit se redresse ;
De votre pain, de vos propres chairs, s'il le faut,*

*Nourrissez le requin, l'hyène et le gerfaut,
Croyant la charité d'autant plus saine à l'âme
Que l'effort est plus dur et l'objet plus infâme ;
Aimez la plante; aimez les vieux chênes tremblants,
Car les branchages roux valent les cheveux blancs ;
Des bénédictions tombent des bras du hêtre,
Et la vieille forêt pensive est une ancêtre ! »*

*Mais moi le compagnon des anges, jè vous dis
Qu'un autre Amour, seigneur des chastes paradis,
Trône, au zénith divin, dans sa candeur ignée,
Et que tous les amours ne sont que sa lignée.
Pur, même dans la chair, suprême et radical,
Intime, il est celui qu'on nomme conjugal ;
Il veut l'hymen; il prend deux esprits et les mêle
Au point qu'ils seront un quoique mâle et femelle,
Ainsi que les deux yeux ne sont qu'un seul regard.
Aucun ange n'est seul. Satan vit à l'écart.
Humains, soyez époux ! Des froideurs et des haines,
Comme un captif se fait un bon engin des chaînes
Et de l'anneau de fer à sa jambe rivés,
Faites-vous de l'Amour afin d'être sauvés !
Foyer dévorateur du mal, pas d'immondice
Dont il ne se renforce et ne se ragrandisse !
Sur les monts, dans le lit desséché d'un torrent,
Quand un pâtre, au milieu de son bétail errant,
Active un large feu dont la nuit s'épouvante,
Il lance à pleines mains dans la splendeur vivante
Des racines, de noirs lichens, des troncs pourris,
Et pourtant, de ce tas immonde de débris,
Tant de jour envahit le vieux mont taciturne*

*Qu'au loin, dans les vallons, le voyageur nocturne
 Croit rêver, et, criant: Quelle est cette aube, ô Cieux!
 De peur d'être aveuglé met la main sur ses yeux.
 Alimentez sans fin le vorace incendie!
 A l'Amour, tous les faux amours, sa parodie,
 La mauvaise action et le mauvais dessein,
 L'embûche du voleur, le guet de l'assassin,
 L'audace de mentir, la ruse de se taire,
 A l'Amour la luxure, à l'Amour l'adultère!
 Tant qu'épurée enfin par l'adorable feu
 Cette Bête qui fut l'Humanité soit Dieu,
 Et démesurément s'extasie, incarnée
 Par couples en l'immense et céleste hyménée!*

*A ces mots, dans la nuit claire autour de son front,
 Comme un pâtre qui vient d'escalader un mont
 Et dont l'élan suprême en un soupir s'achève,
 Le nain reprit haleine au faite de son rêve.*

IV

LA VISION SUPRÊME

*Une étoile parmi la stagnante épaisseur
 Des nuages s'était levée avec douceur,
 Faible, et dont le rayon coulant du ciel nocturne
 Comme des pleurs de lait d'une fissure d'urne,
 En flaques de blancheur s'étalait sur les murs.*

L'illumine songeait sous les cieux moins obscurs.

« Donc j'ai franchi les seuils clos de portes ignées
Et j'ai pu vivre avec les Anges, trente années,
Partageant leurs travaux, leurs jeux et leurs repas,
Ainsi que l'homme vit avec l'homme ici-bas.
J'ai la Sagesse et j'ai l'Amour : j'aurai la vie.
Nuit dernière, d'un jour perpétuel suivie,
O mort ! par qui les yeux se ferment dans le temps
Et dans l'éternité se rouvrent, je t'attends
Comme un homme inquiet va guetter au passage
L'ami qui doit venir, porteur d'un bon message ;
Et de ce remûment plein d'un captif essor
Que l'approche d'un souffle imperceptible encor
Communique à la voile, à l'arbre, à la broussaille,
Mon être intérieur infiniment tressaille.
Crépuscule ébloui de devenir le jour,
J'apparaîtrai sous la forme de mon Amour !
Car, pour le Ciel auguste ou pour l'Enfer immonde,
L'homme engendre sa chair future dès ce monde,
Et la verra, selon l'objet dont il s'éprit,
Splendide ou ténébreuse, éclore de l'esprit.
En des candeurs de neige, en des ardeurs de flamme,
Où, sensible, vivra la beauté de mon âme,
Je serai tout mon rêve enfin substantiel ;
Et puisque l'hyménée est le vrai nom du Ciel,
Puisque deux amants purs, que l'intime mystère
D'être unis pour l'Eden fiança dès la terre,
Lui, Sagesse, Elle, Amour, et l'un à l'autre égal,
Deviendront un seul ange auguste et conjugal :
Dans Adramandoni, dont les belles pelouses
Voient avec les Epoux converser les Epouses,
Je verrai, nuptiale, en habits de satin,

*Mêlée à la lumière et mêlée au matin,
La femme en qui Dieu mit l'Amour de ma Sagesse!*

*Déjà, car le Seigneur me fait cette largesse,
Je la vois.*

*Loin d'ici, sur la terre pourtant,
Une région morne et splendide s'étend,
Cieux glacés, sol durci, mer immobilisée.
Là, du soleil polaire éternelle épousée,
Mais après tant de jours immaculée encor,
La neige ne sait point l'ardeur des baisers d'or
Et livre sans périls de fonte ni de hâle
A l'impuissant époux sa virginité pâle.
Steppes développant leur blême immensité
Sous un ciel de candeurs de la terre teinté ;
Forêts, gorges, vallons, molles profondeurs blanches,
Que parfois, sous le givre éblouissant des branches,
Traverse à pas pesants un carnassier rôdeur,
Muet dans le silence et mat sur la splendeur ;
Villes au loin, hameaux presque enfouis qu'assiège
L'épais grossissement onduleux de la neige ;
Larges fleuves étreints par les glaces, amas
D'avalanches, sommets éclatants de frimas,
Tout s'estompe et se fond dans la monotonie
D'une blancheur intense, immuable, infinie.
Forme sensible à peine en ce vaste unisson
Du ciel froid, du désert blafard et du glaçon,
S'élève, au flanc des monts, une antique demeure.
Son tranquille escalier que rarement effleure
Le pas d'un serviteur pensif qui disparaît*

*Sous une voûte ainsi qu'un spectre s'en irait,
 Ses arcades qu'au loin la neige continue,
 Et le blémissement de ses toits sous la nue
 Forment un édifice étrange et solennel,
 Semblable à ces palais que l'hiver éternel
 Dresse et maçonne, ayant, sous la brume blanchâtre,
 Pour pierre la banquise et le flocon pour plâtre.
 Au dedans le silence et la paix sont profonds;
 De froides pesanteurs descendent des plafonds,
 Et, miroirs blanchissants, des parois colossales
 Cernent de marbre nu l'isolement des salles,
 De loin en loin, et dans les dalles enchâssé,
 Un bassin de porphyre au rebord verglacé
 Courbe sa profondeur polie, où l'onde gèle;
 Le froid durcissant a poussé la margelle
 Et le porphyre en plus d'un endroit est fendu;
 Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu,
 Roseau de diamant dont la cime évasée
 Suspend une immobile ombelle de rosée.
 Dans la vasque pourtant, des fleurs, givre à demi,
 Semblent les rêves frais du cristal endormi
 Et sèment d'orbes blancs sa lucide surface,
 Lotus de neige éclos sur un étang de glace,
 Lys étranges, dans l'âme éveillant l'idéal
 D'on ne sait quel printemps farouche et boréal!*

*Une vierge aux grands yeux ouverts sur le mystère
 Habite avec ces fleurs dans le Nord solitaire.*

*Le suprême dessein qui règle les hasards
 La fit naître du sang impérial des Tzars;*

*La gloire, la grandeur presque surnaturelle,
 Le faste, elle eut l'orgueil de ces pourpres sur elle
 Et reçut, jeune front peut-être épouvanté,
 Un diadème encor, la parfaite beauté.
 L'homme se sent pâlir parfois sous la couronne,
 La femme, non; en vain la chute l'environne,
 Son vertige a l'ivresse et n'a pas la douleur;
 Dans la main d'une femme un sceptre est une fleur.
 Prends cette fleur! disait le satan qui l'assiège;
 Mais, Dieu l'ayant élue, elle a connu le piège
 Et de la terre sombre a détourné les yeux
 Comme un rayon jaloux remonterait aux cieux.
 Un roi l'aimait; pensive, elle a conclu l'échange
 De l'amour faux d'un roi pour l'amour vrai d'un ange;
 De moment en moment, vers l'Hymen immortel,
 Comme un prêtre gravit les marches d'un autel,
 Elle monte, pour guide ayant cette courrière
 Qui prépare le lit nuptial, la prière;
 Et pendant qu'elle aspire à l'immuable Amour;
 Le blanc septentrion est l'unique séjour
 Auquel, blancheur aussi, son âme se résigne.
 Le ciel aura cet ange, et la neige a ce cygne.*

Or, la fille des Tzars et moi, nous nous aimons.

*Qu'importent entre nous des mers, des cieux, des monts!
 Tout l'éloignement sombre interpose son voile
 Sans dérober l'étoile au regard de l'étoile;
 Et, si distants que l'un de l'autre nous soyons,
 Nous nous sentons voisins, à cause des rayons.
 Qu'importe que je sois ce vieux à face vile,*

Cette chose mêlée aux fanges d'une ville,
 Et qu'elle ait la noblesse avec la pureté,
 Lys des champs qu'une tige héraldique a porté !
 Sa grâce, ma laideur, sa grandeur, ma bassesse,
 C'est l'inégalité naturelle, qui cesse,
 C'est l'envers du mental, l'extérieur du front ;
 Nos êtres sont égaux dans ce qu'ils deviendront.
 L'un chez l'autre adorant les parités futures,
 Nous secourons les fers et romprons les clôtures
 De l'épreuve, prison qui nous possède en vain ;
 Il faut être terrestre avant d'être divin,
 Mais par je ne sais quoi de moins lourd dans nos chaînes
 Se dénonce l'essor des libertés prochaines !
 O jeune Ame, vouée à mon âme déjà
 Quand de l'antique nuit la lumière émergea,
 De mon chaste désir éternelle vestale,
 Nous vêtirons enfin notre splendeur totale !
 Couchés le même jour, selon d'anciens accords,
 Moi dans le sol obscur qui ressemble à mon corps,
 Toi dans la neige pâle à qui ton corps ressemble,
 Nous ressusciterons, transfigurés ensemble,
 Et déjà, pour sourire aux divins épousés,
 Les beaux Anges en deux groupes se sont posés
 Sur les blancs escaliers de la mystique enceinte,
 Ceux-ci vêtus de pourpre et ceux-là d'hyacinthe ! »

Tel il songeait. Ses doigts en un geste enfantin
 Vers l'épouse promise à son rêve hautain
 Envoyaient le baiser des jeunes fiançailles,
 Et son ombre difforme errait sur les murailles.

*Tout à coup, avec l'air d'une bête en arrêt.
Il se tut.*

Tout le ciel, plein d'astres, l'éclairait.

*Crispé, roide, il tendait une oreille éperdue
Sans doute vers des voix d'anges dans l'étendue.
Autour de nous s'accrut le silence. On eût dit
Que les bruits se taisaient afin qu'il entendît.
Quoi ! ce murmure épars des Esprits dans l'espace,
Qui confondrait l'ouïe humaine et la dépasse
Par les vibrations d'un éther trop subtil,
Le pouvait-il entendre et le comprenait-il ?
Il écoutait. Parfois ouvertes par l'extase,
Ses lèvres remuaient, répétant une phrase ;
Et, bientôt, l'œil sublime et le front surhumain,
Sous l'ombre éblouissante, il s'écria : « Demain ! »*

*Demain, la fange aura pris l'époux, et jalouse,
La neige épaissira le linceul de l'épouse ;
Mais l'archange-prophète a dit : « Vous revivrez ! »*

*O réveil nous montons, réunis, délivrés,
Purs êtres que plus rien d'extérieur n'altère.
Qu'était-ce que le noir océan, et la terre,
Et le pâle soleil de l'antique ciel bleu ?
Des éléments : de l'eau, de la boue et du feu.
La nature d'en bas, c'est l'éternelle morte.
Une élévation sublime nous emporte
Vers le monde vivant des Cieux définitifs,
Et, libres d'autant plus que nous fûmes captifs,*

*Humains, mais déchargés des pesanteurs infâmes,
 Nous n'avons de l'épreuve emporté que nos âmes,
 C'est-à-dire la forme intime de nos corps.
 Être esprit, c'est avoir le dedans pour dehors.
 Nous montons, éblouis, des chemins de lumière!
 Quand j'hésite, c'est toi qui passes la première.
 Parfois, vêtu de pourpre, un angélique Esprit
 S'envole devant nous, se retourne, et sourit.
 Nous le suivons, heureux, ma main serrant la tienne
 Pour que l'un, s'il faiblit, de l'autre se soutienne,
 Unis, mais d'un peu loin et les regards baissés,
 Comme il convient, n'étant encore que fiancés.*

O cieux purs! le chemin de lumière se hausse!

*Mais le Tartare, en bas, fuligineuse fosse,
 Érige des palais de fange et de roseaux;
 Et, rauque, une clameur, comme à travers des eaux,
 Apporte jusqu'aux cieux spirituels l'insulte
 De l'orageux Enfer qui dans sa haine exulte!*

*« Maîtres des lâchetés et seigneurs des effrois,
 Nous sommes les héros, les papes et les rois!
 Broyés sous nos talons, du sang de leurs blessures
 Les peuples résignés empourprent nos chaussures;
 Et Dieu s'écroulerait s'il n'avait pour appui
 Notre divinité par où l'on croit en lui.
 A nous le Sceptre, à nous la Crosse irréfutable!
 Mais au banquet splendide où notre orgueil s'attable
 Deux princes manqueraient si vous étiez absents,
 Jeunes Anges! »*

Ainsi nous tentent les Puissants.

« Les Sceptres, qu'on les fonde ! et vendez les Tiares !
 Hurlé à son tour la voix mauvaise des Avars,
 Cri plus âpre, monté d'un enfer plus obscur !
 L'or est beau, l'or est bon, l'or est grand, l'or est pur !
 Plus puissant que la Force et l'Orgueil, et plus sage,
 Il a, Dieu virtuel, le mépris de l'usage,
 Et dans tout homme ayant amassé des tas d'or
 N'allume que l'amour d'en amasser encor.
 Par nous, vous connaîtrez, Ames longtemps dupées,
 L'extase de sentir entre ses mains crispées
 Courir les flamboiments de l'or torrentiel :
 Anges ! vous conterez, pièce à pièce, le Ciel ! »

CATULLE MENDÈS.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

LA THÉOSOPHIE

Par SAINT-PATRICE (baron Harden Hickey). — L. SAUVAITRE, éditeur.

Sous la signature du baron Harden Hickey, champion fervent, et d'ailleurs très connu, du Papisme et des princes d'Orléans, et directeur du *Triboulet*, journal à caricatures, aujourd'hui démodé presque autant que la *Lanterne de Boquillon*, l'éditeur Sauvaître vient de publier une espèce de memento étiqueté : *La Théosophie*.

Cela est divisé en deux parties, dont la première a pour but de démontrer que toutes les sciences modernes, et dans le même sac toutes les religions et toutes les philosophies et toutes les sociologies, ne sont qu'une incommensurable fumisterie. Par malheur, l'auteur ne réussit qu'à nous convaincre d'une chose: c'est que les notions les plus élémentaires des questions qu'il traite lui sont complètement étrangères. Il eût découpé au hasard des fragments remarquables en feuilletant hâtivement quelques manuels spéciaux, ou plutôt le Larousse, pour les traduire ensuite en son langage, que l'effet produit n'eût pas été différent.

La seconde partie a l'intention d'énoncer les propositions fondamentales du système néo-bouddhique. On retrouve là mainte théorie développée, avec les mêmes diagrammes, mais, heureusement, dans un style autre et avec une compétence moins contestable, dans des publications récentes. Il faudrait un in-folio, je ne dis pas pour rectifier, mais simplement pour signaler les erreurs bouffonnes que l'auteur y a ajoutées de son cru.

Et tout cela écrit dans un charabia invraisemblable, blague boulevardière et dialecte javanais, papotage écho-tier et jargon de turf, syntaxe créole et rhétorique savoyarde, avec, de temps en temps, un terme technique employé à contre-sens, une citation inexacte, — quelque chose comme du René Ghil non rimé, — à moins que ce ne soit une spirituelle gageure.

On aurait tort pourtant de croire ce livre absolument dépourvu d'intérêt. Il s'y trouve en effet deux vilains portraits.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

LIVRES NOUVEAUX

(Envoi franco par la librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise.)

PAPUS, *Considérations sur les phénomènes du Spiritisme*. (Rapports de l'Hypnotisme et du Spiritisme. — Nouvelles Règles pratiques pour la formation des médiums. — Influence du Périsprit dans la production des phénomènes spirites.) — Brochure in-8 : 1 fr.

* *

Après le livre du chercheur, *l'Or et la Transmutation des Métaux*, de M. TIFFEREAU ; après le livre du poète et du penseur, *Conte Astral* de M. Jules LERMINA, voici le livre de l'érudit : *Cinq traités d'Alchimie des plus grands Philosophes*, traduits du latin en français par M. ALB. POISSON, tel est le titre du nouveau volume de la Collection des Sciences Hermétiques, édité dernièrement. Les traités sont de PARACELSE, P. LULLE, ROGER BACON, ALBERT LEGRAND, ARN. DE VILLENEUVE, les noms les plus illustres de l'hermétisme ; de plus, les traités sont précédés d'une notice biographique et d'un index bibliographique suivis d'un glossaire.

Une impression elzévirienne, la reproduction de gravures alchimiques rarissimes, une reliure artistique, le feront rechercher non seulement des initiés, mais encore des curieux qui voudront connaître les secrets de l'ancienne Alchimie. — Prix : 5 fr. *franco*, Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise.

* *

Estudios espiritistas. — M. SANZ BENITO, *La Ciencia Espiritista*, con un prologo por el Vizconde de Torres Solanot : 2 fr.

Le nouvel ouvrage du savant espagnol résume avec l'appoint d'idées aussi nouvelles qu'élevées la doctrine spirite. — *Le Groupe indépendant d'études ésotériques a*

décidé d'envoyer un diplôme spécial à l'auteur en récompense de ses efforts pour la diffusion de notre cause.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Le Voile d'Isis, qui paraît maintenant régulièrement toutes les semaines, analyse en détail les séances de quinzaine du Groupe. Tout abonné reçoit sa carte de membre associé du groupe et peut poser des questions au rédacteur en chef. Il sera répondu dans un des prochains numéros du *Voile d'Isis*. Il suffit d'adresser 1 franc en timbres-poste pour recevoir le journal pendant quatre mois.

*
* *

SOCIÉTÉS ADHÉRENTES

La demande d'adhésion au Groupe de Sociétés diverses augmente chaque jour. Aussi avons-nous décidé de publier les conditions requises à cet effet et les avantages que les Sociétés pouvaient en retirer.

La Société qui désire faire adhésion au Groupe en fait la demande à la Commission d'Enseignement en présentant un extrait de ses statuts. Cette commission avise la Société du résultat de sa demande.

L'adhésion au Groupe n'implique aucune sorte de changement dans la conduite intérieure de la Société. Chaque Société adhérente conserve *son indépendance absolue* et n'a rien à voir avec les actes du Groupe, pas plus que le Groupe n'a à s'inquiéter des actes personnels de la Société adhérente.

Quatre membres au moins de la Société adhérente doivent être membres réguliers du Groupe.

Voici maintenant les avantages que procure l'adhésion au Groupe :

1° Le nom de la Société, son siège social et le nom du

président sont inscrits en permanence dans la salle de conférences du Groupe ;

2° Les réunions de la Société sont annoncées au public dans un cadre spécial ;

3° Une salle de conférences est mise à la disposition de la Société adhérente pour une somme très minime représentant juste les frais indispensables (5 à 10 fr.). — (La salle est accordée après entente avec le Président de la Commission des Finances, administrateur-directeur du siège central du Groupe, M. Lucien Mauchel) ;

4° Tous les membres de la Société adhérente jouissent des mêmes privilèges que ceux du Groupe et peuvent être admis à la bibliothèque, aux conférences et aux cours ;

5° Dans certains cas l'*Initiation* et le *Voile d'Isis* peuvent insérer les communications importantes des Sociétés adhérentes.

En somme, toute Société, aussi petite qu'elle soit, se trouve du jour au lendemain, par le fait de son adhésion, posséder un local, une salle de réunion, une librairie pour les ouvrages de ses membres ou pour les achats qu'ils peuvent faire, c'est-à-dire est aussi puissante que les Sociétés les mieux organisées et les plus riches, et cela sans aucune dépense notable.

Ajoutons enfin qu'un projet est à l'étude pour permettre aux Sociétés adhérentes de posséder un organe hebdomadaire, bi-mensuel, ou mensuel, qui leur appartienne en propre, au prix de cinq francs le numéro de 4 pages à 300 exemplaires.

S'adresser, pour tous renseignements, au Groupe indépendant d'études ésotériques, 29, rue de Trévisé, Paris.

*
* *

NOUVELLES LOGES

Une loge régulière du Groupe vient d'être fondée dans un voyage du Président à Sens (Yonne). Cette loge a déjà tenu plusieurs séances, et un groupe d'études expérimentales fonctionne dès la création.

Sur la demande du correspondant chef de Groupe de la Plata (République Argentine), M. H. Girgeois, les

diplômes nécessaires à la fondation de cinq nouvelles loges viennent d'être envoyés.

Tout correspondant de l'*Initiation* qui désirerait fonder une loge du Groupe est prié d'en envoyer le titre à M. PAPUS, au siège central. Il recevra par retour du courrier les instructions confidentielles et les cartes nécessaires.

* * *

Rappelons que Papus se trouve les mercredis et les vendredis, de 5 à 7 heures, au siège central, 29, rue de Trévise, à la disposition de tous les membres qui désiraient quelque renseignement complémentaire.

BULLETIN THÉOSOPHIQUE

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE *LE SPHINX*.

Une nouvelle branche de la Société Théosophique d'Adyar vient d'être fondée à Paris sous le titre ci-dessus.

La charte conférée au nom de Papus est datée du 27 mai 1890. Les statuts sont adoptés par le Président en conseil d'Adyar.

Cette branche est la seule en France qui possède :

- 1° Une bibliothèque contenant 300 volumes de théosophie, d'occultisme, etc., etc. ;
- 2° Une salle de lecture ouverte aux membres tous les jours ;
- 3° Une grande salle de conférences et des salles de cours où seront données des séances exclusivement consacrées à la Société ;
- 4° Des correspondants dans les principales villes de France et d'Europe.

En remerciement de l'impartialité vraiment théosophique dont a fait preuve le colonel Olcott, président de la Société Théosophique Adyar, le *Groupe indépen-*

dant d'études ésotériques a décidé de lui décerner le diplôme d'honneur du Groupe.

Citons parmi les principaux membres de la nouvelle branche : *F. Ch. Barlet* (M. S. T.), *Julien Lejay* (M. S. T.), *G. Polti* (M. S. T.), *Ch. Dubourg* (M. S. T.), *Lucien Mauchel* (S. I.), *Stevenard* (S. I.), etc., etc.

Le siège de la Branche est, 29, rue de Trévisé, Paris.

L'Initiation publiera chaque mois un Bulletin théosophique consacré au mouvement considéré dans son expansion générale.

Les personnes désireuses de faire partie de la Société théosophique *le Sphinx* sont priées de s'adresser au siège de la Branche, soit personnellement, soit par lettre.

NOUVELLES DIVERSES

UN MYSTÉRIEUX GUÉRISSEUR

(*Dépêche de notre correspondant.*)

Saint-Pierre-d'Oléron, 4 juillet.

Un jeune homme de dix-huit ans, nommé Montaut, habitant le village des Boulassiers, dans l'île d'Oléron, révolutionne depuis quelque temps tout le pays. Il guérit, dit-on, toutes les maladies par l'imposition des mains. Sa réputation n'a pas tardé à se répandre, non seulement dans l'île, mais aussi sur le continent.

Plus de cent malades viennent chaque jour faire queue devant sa porte et tous, au retour, se déclarent sinon guéris, du moins soulagés. De Marennes, de Rochefort, de la Rochelle, les malades viennent en grand nombre ; c'est un véritable pèlerinage.

Montaut ne rançonne pas ses clients ; on lui donne si l'on veut et ce qu'on veut. Une bouteille de vin est ac-

ceptée par lui aussi bien qu'une pièce de quarante sous.

On prétend que ce mystérieux guérisseur possède aussi la faculté de deviner la pensée. Des simulateurs se sont rendus chez lui pour le prendre en défaut ; mais il ne s'y est pas laissé prendre et leur a dit à première vue qu'ils n'étaient pas malades.

Enfin on ne parle presque plus dans le pays que de Montaut et que des invraisemblables cures qu'il a faites.

Montaut est un simple garçon de ferme et ne possède qu'une instruction tout à fait élémentaire.

(Petit Journal.)

* *

Une nouvelle société vient de prendre naissance en dehors du Comité de Propagande. Cette société ne devait avoir aucune attache soit avec le spiritisme, soit avec l'occultisme ; après avoir repoussé plusieurs titres trop teintés de *médiurnité*, elle semble s'être arrêtée au titre suivant : *Société Indépendante de Spiritisme expérimental*. Nous ferons connaître à nos lecteurs les progrès importants que cette société ne manquera pas d'introduire dans l'Expérimentation spirite, au fur et à mesure qu'ils se produiront.

* *

LA FIN D'UNE MAUVAISE PLAISANTERIE. — Les manifestations de l'avenue de Saxe sont enfin terminées, le mystère qui planait sur elles a disparu et une contravention en bonnes et dues formes est venue depuis quelques jours récompenser de sa peine le jeune fumiste qui pendant un mois et plus s'est amusé à mystifier la police, les journalistes et le public.

Après la dite contravention, j'ai été prié par les parents du jeune A... de me rendre à leur domicile pour me convaincre que l'enfant n'était point coupable et ne pouvait produire les bruits qu'on entendait. J'ai accepté avec plaisir l'invitation et j'ai constaté *de visu* que les prétendus phénomènes ne se produisaient que lorsque l'enfant était sur son lit et que ce lit touchait le

mur, autrement rien ; je me suis rendu compte également que de la cave au grenier tous les bruits qui se produisent dans la maison sont perçus de tous les étages, tant la construction est légère.

Le lendemain, un de mes amis ayant sur mon conseil attaché l'enfant pour pouvoir, tout en le laissant seul, l'empêcher de bouger, n'a absolument rien entendu.

Hier, un autre expérimentateur à qui j'avais fait part de mes doutes et de la cause à quoi j'attribuais les bruits entendus a surpris le prétendu médium en flagrant délit de fraude et a imité comme lui toutes les manifestations attribuées faussement par un gamin hystérique à des influences occultes.

Pour produire ce beau vacarme, le pseudo-médium n'avait, lorsque le lit était au point voulu, qu'à donner des coups de dos sur son sommier, et le tour était joué. Toute la maison tremblait. Il nous avait d'ailleurs donné la juste mesure de sa bonne foi en se faisant prendre à la Société Fraternelle en flagrant délit de supercherie avec la table.

Mon sujet donc avait raison lorsqu'il me disait il y a un mois : Il n'y a point d'esprits dans cette affaire ; c'est une mauvaise plaisanterie dont l'auteur ne tardera pas à se faire prendre.

On me permettra de constater en terminant que, dans cette affaire, les journalistes, esprits forts et sceptiques, se sont laissé bernier par un enfant et que ce sont des spirites, esprits faibles et crédules, qui ont trouvé le secret du mystère et dévoilé la mystification. Le Spiritisme a quelquefois du bon. HENRI SAUSSE.

*
**

AUX ÉTUDIANTS SPIRITES DE TOUT L'UNIVERS (1)

CHEKS FRÈRES,

Nous sommes vraiment arrivés au temps heureux où, grâce aux conquêtes de l'humanité qui peuple notre planète, les jeunes gens qui assistent aux classes ont

(1) Ce discours a été composé par des étrangers dont on excusera la phraséologie.

acquis un jugement personnel, et n'ont plus besoin de s'en tenir aux idées du professeur, au *magister dixit*; nous sommes arrivés au temps où l'étudiant ne pense et ne discute plus à tort et à travers par simple pédanterie, sinon d'accord avec les arguments que lui ont suggérés la lecture attentive, la discussion entre les éminences ou la logique incontestable des faits.

L'enthousiasme pour les idées qu'on acquiert par l'étude de l'abstrait, cet enthousiasme qui est particulièrement le patrimoine de la jeunesse, et surtout de la jeunesse scolastique, nous pousse à publier ces quelques lignes, qui ont pour but de vous demander notre union internationale pour la propagande de cette sublime doctrine que nous professons. Oui! nous devons marcher tous unis à l'avant-garde du mouvement spirite de l'Univers, et de nos esprits doivent jaillir des courants de sympathie et de fraternité que seulement la communauté de croyances peut établir, la communauté de croyances comme celles que nous avons le bonheur de professer.

Nos aspirations doivent converger vers un seul point: notre union pour la propagande. Mais, pour obtenir ceci, il faut que nous nous connaissions, quand ce ne serait qu'en confiant nos impressions aux feuilles de papier où réfléchissent tous les mirages de notre esprit.

Nous vous proposons la création de communications internationales qui pourront nous mettre au courant de nos décisions et des résultats que nous obtiendrons. Dans ce but nous avons le plaisir de vous présenter les points suivants:

A). *L'Union internationale Scolaire-spirite* tend à propager la doctrine récapitulée par Allan Kardec, et pour cela les étudiants spirites des diverses nations qui appartiennent à cette Union doivent publier des Feuilles (et les distribuer) chaque fois que l'état financier le permettra. De ces feuilles, on devra faire de grands tirages.

B). La direction de l'Union n'appartient à aucune nation déterminée. Tous les étudiants spirites sont cosmopolites, ils n'ont qu'à s'attacher à un groupe de ceux-ci dans leur respective nation (et tous ces groupes unis formeront dans une nation la fédération nationale) pour

accomplir avec foi le désir des humbles initiateurs de cette idée.

Nous espérons que nos espérances si légitimes ne seront troublées par aucun obstacle, et que vous répondrez tous en cœur à l'appel que vous font les étudiants spiritistes de Barcelone.

Sursum corda, scholastici ! animum ne despondeant !

Eamus ad Deum per Amorem et per Scientiam !

Barcelone, mai de 1890. — Pour la Commission : José CEMBRANO, LUIS TARRAT BERNIS, BUENAVENTURA CASTELARO.

OBSERVATION : Prière à tous les journaux ou revues spiritistes de vouloir bien reproduire l'appel ci-dessus, ainsi que cette *observation*, vu son caractère international. Les adhésions et autres renseignements concernant cette affaire doivent être adressés à don Luis Tarrat, calle Bailén, 59, Barcelone (Espagne).

REVUES DU MOIS

ARTICLES SIGNALÉS

1^o FRANCE.

Revue Spirite (1^{er} juillet 1890). Récit fort curieux tiré du *New-York Herald* sur des faits de médiumnité des plus intéressants constatés par de nombreux témoins (p. 310).

* *

Revue des Sciences Psychologiques illustrée (du 31 juillet 1890). Suite de l'étude historique de *L. Moutin* sur le Magnétisme. — Curieuse étude de *Fabre des Essarts*; titre : Rousseau et les Femmes.

* *

La Lumière (27 juin 1890). Article de M^{me} Lucie Grange signalant aux Spiritistes le danger de l'invasion des Théosophes; titre : Nouvelle orientation spiritualiste.

*
* *

La Religion Universelle (15 juin 1890). DEUX CIVILISATIONS ANTINOMIQUES, la Chrétienne et la Chinoise, étude critique et philosophique de CH. FAUVETY. — D'autre part, *Apologie du Bouddhisme*, par P. F. COURTEPÉE ; il y en a donc pour tous les goûts dans le numéro de cette excellente revue malheureusement peu répandue eu égard à sa valeur exceptionnelle.

*
* *

Revue d'Hypnologie. Expériences toutes nouvelles sur l'action à distance des médicaments. Nouvelles preuves (D^r LUYs). Ce numéro (juin 1890) est accompagné d'une planche très curieuse.

*
* *

Moniteur Spirite et Magnétique. Lettre favorable au Spiritisme de J. LEVALLOIS. — Bulletin parisien fort intéressant, dont nous détachons le passage suivant. (Il s'agit de la pénétration de certaines substances à travers les parois de verres hermétiquement clos. C'est M. Schutzensberger, le savant chimiste, qui a découvert la chose. « En condensant sous l'influence de l'effluve électrique différents gaz, et en particulier de l'oxyde de carbone, dans des tubes clos en verre, il s'est aperçu que l'électricité transportait à travers le verre, du dehors en dedans, de l'eau et de l'oxygène, et du dedans au dehors du carbone. »

C'était le renversement de toutes les idées reçues et prouvées... quant à l'impénétrabilité des corps : on douta, on contesta, on nia. M. Schutzensberger laissa dire, répéta ses expériences et, envers et contre tous, établit sûrement, par des nouvelles recherches « faites dans des tubes à effluves vides et fermés à la lampe »,

qu'il avait bien vu dès les premières fois, et conclut justement.

« *C'est bien grave* », nous dit M. Jaborowski, le savant rédacteur scientifique de la *Justice*, « car la prétendue *fermeture hermétique serait une pure illusion* ».

*
**

L'Anti-Egoïste (mai-juin 1890). Des sens et de l'art. — Qui a inventé l'altruisme ? — Cet organe autographié aurait droit à l'appui des revues sérieuses d'occultisme si l'altruisme qu'il proclame ne cherchait à exclure systématiquement tout ce qui n'est pas dévoué à une petite coterie. — Avis aux altruistes des deux mondes.

*
**

La Tradition (juin 1890). Études diverses sur les Folklore, dont l'occultisme donne, du reste, facilement la clef.

*
**

L'Avenir de l'Humanité, organe mensuel du Groupe spirite et magnétique de Douai (n° 3, juillet 1890). Excellente étude sur le Spiritisme.

*
**

L'Étoile (juillet 1890). Comment l'Église romaine nous conduit au Socialisme chrétien malgré ses prêtres, par l'abbé ROCA.

*
**

Recommandons à tous nos abonnés de la Suisse un excellent journal hebdomadaire : *La Croix Fédéral* (rédaction, 16, rue Rodier, Paris), qui s'occupe avec la plus grande compétence des colonies suisses en France.

2° ÉTRANGER :

Revista de Estudios Psicologicos (juin 1890). (On trouvera plus haut l'appel aux étudiants lancé par l'intermédiaire de cette excellente revue.)
S1 *chronique mensuelle* est celle où l'on trouvera le

plus de renseignements sur le mouvement spirite et spiritualiste du mois. Aucune revue française n'est aussi complète à cet égard.

*
*

La Evolucion, journal dédié au peuple et consacré à la propagande du Spiritisme. (A la Havane, Zulueta, 73.)

*
*

La Psiche, Hypnotisme, Magnétisme, Spiritisme. (Via Modern, 37, Rome-Est.)

*
*

The Theosophist (Adyar Madras). Revue mensuelle dirigée par H.-S. OLCOTT.

Cette revue est toujours restée le modèle des Revues Théosophiques et nous ne pouvons que conseiller à tous nos lecteurs lisant l'anglais d'en prendre connaissance à la Bibliothèque du Groupe.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX

L'un des six membres connus du Conseil suprême des douze, M. Joséphin Péladan, ayant démissionné au commencement de juin pour fonder l'*Aristie*, le Conseil a décidé d'offrir son siège à l'un des six membres inconnus du même ordre.

En conséquence, notre Frère Alta, prêtre catholique, docteur en Sorbonne et Grand aumônier de l'Ordre, passe de la Section occulte à la Section patente du Conseil suprême : cette Section se trouve dorénavant constituée par les six membres connus dont les noms suivent, par ordre alphabétique : MM. Agür, Alta, Barlet, de Guaita, Papus, et Polti.

Quant au siège de la section occulte, laissé vide par le déplacement de notre Frère Alta, un nouveau membre, secrètement élu, l'occupe à cette heure.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.



PARTIE INITIATIQUE

Jeanne d'Arc Victorieuse ⁽¹⁾

Qui pourrait résister à l'homme orgueilleux parvenu enfin au but de ses désirs ? Sa renommée le fait puissant partout, sa force a tout écrasé, et cette incarnation de la Fatalité, qu'elle s'appelle Nemrod, Gengis-Khan ou Napoléon, voit tous les fronts se courber sur son passage, tous les orgueils s'anéantir devant le sien ; aussi se demande-t-il bientôt s'il existe une autre domination que la sienne, un autre Dieu que l'Humanité dont il dirige à son gré l'évolution. Tout s'incline à son nom, la Nature lui doit obéissance autant que l'homme, rien ne pourra désormais lui résister.

Fou d'orgueil, il lève la tête vers le ciel qu'il croit vaincu, et clame à la face des siècles un nom qu'il espère célèbre ; mais tout à coup il chancelle, et, malgré son ridicule essai de résistance, courbe le front

(1) *Jeanne d'Arc victorieuse*, par Saint-Yves d'Alveydre. 1 vol. in-8 de 300 pages. 5 fr. (Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise.)

devant une force plus puissante que sa volonté : le Soleil paraît à l'horizon.

La lumière aveugle qui la veut contempler face à face sans en avoir le pouvoir ; et si quelque extatique vient enseigner aux hommes les divins mystères qu'il a surpris au sein du soleil des soleils, la foule des aveugles et des faux voyants s'ameute contre lui, le taxe d'imposture ou d'ignorance et le conduit au bûcher, à la croix ou à la fusillade suivant les peuples et les temps.

Etre initié c'est savoir la nature humaine, c'est attendre la calomnie et l'outrage de ceux à qui vous révélez les mystères sacrés, et c'est avoir la force de leur pardonner à l'avance : *l'initié tuera l'initiateur*, telle est la loi.

Or le caractère essentiel de l'homme parvenu à l'initiation véritable, c'est l'indifférence devant l'attaque d'en bas et la poursuite courageuse de son but.

Lorsque, dès 1880, un écrivain parut qui affirma l'existence de la tradition occidentale en l'appliquant à la loi sociale, que d'obstacles ne rencontra-t-il pas ?

Chose curieuse, ce furent ceux qui prétendaient être les dépositaires de la tradition originelle d'Orient qui devinrent ses implacables adversaires, et ces pseudo-initiés employèrent à cet effet les seules armes dignes d'eux : la calomnie, les attaques personnelles sur la vie privée et l'injure sous toutes ses formes. Mais les paroles passent et les écrits seuls restent, *scripta manent* ; ouvrons donc les livres des deux parties et cherchons où se trouve la preuve dernière de la plus haute initiation.

La sagesse orientale se manifeste à l'Occident par

des pamphlets dont le catéchisme poissard forme le fond : attaques contre nos sciences, injures contre nos religions, prise à partie de nos savants les plus consciencieux, le tout pour clamer des affirmations sans preuves, panachées d'erreurs scientifiques. Le résultat ne se fait pas longtemps attendre ; les naïfs ou les femmes, peu instruits des connaissances contemporaines, sont seuls à se pâmer devant ce genre de productions, quitte à reconnaître plus tard leur cruelle erreur.

D'autre part, nous voyons répondre à toutes ces calomnies par des actes ou par des œuvres. Parcourez les ouvrages du marquis de Saint-Yves, vous n'y trouverez d'attaques contre rien, ni contre personne ; les sciences, les religions, les philosophies sont chacune l'objet d'une étude aussi élevée qu'impartiale, et l'auteur peut être justement fier d'avoir eu le courage de chercher partout le bien, de manifester partout le beau en dehors de toute école ou de tout commentaire.

D'un côté nous voyons donc l'envie, la jalousie et l'injure présider à la confection d'ouvrages destinés à « développer les facultés latentes en l'homme ». Ceux-là possèdent seuls, à les entendre, le titre d'initiés.

De l'autre côté, au contraire, on s'occupe à produire des œuvres solides, pures de toute personnalité et dont la lecture élève les cœurs vers la bonté au lieu de les plonger dans la haine. Ceux-là ne sont peut-être pas les initiés, car ils ne se targuent jamais de ce titre ; mais franchement je préfère être profane de cette façon, qu'initié de l'autre.

M. de Saint-Yves vient de faire paraître un nouveau livre : *Jeanne d'Arc victorieuse*.

L'ouvrage comprend trois parties ;

1° Une préface en prose ;

2° Le corps du volume constitué par une épopée en vingt-cinq chants ;

3° Un appendice bibliographique et la table.

Nous allons analyser de notre mieux chacune de ces trois parties.



La Préface constitue à elle seule une étude magistrale de politique sociale, dans la véritable acception du mot.

L'auteur défend une thèse que nous réprouvons personnellement au sujet de l'Alsace-Lorraine, mais notre opinion a trop peu d'importance pour l'instant.

Considérant la France comme la Jeanne d'Arc des nations, il montre que toute abdication de sa part serait une faute irréparable et qu'accepter la neutralisation de l'Alsace-Lorraine serait accepter la neutralisation de notre Patrie elle-même vis-à-vis de toute l'Europe.

Il y a dans cette préface une étude de géométrie sociale tout à fait suggestive, déjà énoncée d'ailleurs dans la *Mission des souverains*.

Considérant les champs d'évolution des intérêts de chaque peuple comme une ellipse dont les foyers sont constitués par chacun des peuples antagonistes, l'auteur montre que l'ellipse franco-allemande est enfermée dans l'ellipse anglo-russe, elle-même susceptible d'être écrasée par la grande ellipse américano-chinoise.

Cette étude des résultats épouvantables auxquels

aboutira fatalement le système de brigandage légal pratiqué par les peuples d'Europe entre eux et déguisé sous les noms de « Politique extérieure » et de « Diplomatie » est de l'effet le plus saisissant. Nous ne pouvons que conseiller sa lecture à nos chers politiciens, plus instruits souvent des procédés oratoires que des procédés opératoires de direction sociale.

Comme remède unique à cet état de choses, M. de Saint-Yves propose le seul système capable de tout remettre en bon ordre : *la Synarchie*. Nos lecteurs connaissent assez cette haute conception d'organisation sociale pour qu'il nous soit inutile d'insister sur ce point.

Voilà en quelques lignes le résumé de la partie politique de cette préface ; voyons maintenant ce que l'auteur pense d'une question particulièrement intéressante pour tous : la question religieuse.

Il part de cette citation de saint Augustin (*Retract.*, l. I, ch. XIII, n° 3) : « La chose même que l'on nomme « aujourd'hui religion (ou synthèse) chrétienne existait déjà chez les Antiques. Elle n'a pas cessé, dès « l'origine, d'assister le genre humain, jusqu'à ce que « le Christ vint lui-même s'y incarner. D'où le nom « de chrétienne qui fut dès lors donné à la religion « (ou synthèse) vraie qui existait déjà. »

Affirmation au début de l'universalité de la Religion indépendamment des Cultes, voilà bien la grande base d'études sur laquelle s'appuie l'occultisme.

M. de Saint-Yves renferme l'Eglise universelle, gardienne de la triple révélation, en trois centres :

1° *L'Eglise patriarcale*, la plus ancienne, avec

son centre actuel, sa pagode mère, la mystérieuse Agartha et le Souverain Pontife du Brahmanisme indépendant comme chef ;

2° *L'Eglise mosaïque*, avec le Gaon de Jérusalem et les synagogues ;

3° Enfin *l'Eglise évangélique* manifestée par l'épiscopat chrétien, Pape en tête, avec les conciles œcuméniques.

A chacune de ces Eglises se rattache « un protestantisme » particulier, rameau du tronc universel :

Le Bouddhisme de Chakya Mouni à la première ;

L'Islam de Mohamed à la seconde ;

Le Protestantisme de Luther à la troisième.

Un point important à noter en passant, c'est que l'auteur connaît peut-être les mystères de l'organisation secrète de l'ésotérisme hindou mieux que beaucoup de prétendus initiés qui affirment vivre en communion constante avec les sanctuaires orientaux. Comme preuve de ce fait, je livre aux méditations de certains naïfs la description suivante (il s'agit de la vision finale de Jeanne d'Arc) :

Derrière elle, le monde invisible ondoyait ;

L'Eglise triomphante, ici-bas, envoyait

Pour quelque mystère sublime,

Une et triple, trois chefs, trois chœurs dans l'Inouï,

L'un de l'Himalaya, l'autre du Sinaï,

Et le troisième de Solyme.

Le plus ancien portait les Védas : c'était Ram,

Héritier de Noé, testateur d'Abraham.

Sa tiare avait sept couronnes.

Sept richis, comme lui voilés de diamants,

L'accompagnaient, traînant du Ciel les flamboiements

Des Principautés et des Trônes.

Crosse en main, aux côtés de leur blanc *Brahatma*

Le *Mahanga* planait avec le *Mahatma*

Sous la tiare vatanique,

Orientant les sept, étoiles du Védas,

Puis, mitre au front, trois cent soixante Bagwandas,

Zodiac du ciel brahmanique.

J'ai souligné en italique les noms des chefs de l'Eglise brahmanique ; d'où il résulterait que le *Mahatma* n'est qu'un grade comme le *Mahanga*, dominés tous les deux par le *Brahatma*. Nous serions bien reconnaissants aux initiés hindous de nous éclairer sur ce point.

En passant, M. de Saint-Yves dit quelques mots des mouvements provoqués par l'occultisme en ces derniers temps, et à ce propos il est de notre devoir de présenter quelques observations.

Tout d'abord, le courant occultiste s'était dessiné avant la publication des *Missions*. *Wronski* et ses disciples les plus connus, *Landur* et *Eliphas Lévi*, sans compter *Louis Lucas*, *Lenain*, *Lacour*, avaient imprimé à ce mouvement une impulsion toute nouvelle dès 1802. Les *Missions* ont attiré autour de leur auteur un ensemble réel de sympathies et l'ont fait considérer de suite comme l'un des plus grands parmi les occultistes défendant la tradition occidentale, sinon comme le plus grand.

Dans ses derniers ouvrages, *la France Vraie* et celui-ci, l'auteur des *Missions* tend à considérer l'occultisme comme une occupation de jeunesse qu'on abandonne avec l'âge. Cette idée est vraie si l'on ne veut voir dans la science occulte que l'étude des curieuses théories sur l'hermétisme ou la Magie pratique ; mais la question change si l'on saisit dans son ensemble l'universalité du mouvement.

Nos livres de sciences sont à refaire sur de nouvelles bases, et l'occultisme est seul à même de fournir aujourd'hui les éléments nouveaux si indispensables.

Nos livres d'histoire sont également à refaire sur un nouveau plan ; j'en appelle à l'auteur lui-même.

Enfin, les grands mouvements sociaux n'ont jamais été exécutés que par les sociétés d'occultisme. Que ces sociétés aient été mal dirigées, c'est possible ; mais un fait certain, c'est que l'indépendance de l'Amérique, la Révolution française et, à l'heure actuelle, tous les soulèvements qui agitent l'Amérique du Sud sont l'œuvre des sociétés occultes, dont l'influence possible n'apparaît pas dans l'exposé politique qui sert d'introduction à *Jeanne d'Arc victorieuse*.

M. de Saint-Yves affirme qu'il n'a « voulu exercer aucune action directe sur ces mouvements » provoqués par la science occulte. Nous sommes heureux de cette affirmation loyale qui répond victorieusement à certaines insinuations dénuées de fondement.

Comme occultiste, nous sommes donc obligés de critiquer cette partie de la Préface, tout en admirant profondément la hauteur à laquelle atteint l'auteur des *Missions*, exposant en quelques pages les lois politiques qui dirigent fatalement l'Europe, et leurs tristes conséquences si l'on n'y porte bientôt remède.

Regrettons enfin les déclarations réitérées de l'auteur annonçant que c'est là sa dernière œuvre et qu'il abandonne le soin de réaliser définitivement la synarchie au grand justicier d'ici-bas : le Temps.

*
*
*

Le caractère tout nouveau de l'épopée qui forme le corps du volume, c'est que l'histoire y est suivie pas à

pas, sans que l'auteur se soit permis aucune de ces licences qu'excuse la forme qu'il a choisie.

Pour donner une juste idée de la somme de science et d'observations accumulées dans ces vingt-cinq chants, il faudrait analyser l'ouvrage à un triple point de vue : 1° comme œuvre d'art, 2° comme livre d'histoire, 3° comme livre d'occultisme.

Je laisse aux critiques autorisés le soin de se prononcer sur le premier point, mon opinion n'ayant qu'une valeur toute négative à ce propos. Je n'ai qu'une chose à déclarer : c'est que la lecture des poèmes m'a ému en maint passage au delà de toute expression et que je suis très sincèrement reconnaissant à l'auteur des moments délicieux qu'il m'a fait passer.

Au point de vue historique, je ne crains pas d'affirmer que M. de Saint-Yves est un des premiers qui aient su dégager nettement les deux influences en cours dans l'action de Jeanne d'Arc : l'influence mystique d'une part et l'influence rationnelle de l'autre, sans vouloir jamais mêler en rien ces deux influences ainsi que le font les historiens catholiques, sans vouloir non plus soumettre de force toutes les actions mystiques aux lois étroites d'une « raison » apanage exclusif (heureusement pour nous) de quelques historiens matérialistes.

Voici le résumé de la mission de Jeanne présenté clairement par l'auteur lui-même ; nous ne pouvons mieux faire que de le citer *in extenso* :

* *

« Jeanne d'Arc n'a pas plus été abandonnée de

Dieu et de ses anges après Reims qu'avant. Elle n'avait ni n'a jamais rien fait qui méritât cet abandon. Mais elle a toujours porté ombrage aux deux principaux conseillers de son roi, dès son arrivée de Domrémy à Chinon.

Ces deux conseillers étaient Régnault de Chartres, archevêque de Reims, grand chancelier, et le chambellan vicomte de Thouars de la Trémoille.

Avant qu'elle vit le Dauphin pour la première fois, on essaya de la faire tuer à Chinon même. Ensuite, dans l'espoir de se débarrasser, sinon d'elle, du moins de sa mission, on suscita un concile de fait, si ce n'est de nom. On l'y tint quinze jours à Poitiers, l'examinant sur sa foi, sur ses mœurs et sur ses révélations divines.

Elle convainquit l'Assemblée ecclésiastique, qui permit au roi d'accepter son secours, au dépit des deux conseillers susnommés.

Ceux-ci, croyant la dynastie des Valois et la France entière perdues, avaient déjà fait leur jeu politique de l'autre côté.

Ils s'étaient engagés à fond vis-à-vis de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et des Plantagenets-Lancastres.

La chute d'Orléans était le signal de ces préliminaires oraux ou écrits.

La mission de Jeanne d'Arc vint bouleverser cette politique de liquidateurs féodaux.

Elle mit le principal meneur du Dauphin, son premier ministre, dans une situation périlleuse à l'extrême.

C'est pourquoi il ne cessa pas un moment d'entraîner partout Jeanne d'Arc, de conspirer sa perte, de soustraire le roi à la direction de l'inspirée, à l'entraînement de l'héroïne, à la politique nationale de la sainte paysanne.

A Reims, le plan définitif de la perte de Jeanne d'Arc fut résolu.

Il y allait de la tête du chancelier si Philippe le Bon et le duc de Bedford avaient parlé, et ils l'eussent fait sans ce qui suit.

Après que La Trémoille eut empêché la prise de Paris par Jeanne, le chancelier alla de sa personne tenter de faire échouer la campagne de l'Oise.

La Trémoille prit le gouvernement de Compiègne, Flavy obéit : Jeanne fut livrée à Philippe de Bourgogne.

C'est alors que Régnauld de Chartres se trahit ostensiblement en aidant l'ennemi, dans son mandement aux Rémois, sans parler ici d'autres actes.

C'est alors aussi que son vidame, l'évêque de Beauvais, Cauchon, entra en scène.

Prisonnière de guerre, Jeanne tombait dans le droit des gens : c'était la liberté sous rançon.

Prisonnière d'Eglise diocésaine, jugée par le clergé bourguignon, anti-armagnac, et sous le contrôle des Plantagenets-Lancastres, c'était la mort.

La situation était celle de Jésus jugé par les siens d'un parti adverse et sous l'œil du gouverneur romain.

Voilà toute la vérité, résumée en peu de mots, qu'aucun historien ne contestera valablement, car les mém-

bres épars de cette vérité sont chez eux tous comme dans les documents du xv^e siècle. »

*
* *

Les vingt-cinq chants développent les diverses phases historiques condensées en ces quelques lignes. Signalons tout particulièrement à l'attention des lecteurs le quatrième chant : *la Vengeance des Templiers*, où se trouve ainsi conçue l'œuvre néfaste de l'Esprit du mal :

L'invisible Esprit de l'enfer
Livre aux Etats chrétiens le secret de la poudre,
Et ricane : « Prenez et buvez... c'est la foudre !
« Mangez... c'est du plomb ! c'est du fer ! »

Il faudrait citer en son entier le 19^e chant : *Jeanne au Concile*, à tous les points de vue ; mais la place nous manque. Signalons ces quelques vers du début comme reconstitution :

Par ordre du Conseil royal !
Clergé, clergie, oyez ! Sa Majesté vous somme
Et messire de Reims, chancelier du royaume,
Vous clame à son Présidial...

Chez l'avocat du Roy, toutes cléricatures
Tretous clers, moynes, séculiers,
Docteurs, professeurs, bacheliers
Es droits civils, canon et saintes Escriptions ;

A bonnes fins d'ouïr, céans
Icelle Jeanne d'Arc, en assises publiques
Jugeant d'elle en ses foy, doctrines catholiques,
Et visions sus Orléans

Pour, illec, dire au roi des François, vostre maistre,
S'il convient user tel secours,
Et si, li bailler son concours,
Est d'ung roi très chrestien, sans nul pesché commestre ?

L'interrogatoire de Jeanne devrait être cité tout au long, mais encore une fois l'espace nous est compté

et force nous est de dire quelques mots de l'œuvre au point de vue hermétique.

*
* *

Si les études d'occultisme constituent des « œuvres de jeunesse », M. de Saint-Yves me permettra-t-il de saluer en lui un des plus « jeunes » parmi ceux qui défendent ces idées ?

Son ouvrage fourmille d'idées profondes, empreintes de la plus haute philosophie, faites pour être incomprises des lecteurs mondains et toutes teintées du plus pur ésotérisme.

Voyez plutôt cet exposé en trois lignes de la double loi du ternaire scientifique et artistique :

« A tout effet il faut une cause, entre l'effet et la cause une loi ; à tout art il faut une science, entre l'un et l'autre un rapport. »

Le *rapport* de l'art à la science correspondant à la *loi* de l'effet à la cause, n'est-ce pas là de l'analogie mise merveilleusement en action ?

Et tout « cet avertissement » ne renferme-t-il pas un résumé très clair de l'extase et de ses mystérieuses lois ?

La distinction entre ces deux extases est, du reste, tout entière enfermée en ces deux strophes :

Voici la description de l'inférieure par Séguin, le docteur théologien, au 19^e chant :

C'est un des rites du Sabbat
Qui relie au démon la région hantée ;
Et tout corps dont la peau par quelque herbe est frottée
Sent l'extase où l'Enfer s'ébat.

A'ors c'est une ivresse allant à la folie !
 On voit, ou, du moins, on croit voir
 Tout ce qu'Ame peut concevoir,
 Quand le nœud de sa chair s'embrace et la délie.

Ecoutez maintenant la réponse de Jeanne, questionnée sur ces deux genres d'extases pour savoir laquelle l'avait absorbée :

Jeanne, ouvrant ses yeux agrandis :
 O Père ! respectez le céleste Edifice !
 L'extase d'ou l'on sort, courant au sacrifice,
 Est la porte du Paradis !
 Qu'il en existe une autre ou non, mon ignorance
 Me garantit de Lucifer
 Et de votre porte d'Enfer :
 Est-ce jamais par là qu'on vient sauver la France !

Puisque nous sommes entré dans cette question, je ne puis résister au plaisir de recommander aux occultistes cette description tout ésotérique du symbole du Mal présidant le Sabbat :

Au milieu, double corne au front, monstre électrique,
 Le vrai Satan, celui du Rit ésotérique,
 Météore géant,
 Assis sur un dolmen, les regarde et préside,
 Et tous disent ici : « Salut au premier homicide,
 Roi des rois du Néant ! »

A ces mots, rayonnant, flamme et milliers de flammes,
 Satan a resplendi, car ces feux sont les âmes
 Qu'il incorpore ainsi,
 Au front, aux pieds, selon le crime, et sous son aile
 Droite ou gauche, selon que l'Ame criminelle
 Fut homme ou femme ici.

Ajoutez à tout cela que :

« Les xxv lettres qui rythment la pensée de *Jeanne d'Arc victorieuse* sont aussi xxv anges du Verbe, xxv arcanes de la Parole, xxv mystères des Nombres. »

Et voyez sincèrement si l'occultiste ne paraît pas, malgré tout et toujours, dans l'auteur des *Missions*.

*
 * *

A la fin du volume, M. de Saint-Yves publie une série de notes bibliographiques du plus haut intérêt. Chaque détail historique nouveau, chaque fait important avancé dans le cours de l'ouvrage trouve là, chant par chant et presque vers par vers, sa justification rationnelle ; c'est là une innovation vraiment heureuse dans les ouvrages de l'auteur et qui met fin aux calomnies bizarres répandues sur le manque de base solide de ses affirmations.

Il est d'usage, quand on a exposé l'œuvre d'un auteur, d'y mêler ses réflexions personnelles sous forme de critique et de donner des leçons sur la manière dont on aurait soi-même compris le sujet.

Trouvant cet usage profondément ridicule, je m'abstendrai de m'y conformer. J'ai fait des réserves au sujet de l'avenir que je pense dévolu à l'occultisme, contrairement aux opinions de l'auteur ; j'ai même avancé que, personnellement, je croyais la ruine du système politique actuel possible sans guerre nouvelle ; mais le lecteur impartial se soucie peu des pensées personnelles de celui qui analyse un livre. Il veut avant tout connaître les idées exposées. C'est ce but que je me suis efforcé d'atteindre.

Il y aurait encore beaucoup à dire pour résumer tout ce qui est contenu dans *Jeanne d'Arc victorieuse* ; il y aurait d'instructifs enseignements à tirer du parallèle de la conception nouvelle du marquis de Saint-Yves avec celle, plus ancienne et toute différente, de Fabre d'Olivet sur cette question. Mais ce serait abuser plus qu'il ne faut de la patience de nos lecteurs et allonger outre mesure une étude pour laquelle l'es-

pace est malheureusement trop restreint ; aussi arrê-
terons-nous là cette analyse et renverrons-nous les
curieux à la meilleure source possible d'informations :
à l'ouvrage tout entier du marquis de Saint-Yves,
ouvrage que chacun sera heureux de lire dans son
ensemble.

PAPUS.

LA FAUTE D'ADAM

(Suite.)

Pour que l'homme méritât sa félicité et sa gloire futures, il fallait en effet que rien ne pût l'empêcher de développer, selon l'étendue de ses forces, sa Volonté qui devait avant tout être libre, puisque la Liberté constitue son essence même. Or, comme le déclare justement saint Martin : « La véritable faculté d'un être libre est de pouvoir par lui-même se maintenir dans la loi qui lui est prescrite, et de conserver son indépendance en résistant volontairement aux obstacles et aux objets qui tendent à l'empêcher d'agir conformément à cette loi ; ce qui entraîne fatalement la faculté d'y succomber, car il ne faut pour cela que cesser de vouloir s'y opposer. » D'où la présence nécessaire dans Adam de ce sentiment intérieur et profond qui attache l'être à sa propre existence indivi-

duelle, qui lui fait ardemment désirer de la conserver ou de l'étendre, que Moïse appelle Nahash, l'attract originel et nécessaire parce que, sans lui, il aurait été impossible à Adam d'acquérir aucune force volitive, ni d'atteindre par conséquent à aucun de ses développements animiques.

« Cependant Nahash, l'attract originel, la cupidité, cette ardeur interne appétente, était la passion entraînante de la vie élémentaire ; le principe intérieur de la Nature, ouvrage de Jhoah. » (*Genèse*, III, 1.)

De, la Providence à la Volonté humaine partait donc sans cesse une émission de Vie.

« Le regard indéclinable à Dieu, écrit le kabbaliste Keleph-Ben-Nathan dans sa *Philosophie divine*, est la seule caution et la seule source de toute vraie vie, de toute vraie lumière et de tout vrai bonheur, qui sont en Dieu comme le seul qui les contienne en original. Ce regard indéclinable fait l'union de Dieu avec l'Être qu'il regarde sans cesse. Pour que cette vraie vie et vraie lumière qui font le bonheur n'aient point d'interruption, il faut que l'Être écoulé, ou émané, ou créé, sans perdre toutefois son existence créaturique, soit dans ce qu'on appelle *l'anéantissement mystique*, l'anéantissement moral, pour pouvoir à chaque instant être rempli de Dieu et de son écoulement qui ne peut parfaitement s'opérer que sur le néant moral de la créature ; car Dieu n'anime et ne vivifie que le néant, et non celui qui lui oppose son être propre... Le regard continu suppose et emporte en soi un amour continu et non interrompu de celui qui regarde, et fait que le Dieu à qui il regarde rend continuellement

amour pour amour; il suppose encore une justice, un devoir continuellement accompli par celui qui a tant reçu et reçoit tout, envers celui qui lui donne tout. »

Nahash, fils de la libre Volonté humaine, harcelait à présent celle-ci de supplications égoïstes et orgueilleuses : Pourquoi l'homme ne s'affranchirait-il pas du joug de la Providence et ne se rendrait-il pas créateur à son tour ? Si lui, Nahash, esprit intérieur, s'alliait à un esprit extérieur comme l'était Adam, tous deux ne feraient-ils pas rayonner aussi bien, sur l'astrol, des principes qu'enfanterait l'aveugle Destinée, sans souci des conseils de quiconque, sans autre maître qu'eux-mêmes, possesseurs désormais de la science du Bien et du Mal ?

« Parce que l'Éternel Dieu avait fait Nahash esprit intérieur, il aspirait à être esprit extérieur, peut-être bien l'un et l'autre, et il se flatta, en réunissant les deux facultés opposées, de parvenir à égaler, même à surpasser le Très-Haut.

« Il pensait que, pour réussir dans ce hardi dessein, il lui était nécessaire de s'emparer d'un esprit extérieur qui, en se développant sous ses lois, lui servit de point d'appui. » (Fabre d'Olivet, *Kain*.)

Dieu avait créé Adam mâle et femelle. La chute de l'homme fut par le fait la chute de la femme. L'Être entier qui formait la vraie humanité pure, qui réunissait par sa constitution fluide et compliquée la capacité de répondre à la double affluence de la Providence et du Destin, ne pouvait perdre cette faculté que par une première défaillance de sa moitié féminine ; car le

féminin (Aïsha) est contenu dans le masculin (Aïsh), et le féminin est la porte ouverte par laquelle le divin passe vers l'homme pour que celui-ci le projette ensuite dans l'astral.

« Or Nahash, cette passion insidieuse, dit à Aïsha, la faculté volitive d'Adam : Pourquoi vous a-t-il recommandé, Lui-les-Dieux, de ne pas vous alimenter de toute la substance de l'enceinte organique ?

« Aïsha, la faculté volitive, ayant considéré qu'en effet cette substance mutuellement désirée par le sens du goût et celui de la vue paraissait bonne, et la flattait agréablement de l'espoir d'universaliser son intelligence, détacha de son fruit, s'en nourrit, et en donna aussi avec intention à son principe intellectuel, Aïsh, auquel elle était étroitement unie; et il s'en nourrit. » (*Genèse*, III, 1 et 6.)

Adultère à la Providence qu'elle rejetait, Aïsha avait donc reçu en elle, pour concevoir, les essences astrales de Nahash ; et Adam partageait sa faute.

Jusqu'alors toute la vitalité de l'homme, mue par des courants agissant de l'intérieur vers l'extérieur, et partant du Dieu caché dans la volonté centrale, n'avait émis aucun courant de force créatrice, soit consciente, soit inconsciente, qui ne fût en rapport avec la loi du rayonnement établi. Par cette soustraction de son amour, opérée en se détournant de Dieu pour s'ouvrir au fluide astral, Aïsha ne pouvait manquer d'arrêter de la part de la Providence « l'écoulement de sa vie et de sa lumière, et de faire une désunion, un arrêt, une obstruction à cet écoulement. Ainsi l'esprit rebelle, arrêtant le reflux, arrêta le flux, et, coupant cette

communication instantanée de vie et d'amour, commença ainsi la désunion. » (Keleph - Ben - Nathan, *Philosophie divine.*)

L'action du Principe providentiel, producteur jusque-là des créations de la Volonté humaine, puisque son action était leur véritable base et leur premier appui, dut cesser d'agir lorsque la loi qui l'asservissait à l'action fut suspendue.

Tant que cette loi eût opéré, jamais Adam n'eût perdu son impénétrable armure faite de l'influx divin, qui l'armait de cette lance où s'amalgamaient quatre métaux inséparables. En rentrant dans sa source originelle, le Principe divin, force expansive qui contenait les forces astringentes de l'astral, se sépara des éléments et les abandonna à leurs propres lois. Elles s'opposèrent les unes aux autres, et désormais les éléments désassociés se combattirent et se divisèrent.

« Adam cessa d'être une forme contenant des rayons irradiant tous dans un sens constructif, et commença à devenir une forme pour des courants en sens opposés, les uns s'élançant encore des centres profonds de son être intérieur vers l'organisme visible extérieur, tandis que d'autres rayonnaient des surfaces et envahissaient les sanctuaires de son être. » (Laurence Oliphant, *Sympneumata.*)

L'homme, encore adolescent à cette époque, ne put résister aux conséquences de ce conflit dont il devenait le champ de bataille. Les forces grossières du monde sensible l'accablèrent ; sa vie trop faible succomba sous le poids. Elle ne pouvait plus croître, elle dut décliner, et pour l'Eternité puisque Adam ne

saurait mourir. « Le principe générateur de l'homme est l'Unité ; cette Unité, possédant tout en soi, communique aussi à ses productions une existence totale et indépendante, en sorte qu'elle peut bien, comme chef et Principe, étendre ou resserrer leurs facultés ; **mais** elle ne peut pas leur donner la mort, parce que, ses **ouvrages** étant réels, ce qui est ne peut pas ne pas être. » (Saint Martin, *Erreurs et Vérité*.)

L'androgyné fut divisé : Aïsha, distincte d'Aïsh, devint **Eve** ; et les atomes du grand corps de l'humanité primitive **ve**-commencèrent à se disperser et à s'envelopper **chacun** d'une écorce matérielle. Alors furent créés **d'abord** le Temps (*Kaïn*) et l'Espace (*Abel*).

« Le moyen que l'Eternel Dieu avait posé à côté du Mal possible pour sa guérison fut de changer le mode d'existence d'Adam ; de mettre dans l'Immensité l'Espace, dans l'Eternité le Temps, et, ce qui est plus admirable encore, de réduire l'unité à la divisibilité. C'est **ce** qui fut fait. Ainsi la souffrance, qui sans cela **eût été** unique et éternelle, devint temporelle et fractionnelle. D'universel qu'était Adam, il devint particulier ; et la division qui devait avoir lieu dans son **essence** commença. » (Fabre d'Olivet, *Kaïn*, acte II.)

Mon savant ami Stanislas de Guaita consacre un **des plus** curieux chapitres de son beau travail sur le *Serpent de la Genèse* à exposer, d'après les enseignements de Moïse, la création du monde matériel par les atomes disséminés de l'ancien Adam ; chapitre dont les lecteurs de l'*Initiation* auront sans doute la primeur.

Voyons, en attendant, de quelle façon Fabre d'Olivet.

fait expliquer par Adam à Kaïn, les conséquences de sa faute :

« Un effet épouvantable suivit mon acte criminel. Le cours que suivait ma vie dans l'éternité s'arrêta, tout s'arrêta autour de moi, et je vis avec une indescriptible stupeur que les productions de mon Eden et toutes les créatures que j'y avais mises, consolidées par une force qui m'était inconnue, ne dépendaient plus des actes de ma volonté. Un mouvement rétrograde avait tout envahi. Emporté avec tout le reste dans ce mouvement épouvantable, c'est en vain que j'essayerais de te peindre mon angoisse. Elle est autant au-dessus de ton imagination que toutes les forces réunies de tous les hommes qui doivent exister à jamais sont au-dessus de la force d'un seul homme. C'est au milieu de cette angoisse que la voix du Très-Haut se fit entendre à moi, et que sa miséricorde daigna y mettre un terme en changeant, par sa toute-puissance, le mode de mon existence, que rien autre ne pouvait changer. Alors je pris des formes analogues à celles que mes productions avaient prises. Je devins corporel comme elles. L'Eternel Dieu aurait pu sans doute anéantir mes productions ; mais comme la souffrance, qui est la suite inévitable de ma faute, ne pouvait se guérir qu'en se divisant à l'infini, et que plus elle était partagée et divisée, plus elle devenait supportable, et tendait d'autant plus vite à s'effacer, il daigna faire concourir à ma guérison toute la nature corporelle qui était mon ouvrage... Elle n'était pas plus innocente que mes descendants ne le sont et ne le seront ; car encore une fois, tous ces êtres, sous quelque point

de vue qu'on les considère, ne sont que moi, que moi-même, dont l'unité est passée à la diversité. » (Fabre d'Olivet, *Kaïn.*)

Si les créations de l'Unité sont éternelles, en revanche les éléments de la matière se renouvellent continuellement, et il résulte de là une infinité de combinaisons successives, « d'où les observateurs, ajoute saint Martin, ont trop légèrement conclu que, les corps se succédant sans cesse, la matière qui leur sert de base est impérissable. Car, loin de la regarder comme éternelle, ils doivent convenir avec nous qu'il n'y a pas un seul instant où elle ne se détruise, puisque dans elle une action fait toujours place à l'autre... et nous pouvons considérer l'Univers comme un assemblage d'une multitude infinie de germes et de semences, qui toutes ont en elles le Principe inné de leurs lois, selon leur classe et selon leur espèce. »

L'*Erreur*, symbolisée dans le monde sensible par la *matière* d'où naissent la *douleur* et le *mal*, serait donc toute de création humaine, par conséquent corruptible et destinée à disparaître.

« La vérité, c'est ce qui est éternel et immuable, la vérité n'est pas et ne peut être sur terre... rien n'est en effet la vérité sur terre, parce que toute chose est une matière revêtue d'une forme corporelle sujette au changement, à l'altération, à la corruption, à la transformation... Il n'y a rien de vrai que ce qui reste ce qu'il est, ce qui change au point de n'être pas reconnu comment cela pourrait-il être la vérité? — La vérité c'est donc ce qui est immatériel, qui n'est point enfermé dans une enveloppe matérielle, exempt de changement

et d'altération, en un mot ce qui est éternel. Toute chose qui périt est mensonge et fausseté.., Aussi les choses de la terre ne sont pas la vérité. » (Discours d'Hermès à Thoth, trad. Marcus de Vèze.)

Une fois l'harmonie rompue, l'astral se peupla d'élémentaux et de larves engendrés par les idées fausses, les passions désordonnées, filles de Nahash et de la Volonté humaine, que le Destin revêtit à mesure de formes grossières faites des éléments désassociés. L'atome le plus infime de l'élément adamique, autrefois Un, épars aujourd'hui, comme un levain en travail, semé dans la matière, s'efforce de soulever l'enveloppe qui l'opprime, de la dissoudre; et, dominateur de l'astral, d'exercer à nouveau sur lui son antique puissance.

« La valeur des mondes, comme celle des hommes, ne consiste pas tant, du moins je le crois, dans la masse de matière qui les compose, que dans la force et la pureté de l'intelligence qui les anime. Or, que la masse de matière diminue sans cesse dans l'Univers, et qu'au contraire l'intelligence y augmente de force et de pureté, est une conséquence nécessaire. Car si c'est une maladie spirituelle qui a déterminé la formation de cet Univers, et qu'un moyen curatif appliqué à cette maladie y ait constamment opéré depuis l'origine des choses pour y amener la guérison, il est évident que la matière, ou l'enveloppe de ce moyen, doit diminuer sans cesse, à mesure que l'esprit s'épure pour atteindre le comble de la perfection d'où il était tombé. » (Fabre d'Olivet, *Kaïn*, acte II.)

Tant que la Volonté humaine n'aura pas vaincu

Nahash, le gardien du seuil, l'attrance à l'individualité, tant que Marie, l'Eve régénérée, ne tiendra pas sous son talon la tête du serpent astral, une écorce quelconque de nature aérienne, ou composée de l'esprit et des vapeurs du corps terrestre, ou condensée dans l'air environnant, emprisonnera chacun de ses atomes.

Non, la matière n'a pas d'existence propre.

« En distinguant la *Forme* du *Principe*, nous saurons que l'une peut varier sans cesse, pendant que l'autre reste toujours le même, et on n'aura plus de peine à reconnaître la fin et le dépérissement de la matière dans la succession des faits et des êtres que la Nature expose à nos yeux, tandis que le Principe de cette Matière, n'étant point Matière, demeure inaltérable et indestructible...

« Cette dissolution particulière ne s'opère que par la séparation des émanations secondaires, qui étaient demeurées dans le cadavre, et que nous pouvons regarder chacune comme le centre de la partie qu'elle occupait. Mais alors nous ne pourrions nous dispenser de reconnaître que les corps, que les parties des corps, que tout l'Univers n'est qu'un assemblage de centres, puisque nous voyons par gradations le corps se dissiper entièrement. Or, si tout est centre, et si tous les centres disparaissent dans la dissolution, que restera-t-il d'un corps dissous, qui puisse faire partie de l'existence et de la vie de nouveaux corps ?

« Nous croirons donc que toutes ces difformités, tous ces accidents auxquels nous sommes exposés, tant dans notre être corporel, que dans notre être

intellectuel, ont incontestablement un principe ; mais que nous ne le connaissons pas toujours, parce qu'on le cherche dans la loi morte de la Matière, au lieu de le chercher dans les lois de la Justice, dans l'abus de notre Volonté, ou dans les égarements de nos ancêtres.

« Il est heureux que la Destinée ne se soumette point à la pensée des hommes ; tout aveugle qu'ils la supposent, elle les laisse raisonner et elle agit. C'est même à la fois un bonheur inappréciable pour eux que la marche de cette Destinée soit aussi ferme et aussi intrépide ; car, étant impénétrable aux systèmes des hommes, et leur en démontrant la faiblesse par sa constance à suivre sa loi, elle les forcera un jour d'avouer leurs erreurs, de quitter les sentiers obscurs où ils se traînent, et de chercher la *Vérité* dans une source plus lumineuse. » (Saint Martin, *Erreurs et Vérité*.)

J'ai exposé, dans un précédent article qu'a publié *l'Initiation* (septembre 1889), les lois de l'Involution et de l'Évolution humaines, d'après les théories d'Emmanuel Swedenborg. Elles concordent de tous points avec les données présentes.

A Fabre d'Olivet de conclure :

« Que le Mal soit nécessaire à la plupart des choses, dans l'état actuel des choses, c'est assurément ce qu'il y a de plus évident dans le monde ; mais que le Mal soit nécessaire en soi, qu'il existe nécessairement, et qu'il soit en lui-même un être absolu, indépendant, c'est assurément ce qu'il y a de plus faux... Si tous les êtres désirent le Bien en tant que Bien, et que nul ne

désire le Mal en tant que Mal, il résulte de cette différence notable dans le désir, que le Bien est le principe intérieur de tout être, le levain de la vie, tandis que le Mal ne lui est qu'un effet accidentel, une sorte d'ombre, qui indique plutôt une absence qu'une réalité.

« Le Mal est dans l'Univers ce qu'est une maladie dans un individu : on ne peut pas dire que la maladie soit l'état absolu de cet individu, son état propre et nécessaire ; c'est au contraire la santé qui est ou devrait être cet état. Rien ne répugne à la santé, tandis que tout répugne à la maladie ; ainsi, dans l'Univers, rien ne répugne au Bien, tout l'appelle au contraire pour soi ; et quant au Mal, tout le repousse, rien n'en veut. Le Bien est donc le principe primordial, absolu, tandis que le Mal n'est qu'un accident amené par une cause connue ou inconnue, et qu'un moyen connu ou inconnu doit ôter et ôtera. » (*Kaïn*, acte II.)

(*Fin.*)

GEORGÉ MONTIÈRE.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

INFLUENCE DE LA LUMIÈRE

SUR LA MATÉRIALISATION DES ESPRITS

Depuis quelques années, je m'étais livré avec une grande ardeur à l'étude des phénomènes spiritualistes, persuadé que l'on réussirait à obtenir des résultats, ou parviendrait, en se plaçant dans les conditions voulues, à prouver la réalité de l'immortalité de l'âme. Il n'y a toutefois que les esprits eux-mêmes qui peuvent vous fournir les moyens de faire cette démonstration. Assez heureux dans une première tentative, je ne pus cependant poursuivre le but que je me proposais, parce que je fus contraint par mes affaires à partir pour le continent, où je ne pus rencontrer les éléments nécessaires au succès de mes recherches ultérieures.

Je donnais surtout la préférence à ces phénomènes qu'on appelle d'ordre supérieur ; mais je reconnaissais en même temps la nécessité d'être à même de donner

la preuve des phénomènes physiques à ceux qui n'en admettaient pas encore la réalité. Tel fut le but auquel je visai au commencement de mes idées, et j'ai l'espoir qu'un jour ou l'autre me fournira l'occasion de poursuivre et de conduire à bonne fin l'œuvre à peine ébauchée, quoique en bonne voie.

Celui qui ne connaît pas la théorie du spiritisme ne peut absolument concevoir comment un esprit peut avoir la faculté de se rendre visible et de faire mouvoir des objets matériels, et, quand les esprits se manifestent réellement, il s'étonne qu'ils ne puissent se produire en pleine lumière aussi bien que dans l'obscurité. Il est facile de répondre à cette objection : les esprits n'ont pas la toute-puissance. Tous les êtres humains, y compris moi, nous ne sommes que des esprits incarnés. Quand ce que nous appelons la mort survient — c'est-à-dire lorsque l'esprit incarné en un être humain dépose son enveloppe de chair, — il reste un esprit qui est l'homme véritable, celui d'avant l'incarnation. Ce n'était pas sa demeure terrestre ou sa dépouille mortelle qui faisait de lui un être humain, pas plus que ce n'est sa disparition de la surface de la terre ou la perte de son vêtement corporel qui fait de lui un esprit.

L'homme ou esprit qui subsiste après la transformation morale est le même esprit ou homme qui vivait avant, et si l'esprit, après sa délivrance, acquiert quelque nouvelle aptitude, il en perd d'autres, et particulièrement la faculté de se mettre naturellement et sans un concours étranger en contact avec les substances matérielles.

Pour reprendre le pouvoir, il lui faut donc se placer dans des conditions déterminées. L'esprit a besoin de matière, et, celle-là lui manquant, il la prend d'êtres humains vivants ou, en d'autres termes, d'esprits incarnés. Pour cet effet, il est nécessaire qu'un certain nombre de personnes mutuellement sympathiques, une demi-douzaine, par exemple, se réunissent ensemble : l'esprit désincarné concentre alors et travaille l'exhalaison ou émanation de la matière vivante qui se détache de leur corps, s'en revêt momentanément et réussit ainsi à se rendre visible sous son ancienne forme terrestre.

Dans cet état il peut parler, écrire, faire mouvoir des objets, jouer d'instruments de musique, se faire photographe et ne diffère en rien des esprits incarnés.

Ceux qui ne sont pas au courant de semblables questions m'objecteront peut-être que nous n'avons aucune preuve que les esprits empruntent réellement cette matière aux assistants. Mais, quoique nos yeux ne soient pas témoins de cette opération, beaucoup d'expériences radicales qu'il serait trop long d'exposer démontrent que nous sommes dans le vrai. Il n'y a plus de doute sur cette question, ni parmi les spirites, ni parmi les savants qui étudient nos phénomènes.

Il est certain aussi que les esprits libres rencontrent de fortes difficultés pour opérer cette concentration de matière empruntée, pour me servir de ce terme, et affirment que la lumière produit sur eux l'effet d'un dissolvant et leur nuit, en ce sens qu'elle désorganise et divise en particules invisibles la matière que l'esprit tente de réunir.

En effet, un morceau de glace exposé à la chaleur perd son état solide; si la chaleur produit cet effet sur une substance, pourquoi la lumière ne le produirait-elle pas sur une autre? Nous savons que la lumière est une cause de mouvement : le radiomètre qui se met en mouvement aussitôt qu'un rayon de lumière vient à le frapper en fournit la preuve. De plus, l'expérience de l'hydrogène et du chlore qui, mêlés dans l'obscurité, ne subissent aucune altération, tandis qu'aussitôt exposés à la lumière ils produisent une explosion soudaine et se transforment en acide *chlorhydrique*, fournit un nouvel exemple à l'appui de notre thèse et démontre d'une façon évidente la puissance de la lumière.

Par suite du fait que la lumière peut agir sur les substances matérielles, je fus amené à croire qu'à cause de cela les spirites auraient à combattre une difficulté qui pourrait être atténuée si, dans les expériences, on se servait d'une lumière colorée à dessein ; c'est pourquoi j'entrepris des expériences en me servant isolément des principales couleurs de l'iris.

J'eus alors des séances pour obtenir des matérialisations, et M. William Armstrong de New-Castle-on-Tyne s'offrit gracieusement de m'assister en se soumettant aux conditions suggérées par les esprits, comme indispensables.

Je commençai avec une lumière de couleur violette ; mais je dus la rejeter aussitôt, car je la trouvai moins favorable que la lumière blanche même. La lumière rouge eût été préférable, mais dans la pratique elle avait un défaut, elle était trop vive pour que l'on pût bien voir.

J'essayai une lampe immense en faisant l'expérience avec différentes autres couleurs, mais je n'obtins aucun bon résultat ; c'est pourquoi je songeai à colorer les vitres des fenêtres, et alors nous eûmes des effets variés et plus ou moins satisfaisants.

Réglant la lumière à notre fantaisie, nous disposions d'une clarté telle que nous pouvions sténographier et lire ; quand les conditions étaient les plus favorables, il m'était possible de lire même un livre placé sur mes genoux et de voir l'heure à ma montre placée à la distance de mon bras étendu dans toute sa longueur.

Nos expériences nous amenèrent à cette conclusion que, après la condensation de la matière enlevée aux assistants par les esprits, la lumière orange était la seule qui leur permit de maintenir cette matière dans un état suffisant de cohésion.

Cette lumière cependant doit être autant que possible diffuse et uniforme, de façon qu'on ne puisse distinguer les rayons qui partent de la source lumineuse. Ces conditions une fois admises, M. Sambourg fit placer le gaz tout autour de la chambre, à une hauteur de quatre ou cinq pieds au-dessus du parquet. Un écran de papier orangé transparent fut placé devant le gaz depuis le plancher jusqu'au plafond. Ces dispositions prises, la lumière qui s'échappait de plusieurs trous de petite dimension était tellement diffuse que, bien que la salle fût entièrement éclairée, il n'était pas possible de distinguer à travers le diaphragme la situation de différents becs. Les photographes savent bien que celle qui a le moins d'action

sur le verre sensible est la lumière orangée ; il en est de même pour la matière dont se forment les apparitions, matière qui doit être de sa nature superlativement sensitive, afin de pouvoir être manipulée par la seule force de volonté des esprits opérateurs.

Quand nous fûmes arrivés à des résultats pour ce qui a rapport aux conditions de lumière, l'effet que nous obtenions le plus souvent était de voir surgir du parquet, après quelques minutes d'attente, quelque chose de blanc assez semblable à un mouchoir. En quelques moments cet objet blanc grandissait et semblait tantôt s'élever, tantôt s'abaisser ; mais chaque fois qu'il s'élevait, il croissait de deux ou trois pouces et à la fin atteignait la hauteur de quatre à cinq pieds ; alors il prenait l'aspect d'un bonhomme de neige, avec cette différence toutefois qu'il donnait des signes de vie évidente. Cette masse animée quelque peu informe prenait ensuite tout doucement une forme distincte jusqu'au moment où nous trouvions devant nous un être humain aux formes parfaitement déterminées. En assistant aux apparitions de ces êtres humains ou esprits, il m'est arrivé souvent de voir les assistants reconnaître en eux des parents ou amis qui avaient abandonné leur dépouille mortelle ; de ces amis, que la *mort*, pour parler vulgairement, m'avait ravis, et l'un était M. Hedley, l'autre M. Riccliffe. Ces deux âmes ne furent pas reconnues par moi seulement, mais par ma femme et quatre autres personnes étrangères à ma famille.

Si l'on veut me croire sur ma parole d'homme d'honneur et admettre que réellement j'ai vu, revêtus

d'un corps matériel, deux personnes que je savais dans la tombe — non pas morts, car les hommes ne meurent pas, c'est-à-dire ne s'anéantissent pas, mais se transforment comme le papillon qui sort de la chrysalide — si l'on veut, dis-je, accepter ces faits, on reconnaîtra qu'il est pour nous de la plus haute importance de bien comprendre les conditions qui leur permettent de se revêtir d'une enveloppe matérielle et de s'entretenir avec nous sous la même forme que nous leur avons connue. C'est pourquoi j'ai pensé que mes travaux pouvaient devenir utiles et être poursuivis avec avantage par d'autres qui les reprendraient au point où j'ai été forcé de les interrompre.

Il serait nécessaire pour cela de pouvoir disposer d'un bon médium à effets physiques qui consentit à accorder une ou deux séances par semaine pendant plusieurs mois et s'obligeât à n'en pas donner d'autres pendant tout ce temps. Il faudrait s'associer au moins une douzaine de personnes capables de poursuivre convenablement les expériences et qui promettraient, sauf le cas de force majeure, d'être assidues à toutes les séances. Quoique la musique ne soit pas absolument nécessaire, on aurait néanmoins une plus grande certitude de succès, si parmi les associés il se trouvait deux ou trois bon musiciens. Quand on a le bonheur de réunir toutes ces conditions, on peut être à peu près certain d'une bonne réussite et de faire progresser la question d'une façon décisive.

Les spirites qui ont étudié les phénomènes comme je les ai étudiés ne peuvent avoir d'autre sentiment que celui-ci : que les deux mondes, notre monde et

celui qui est au delà du nôtre, seront avec le temps tellement fondus l'un dans l'autre, que leurs frontières ne seront marquées que par l'enveloppe corporelle plus matérielle de ceux qui ne sont pas encore passés à l'autre vie, et que les amis d'outre-tombe et ceux qui vivent encore sur la terre ne seront plus tout à fait séparés comme ils le sont aujourd'hui, par l'état de transition auquel on a donné le nom de mort.

C'est pour cela, dans ce but précisément, que j'ai cru devoir appeler l'attention des spirites sur la nécessité de coopérer à la recherche des moyens aptes à hâter l'heureux événement.

Les conditions de lumière bien comprises et bien appliquées faciliteront infailliblement et beaucoup la tâche que nous indiquons à ceux qui voudront l'entreprendre.

MATHIEU FILDER ,

The medium and Daybreak.

(Traduction de M. HORACE PELLETIER.)

Initiation des Femmes

La Franc-Maçonnerie paraît devoir faire parler d'elle l'hiver prochain. — Les loges françaises viennent, en effet, d'être saisies d'une question de la plus haute importance, qui ne manquera pas d'avoir un certain retentissement dans le monde profane. — Il ne

s'agit de rien moins que de l'admission de la femme dans la Franc-Maçonnerie.

Ce n'est point là, il est vrai, une question aussi nouvelle qu'on pourrait bien le croire. Elle fut agitée en France dès 1730, c'est-à-dire cinq ans à peine après l'introduction de la Maçonnerie moderne en notre pays. — L'idée, néanmoins, ne prit corps d'une façon définitive qu'en 1774, époque à laquelle le Grand Orient de France patronna officiellement la *Maçonnerie des dames*, plus connue sous le nom de *Maçonnerie d'adoption*.

De nombreuses loges féminines furent alors créées. — Parmi elles se distingua surtout la loge *la Candeur*, fondée en mars 1775. Il fut donné, à cette occasion une fête brillante, à laquelle prirent part toutes les dames de la cour, et en particulier la duchesse de Chartres, la duchesse de Bourbon et la princesse de Lamballe.

La Maçonnerie d'adoption fut ainsi mise à la mode. L'exemple ayant été donné par les personnalités les plus en vue du règne de Louis XVI, il devint de bon ton de se décorer du tablier symbolique. — Au point de vue initiatique, on n'attachait, du reste, aucune importance réelle aux travaux d'adoption.

Cela explique comment, après un moment de vogue, il en fut de la Maçonnerie des dames comme de toute chose dont le succès n'est dû qu'à un engouement passager.

Le fait est qu'on ne tarda pas à s'en désintéresser, même après les encouragements donnés à l'œuvre, en 1805, par l'impératrice Joséphine. — Ces sortes d'ini-

tiations présentaient décidément un caractère trop futile pour survivre longtemps aux circonstances qui leur avaient donné naissance. — Elles tombèrent dès lors de plus en plus en désuétude, jusqu'à notre époque, qui ne voit plus en elles qu'un souvenir historique.

La Maçonnerie actuelle trouve cependant qu'il ne lui est pas permis de se désintéresser du sort de la femme, en l'abandonnant, comme par le passé, à l'influence des idées obscurantistes, qui la retiennent sous le joug de préjugés néfastes et entravent le libre essor de ses admirables facultés.

La Maçonnerie comprend qu'après s'être adressée d'abord exclusivement à l'homme, il est temps qu'elle s'occupe sérieusement aussi de cette autre moitié du genre humain, sans laquelle rien ne saurait se faire de vraiment durable et de grand.

Les maçons se proposent, en conséquence, d'inviter les femmes à venir concourir à leur œuvre si hautement humanitaire.

On ne voudrait pas en cela se contenter simplement d'organiser des fêtes de bienfaisance, dont la Maçonnerie fournirait le prétexte. On retomberait ainsi dans l'erreur des promoteurs de l'ancienne Maçonnerie d'adoption, qui ne répondrait plus en aucune façon aux besoins de notre époque.

Il faut envisager aujourd'hui la question à un point de vue beaucoup plus large. Ce serait faire fausse route que de s'attacher à ressusciter une institution disparue, qui n'eut jadis que le mérite de convier la société aristocratique du siècle dernier à des réunions

assurément fort belles et fort touchantes, mais fort anodines, en somme, au point de vue du progrès des lumières, ou relativement à l'émancipation des faibles en général et de la femme en particulier.

Il nous faut autre chose, de nos jours, qu'une sorte de Maçonnerie à l'eau de rose, spécialement adaptée aux usages du monde élégant. Ce n'est point par le moyen d'amusements innocents, présentant une vague analogie avec les rites initiatiques, qu'on parvient à rendre son orientation normale à une civilisation dévoyée.

Ce qu'on réclame en ces conditions, c'est une institution *sérieuse*, une organisation puissante susceptible d'offrir à la femme ce qu'elle ne trouve nulle part à notre époque, c'est-à-dire *l'Initiation*.

Celle-ci ne doit pas consister en vaines formalités. Il faut faire briller devant la femme la lumière maçonnique autrement que sous le symbole d'une flamme de lycopode. La femme pour cela doit apprendre à penser. C'est le seul moyen pour elle de s'affranchir de toute servitude intellectuelle, et de s'élever ainsi à un rang strictement égal à celui de l'homme.

La Maçonnerie saura certainement sous ce rapport se montrer à la hauteur de sa mission. Elle fera pour la femme ce qu'elle a déjà fait pour l'homme. Mais en cela sa tâche est des plus ardues. — On n'improvise point à la légère une institution propre à conférer l'initiation spéciale qui convient au génie féminin. De profondes connaissances initiatiques sont requises en pareille matière si l'on veut arriver à une solution vraiment satisfaisante d'un problème aussi délicat. .

Nous verrons d'ici peu comment la Maçonnerie actuelle pourra parvenir à trancher la difficulté. Pour le moment, la question vient d'être mise à l'étude dans un grand nombre de loges. Il en résultera des discussions du plus haut intérêt, qui tourneront toutes au plus grand avantage de la cause si intéressante de l'initiation des femmes.

On peut, en tous les cas, s'attendre de ce côté à des surprises, dont les amis du progrès n'auront qu'à se féliciter.

OSWALD WIRTH,

Membre du groupe Maç. d'Études initiatiqnes.

BIBLIOGRAPHIE

Le problème de la quadrature du cercle fut connu dans l'antiquité la plus reculée avant la période de la chronologie classique, et a depuis passionné les savants de tous les pays et de toutes les époques. Parmi eux se trouve un auteur inconnu (1), nulle part cité. Irlandais d'origine, il s'appelle O'Donnelly, a été l'objet de vexations multiples en France et s'est réfugié en Belgique. Il a traduit l'obélisque de Louqsor et restitué la langue originale dans le premier

(1) *Les vraies Mathématiques aux prises avec la pierre philosophale*, 1854. — Du même auteur: *La Découverte prodigieuse. Travaux d'égyptologie, hébraïques, chronologiques*, etc.

chapitre de la *Genèse*. Sa traduction du *Zodiaque de Deudera* a rencontré le plus de sceptiques. Nous ne sachons pas qu'aucun ouvrage d'égyptologie le cite. Avait-il connaissance de la restitution de la langue hébraïque et de la traduction du *Zodiaque de Deudera* faites par Fabre d'Olivet, à peu près à la même époque. Ce dernier, qui donna la première traduction exacte de l'hébreu du premier chapitre de la *Genèse*, a eu également beaucoup à endurer de son vivant. Depuis quelques années, la nouvelle école philosophique des théosophes et spécialement le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, l'auteur de la *Mission des Juifs*, dont on parle si peu en ce temps d'anti-sémitisme, ont rendu justice au grand mérite de Fabre d'Olivet. O'Donnely semble se rattacher à l'esprit de cette école par d'autres particularités encore et mérite, pensons-nous, d'être tiré de l'oubli. La concordance qu'il établit, par la solution de la quadrature du cercle, entre la science moderne et la *Genèse*; la haute antiquité qu'il reconnaît à la Terre, 5298 ans avant Adam, confirmant ainsi d'une nouvelle preuve mathématique l'opinion de plusieurs auteurs qui assignent à la création l'espace compris entre deux précessions des équinoxes, le mot *jour* étant une déplorable traduction, et cela conformément à la chronologie des livres sacrés de tous les peuples; ces données doivent le faire réclamer par les occultistes modernes. Sa solution de la quadrature du cercle, outre ces résultats, lui permet de confirmer la genèse numérique selon Pythagore, l'initié des mystères d'Égypte, d'établir les bases de la

vraie astronomie et de la vraie philosophie, et d'en expliquer jusqu'aux derniers détails avec une précision et une unité peu communes. Tout cela encore nous semble ne pouvoir laisser aucun doute sur le caractère de son esprit et la tradition dont il relève. A ses frères à le connaître. En ce qui concerne le problème lui-même au point de vue purement algorithmique, il en est donné trois démonstrations et quatre confirmations des plus précieuses dans leurs applications cosmogoniques.

O'Donnelly nous paraît un auteur des plus intéressants et des plus originaux. Fort de l'exactitude de *la Genèse* selon le *dies cæli* de David, les *anni antiqui et dies seculi* de Malachie ; fort du développement cosmogonique, astronomique, chronologique, mathématique, philosophique universel et absolu de sa démonstration de la quadrature du cercle ; fort aussi de la traduction exacte du premier chapitre de *la Genèse* selon la langue originale restituée ; fort encore de la clef des hiéroglyphes, de la traduction du *Zodiaque* de Deudera et d'autres découvertes, il confirme l'opinion commune de tous ceux qui ont fait autre chose que de répéter ce qu'ils avaient lu. Il serait intéressant de comparer ses œuvres avec celles de Wronski et de Fabre d'Olivet. Il paraît étrange qu'il n'ait pas eu connaissance de la restitution de la langue hébraïque de ce dernier. Au point de vue mathématique, son esprit a de grandes analogies avec le généreux esprit de Wronski. En égyptologie, je ne l'ai jamais vu cité. On ne s'est pas encore occupé de classer cet auteur très contrarié de

son vivant et pour ainsi dire inconnu aujourd'hui encore. Je le signale à ceux qui ne doivent pas l'ignorer.

F. VURGEY.

GABRIELLE BOMPARD

ET LA

SUGGESTION HYPNOTIQUE

Rarement une affaire criminelle a passionné l'opinion comme l'affaire Gouffé. Rarement aussi, la presse a été tenue si longtemps en haleine, et jamais peut-être la magistrature et le monde savant n'ont eu autant de préoccupations, n'ont éprouvé autant d'hésitation pour établir la responsabilité et la part prise par chacun des acteurs de ce lugubre drame.

C'est que cette affaire soulève une question brûlante : la question de la suggestion hypnotique et de l'irresponsabilité de ceux que l'on suppose y avoir été soumis.

Il est certain que, si tout ce qui a été dit ou écrit, soit dans les livres, soit dans les journaux depuis quelques années, était vrai ; si, sous l'influence de la suggestion hypnotique on pouvait dominer un sujet au point de le rendre voleur ou assassin ou en faire tout autre chose qui plairait à l'hypnotiseur, il est

certain que jamais l'humanité n'aurait été en butte à un si grand péril social et la responsabilité de ceux qui ont répandu ces théories ne saurait être trop lourde. Mais, disons-le tout de suite, il faut en rabattre, et en rabattre, beaucoup, de cette épouvantable domination. Avec un peu de bon sens et d'expérience des faits, on comprendra vite que les dangers de la suggestion n'ont d'autre influence sur les hommes que celle que le croquemitaine exerce sur les enfants.

Depuis que les savants se sont livrés à l'étude de l'hypnotisme, les clameurs se lèvent dès qu'un crime est commis, et l'on ne voit partout que la suggestion comme cause déterminante.

Qui ne se rappelle les racontars de tous les journaux au sujet du soi-disant enlèvement d'une noble espagnole, et des crimes de Pranzini, de Prado et de tant d'autres, que n'a-t-on pas dit !

Il est temps pourtant que la saine raison fasse justice de toutes ces divagations, et c'est pour cela que je me permets d'apporter dans ces débats ce que quarante ans d'expérience et d'observation ont pu me donner.

La suggestion hypnotique n'est autre chose que l'expression extrême qui résulte de l'influence des milieux.

L'homme ne connaît rien moins que lui-même. Ses instincts, qu'ils soient bons ou mauvais, restent souvent à l'état latent, jusqu'à ce qu'une occasion, une circonstance vienne les réveiller.

La fréquentation d'un milieu vicié est la pierre de touche des consciences. La mauvaise nature s'y com-

plaît, elle y grouille : elle y trouve des éléments propices à son développement, et, d'inoffensive qu'elle paraissait être, elle est bientôt devenue dangereuse pour la société. Si, au contraire, l'instinct de la personne qui tombe dans ce milieu est bon, il grandira en proportion du contact contraire auquel il s'est heurté; une réaction qui peut aller jusqu'au dégoût se manifeste, et alors un éloignement naturel se produit.

Eh bien, les choses ne se passent pas autrement dans les faits de suggestion hypnotique.

Il est certain que s'il fallait s'en rapporter à tous les comptes rendus qui ont été publiés des expériences faites dans certains milieux scientifiques, le péril serait grand; mais peut-être serait-il à propos de chercher si l'enthousiasme des premières études hypnotiques des savants ne leur a pas, pour le moment, faussé le sens de discernement et s'ils n'ont pas pris l'apparence pour le fait.

Dans un milieu d'expérimentation, le sujet est absolument soumis à l'expérimentateur, quant aux phénomènes physiologiques. Celui-ci peut le faire passer par toutes les phases sans que celui-là puisse opposer une salutaire résistance. Tandis que, dans les phénomènes moraux, quand il s'agit de suggestion, le sujet devient un compère inconscient de l'opérateur: il sait que tous les actes qui lui sont imposés sont simulés, et il s'y abandonne aveuglément. On peut le faire voler, empoisonner, poignarder, toutes les actions imposées seront exécutées avec précision. Sa rouerie prendra même une telle acuité qu'il poussera l'exécution des faits jusqu'à se jouer des plus habiles expé-

rimentateurs, surtout quand sa vanité, ses caprices ou ses intérêts sont mis en jeu.

Mais il y a loin des expériences d'étude à la réalité de la vie. Il est certain que rien ne sera plus facile que de faire exécuter une suggestion de vol à un voleur ; mais, pour celui-ci, pas n'était besoin de le suggestionner ; un conseil donné sur un plan bien combiné lui aurait aussi bien suffi.

Tandis que si l'on suggère à une personne soumise à l'action hypnotique un acte répréhensible contre sa nature, à l'heure convenue l'idée lui en viendra, mais en même temps sa conscience renaîtra, son libre arbitre agira, elle ne l'exécutera pas, et la suggestion tombera à néant.

Quoi qu'on dise, on ne fera jamais un honnête homme d'un coquin, ni un coquin d'un honnête homme, pas plus que l'on fera un pigeon d'un crapaud ou un crapaud d'un pigeon. — *Qui est né pointu ne meurt pas carré.*

D'illustres savants, MM. les docteurs Brouardel, Most et Vibert, ont obtenu sur Gabrielle Bompard les effets les plus extraordinaires de suggestion. Qu'est-ce que cela prouve ? sinon que cette personne est accessible à l'influence hypnotique. Mais, parmi les femmes de cette catégorie, huit sur dix ont la même sensibilité !

Gabrielle Bompard savait très bien que dans cette épreuve hypnotique elle jouait sa tête et n'a pu faire autrement que de se prêter à toutes les expériences que l'on a voulu produire sur elle.

Des épreuves de cette nature ne prouvent absolu-

ment rien, si ce n'est la lutte d'habileté et de finesse qui préside à l'accomplissement des faits et dans laquelle les avantages sont rarement pour les savants.

Quant à la catalepsie et la crise de nerfs qui ont suivi l'expérimentation, elles prouvent seulement que les expériences ont été faites par des personnes qui ne connaissent pas la direction des forces dont ils disposent.

Rien ne prouve d'ailleurs que cette femme ait été hypnotisée par Eyraud. Mais admettons pour un moment l'hypothèse d'une suggestion qui lui ait enlevé le sens moral, et qu'inconsciente sous l'influence de la volonté d'Eyraud, elle ait pris rendez-vous avec Gouffé; qu'elle ait eu une part active au crime; que, toujours machinalement, elle ait aidé à mettre la victime dans la malle; que, froidement, elle ait passé la nuit dans la chambre de l'assassiné, et qu'enfin elle ait voyagé avec son lugubre colis jusqu'au moment où elle et son complice l'ont déposé à Milyrle. Série d'actions mêlée de préoccupations et d'incidents de temps et de lieux matériellement impossibles à obtenir sur un sujet, même dans l'ordre purement expérimental. Ajoutons à ceci qu'un sujet qui subit une suggestion se trouve toujours, au moment où il l'exécute, dans un état d'hypnose presque égal à celui où il était au moment où on la lui a imposée. Mais, enfin, supposons toujours que tout ce qui a été fait ait été le résultat d'une influence à laquelle elle n'a pas pu résister : comment se fait-il alors qu'une fois arrivée en Amérique, Gabrielle n'ait plus subi cette influence, au point de se jouer d'Eyraud en le bernant de fallacieuses pro-

messes et de s'opposer à faire à Garanger le même sort qu'à Gouffé ? Si elle a été maîtresse d'elle-même en Amérique, ne faisant que ce qu'elle a voulu, c'est qu'en participant à l'assassinat de Gouffé elle a agi de son plein consentement.

Je n'ai certainement pas la prétention de traiter cette délicate question au point de vue juridique, pas plus que je n'ai à rechercher la part prise par Gabrielle Bompard dans la perpétration de ce crime. En prenant la plume, j'ai seulement voulu tâcher d'apporter un peu d'ordre et d'éclaircissement dans ce dédale créé par l'hypnotisme et affirmer que, quel que soit le rôle joué par cette femme dans cette affaire, elle a parfaitement agi avec discernement.

Si on l'innocentait, si on la déclarait irresponsable pour cause de névrosisme ou comme victime elle-même de suggestion hypnotique, une pareille décision serait le champ ouvert à tous les crimes. Ce serait le triomphe de la corde, du vitriol, du couteau et du poison, et la porte ouverte à tous les chantages.

Je ne veux pas, par ce qui vient d'être dit, insinuer que la suggestion hypnotique soit sans dangers. Je crois au contraire qu'il y en a, mais ce ne sont pas ceux qui ont été signalés. Je tâcherai de les mettre en évidence et de donner le moyen de les éviter en terminant cette étude dans le prochain numéro de l'*Initiation*.

A. ROBERT.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite.)

25. *Khepra* symbolise l'existence, le *devenir*, c'est-à-dire l'apparition à la vie, et même la réincarnation.

26. *Khons*, c'est l'Harpocrate thébain, le troisième membre de la triade thébaine: Ammon, Maut, Khons, nous l'avons vu ci-dessus.

Khons-Thoth joue un rôle lunaire. Il était vénéré sous les noms suivants : *Khons en Thébaïde, bon protecteur; Khons conseiller de la Thébaïde, qui chasse les mauvais esprits, etc.*

27. *Ma*, déesse fille du Soleil, qui personnifie le vrai et le juste; aussi son nom s'écrit en égyptien avec le terme coudée, C'est *Ma* qui introduit le mort dans la salle où Osiris rend son jugement. On représente cette déesse accroupie, le corps enveloppé dans une robe collante et la tête surmontée du disque solaire ou de l'héroglyphe formé par la fronde du palmier, qui est homophone de *ma* (coudée).

28. *Maut*, épouse du dieu Ammon, dont le nom signifie mère. — « Maut, nous dit M. de Rougé (1), est ordinairement coiffée du *pschent* ou double diadème; quelquefois un vautour, symbole de la maternité,

(1) *Notice sommaire des monuments égyptiens* exposés dans les galeries du musée du Louvre. Br. in-8, Paris, 1855.

montre sa tête sur le front de la déesse ; les ailes forment sa coiffure. Elle est vêtue d'une longue robe étroite et tient dans sa main le signe *vie*. Les principaux titres de Maut sont ceux de « dame du ciel, régente de tous les dieux ».

29. *Mentou* ou *Mout*, dieu solaire adoré à Hermonthis ; c'est le dieu de la guerre, aussi le représente-t-on tenant en main le glaive royal nommé *Khopesh*.

30. *Mer-Sker*, déesse, forme d'Athor, dont le nom signifie : *celle qui aime le silence*.

31. *Nebou-out*, déesse qui ne paraît être qu'une des formes d'Isis ; elle était principalement adorée à Esneh.

32. *Néphthys*, sœur d'Isis, épouse de Set, qui aida sa sœur dans ses incantations pour ressusciter Osiris ; aussi a-t-elle un rôle funéraire et la surnomme-t-on, comme Isis, la *pleureuse*, la *couveuse*.

33. *Noun*, *knoun*, une des formes d'Ammon.

34. *Mout*, déesse qui personnifie l'espace céleste, plus particulièrement la *voûte céleste* ; aussi la représente-t-on le corps replié sur les reins, touchant la terre de ses pieds et de ses mains.

35. *Osiris*, dieu du bien, le frère et l'époux d'Isis, le divin symbole de toute mort (tout défunt était assimilé à Osiris) ; il est le roi de la divine région inférieure.

36. *Pacht* ou *Sekhet*, déesse paraissant symboliser l'ardeur dévorante du soleil et, comme telle, chargée du châtement des âmes de l'amenti. Bast, Menhit Ouadj sont des formes de Sekhet.

37. *Quebou Qeb*. Ce dieu paraît avoir les mêmes

attributions que le Chronos (le temps) des Grecs.

38. *Seb*, personnification de la terre ; on la représente souvent couchée à terre, les membres couverts de feuillages, tandis que le corps de Mout, la déesse de la voûte du ciel, se courbe au-dessus de Seb.

39. *Sebek*, dieu solaire d'origine très ancienne, qu'on assimilait souvent à Horus et qui était dès lors adoré comme tel à Ombos.

40. *Selk*, une des formes d'Isis, préposée à la protection des entrailles renfermées dans les canopes ; on la figure généralement avec un scorpion sur le front.

41. *Set*, dieu du mal, le typhon des Grecs et dont le rôle mythique est des plus obscurs.

42. *Shou*, fils de Ra, un des noms du soleil levant, déification de la lumière du disque solaire. Les représentations de ce dieu nous le montrent soulevant la voûte du ciel et la tête surmontée du signe *Peh*, qui signifie *force*, ou bien encore de la plume d'autruche hiéroglyphique de son nom. Ce dieu est représenté agenouillé et les bras en l'air ; quelquefois on le voit représenté avec la déesse *Tewnout* : on les désigne dès lors sous le nom de *Couple des lions*.

43. *Soupti* ou *Sept-Hor*, une des formes d'Horus adorée sous l'emblème de l'épervier momifié ; il porte alors le titre de *Seigneur de l'Orient*.

44. *Tanen*, une des formes de Ptah, et même d'Athor ; du reste, les noms et rôles de cette déesse sont des plus obscurs. Nous nous demandons même si les égyptologues n'auraient pas pris à tort ce nom de *Tanen*, qui est une région souvent mentionnée dans les textes religieux, pour le nom d'une déesse.

45. *Tewnout*, déesse dite *filie du Soleil*; on la représente avec une tête de lionne, surmontée du disque solaire.

46. *Thouëris*. Quelques archéologues considèrent cette déesse comme la compagne de Set; d'autres l'identifient à *Apet*, la déesse nourrice, surnommée *la bonne nourrice*; on la dénomme également *Ta-ouer*, c'est-à-dire *la Grande*. *Thouëris*, épouse de Set après la défaite de celui-ci, fut sauvée des poursuites d'un serpent par *Aroëris*, qui l'épousa, dit-on. En somme, c'est un mythe obscur.

Nous bornerons ici la nomenclature des personnages mythiques de l'Égypte; ce que nous en avons dit suffira pour l'intelligence complète de ce que nous allons étudier dans la suite de notre travail. Nous passerons donc aux animaux sacrés, qui termineront le présent chapitre.

IV. — Animaux sacrés.

Les Égyptiens éprouvaient pour Dieu un si profond respect que non seulement ils ne l'adoraient, comme nous venons de le voir, que par l'intermédiaire de divinités secondaires symbolisant le *Dieu unique*, mais encore ils n'imploraient ces divinités même que par l'intermédiaire des animaux sacrés; ceux-ci seuls recevaient les adorations directes.

Les prêtres ne furent pas sans doute étrangers à cette substitution, parce qu'ils savaient fort bien que le peuple a toujours mieux compris un culte morphique. Cependant le peuple égyptien savait fort

bien que, quand il se prosternait devant une lionne, un cynocéphale, un cheval, un bélier, une chatte ou devant d'autres animaux, ce peuple savait fort bien qu'il adorait en réalité Sekhet, Thoth, Anubis, Noum, Bast, etc., c'est-à-dire encore des représentations de la divinité du *Dieu Unique*.

Il est résulté de cet état de choses que peut-être le peuple a pu se livrer à des pratiques superstitieuses à l'égard des animaux sacrés, pratiques qui furent sans doute largement exploitées par la caste sacerdotale; mais jamais les classes instruites, les classes élevées n'ont adoré les animaux, pas plus qu'elles ont jamais pu supposer qu'un jour, après leur mort, leur âme pourrait transmigrer dans le corps d'un animal. Les prêtres égyptiens, dans un but facile à comprendre, pouvaient bien laisser supposer au peuple que l'homme ayant mal agi pendant sa vie pourrait, après sa mort, habiter le corps d'un animal quelconque; mais cela ne prouve rien en faveur de cette croyance, et certainement le prêtre pouvait le dire, mais n'y croyait pas.

Par l'étude approfondie que nous avons faite de la religion égyptienne, nous pouvons affirmer qu'on ne peut admettre un seul instant que ce peuple, dont les anciens sont unanimes à louer, à vanter même la haute sagesse, ait jamais pu adorer des animaux; c'est une fable qui n'a pas le sens commun.

Ainsi les Grecs, qui dans l'antiquité représentent la civilisation avancée, ces Grecs s'efforçaient d'imiter, de copier les Egyptiens; ils s'ingéniaient surtout à comprendre leur philosophie. Ajoutons qu'ils n'y

sont jamais parvenus, parce qu'il leur manquait une clé, celle de l'*Initiation*.

Quelques Grecs croyaient la posséder, en partie du moins : ils se trompaient, ils avaient tout au plus reçu la gnose de la petite initiation ; c'est-à-dire qu'ils connaissaient peu, fort peu de la science occulte des Egyptiens.

Platon était un de ces *petits initiés*, et, malgré le peu de connaissances qu'il possédait au sujet des mystères, il avait une si haute opinion de la sagesse égyptienne et de son antique origine, que, dans son *Timée*, il prête ces paroles au vieux prêtre de Saïs : « O Grecs, vous n'êtes que des enfants ; parmi vous, il n'est point de vieillards, car vous êtes nés nouvellement à la vie intellectuelle et ne possédez aucune des sciences grisonnantes. »

Que faut-il entendre par sciences grisonnantes, si ce n'est les anciennes sciences, les sciences occultes ?

Un archéologue moderne très versé dans les choses de l'antiquité exprime dans un fort beau livre (1) une pensée qui mérite de fixer l'attention : « On connaît, dit M. Bunsen, l'attrait que l'étude de la sagesse et des antiquités des Egyptiens exerçait sur les plus grands esprits des anciens Grecs, et comment, depuis Hérodote, ils cherchèrent toujours à pénétrer sous les formes bizarres des dieux et le culte des animaux, jusqu'à ces fêtes et ces cérémonies dans lesquelles un sens plus profond et plus intime se révélait à leur esprit. De l'Égypte leur venait déjà le sphinx, dont la

(1) *La Place de l'Égypte dans l'histoire*. Vol. I, p. 92.

figure humaine expressive et méditative les poussait à analyser le mystère de la vie. »

Ces deux citations, celle de Platon et celle de Bunsen, montrent bien l'estime que les Grecs professaient pour la sagesse égyptienne et peuvent également témoigner que jamais, au grand jamais, l'Égypte n'a pu adorer des animaux ou des fétiches quelconques.

Nous pensons que, si les artistes égyptiens ont affublé leurs divinités de têtes d'animaux consacrés, c'était pour différencier d'une manière indubitable, sans aucune hésitation possible, les très nombreux représentants du Dieu unique. Ces têtes d'animaux, de même que la diversité des coiffures, ne sont autre chose que des symboles qui facilitent l'écriture des hiéroglyphes.

Dans une statue grandeur naturelle, l'artiste peut exprimer sur la figure de son personnage la bonté, la douceur, la méchanceté ou la violence ; mais dans un tout petit signe hiéroglyphique, l'artiste et l'écrivain ne pouvaient caractériser leur personnage que par un signe conventionnel : de là, les personnages humains à têtes d'animaux. Nous sommes très surpris qu'aucun égyptologue n'ait jamais dit jusqu'ici ce que nous venons d'écrire.

Passons en revue quelques animaux sacrés et le caractère divin qu'ils symbolisent.

La LIONNE symbolise *Sekhet* ; le CHACAL, *Anubis* ; l'HIPPOTAME, *Taou-er* ; le CHAT et la CHATTE, *Bast* ; le TAUREAU, *Apis* ; la vache, Isis et Athor ; le BENNOU (vanneau), *Osiris* ; le SCORPION, *Selk* ; le SCARABÉE, *Kephra*. L'URŒUS (aspic, hajé) était à la fois un symbole

divin et royal ; le VAUTOUR était l'emblème de *Maut* et de la maternité.

Le CYNOCÉPHALE, sorte de singe, était consacré à *Thoth-lunus*, parce que cet animal, nourri dans les temples, avait les yeux voilés pendant la conjonction du soleil et de la lune. On voit le cynocéphale accroupi sur le fléau de la balance pendant le jugement ou la pesée de l'âme ; il paraît également symboliser l'équilibre. Le cynocéphale était aussi consacré à l'adoration du soleil levant. Thoth était encore représenté par l'IBIS, parce que cet oiseau marche avec mesure et gravité et que son pas était un étalon métrique.

Le BÉLIER symbolisait Ammon-Ra, le grand dieu de l'Égypte, parce que sa principale force réside dans sa tête et parce qu'il marche en avant du troupeau et le conduit, enfin parce qu'il représente l'ardeur génératrice.

L'ÉPERVIER, l'oiseau d'Horus, symbolise la renaissance de la Divinité sous la forme du soleil levant : c'est pour cela que Ra est représenté avec une tête d'épervier coiffée du disque. Les Pharaons étant des Horus, leur bannière est surmontée de l'épervier ; quand cet oiseau porte une tête humaine, il est l'hiéroglyphe de l'âme. Il symbolise le soleil, parce qu'il peut, comme l'aigle, fixer son regard sur cet astre.

Le PHÉNIX symbolisait l'*astrologie*, la science sacrée. Voici ce que nous dit Hérodote (1), au sujet de cet oiseau merveilleux : « Il existe un autre oiseau sacré, mais dont je n'ai vu que la peinture ; on le

(1) I, II, 73.

nomme Phénix. Il ne paraît que fort rarement en Egypte : tous les cent cinq ans, suivant le dire des habitants d'Héliopolis, et on ne le voit que lorsque son père vient à mourir. Si la peinture que j'ai vue est fidèle, voici comment il serait : ses plumes seraient rouge et or, sa taille et sa forme approchent de celles de l'aigle. Du reste, on raconte de lui des choses qui me paraissent tout à fait incroyables. On dit que cet oiseau, partant de l'Arabie, transporte le corps de son père enduit de myrrhe, dans le temple du soleil pour l'y enterrer, etc., etc.» Car Hérodote poursuit son récit et nous raconte en effet des choses *incroyables*, pour nous servir de son expression. Il n'est pas hors de propos de dire ici, une fois pour toutes, que tout ce que nous rapporte Hérodote sur les Egyptiens est empreint d'une grande exagération. Nous supposons même que les prêtres de l'Egypte se sont moqués de l'historien et lui ont fourni à dessein de nombreux renseignements, tout à fait erronés. Nous en donnerons ici une nouvelle preuve en mentionnant ce que nous apprend l'écrivain grec sur les *serpents ailés* (I, II, 74) : « Du côté de l'Arabie, en face de la ville de Buto, est un lieu où je me suis rendu moi-même pour prendre des renseignements sur les serpents ailés. Lorsque j'y fus arrivé, on me fit voir une quantité d'os et d'arêtes de serpents si considérable qu'il est impossible d'en donner une idée ; elle formait des amas, les uns plus ou moins grands, les autres très petits, mais le nombre en était immense. Le lieu où ces débris étaient répandus se trouve au débouché d'un défilé étroit des montagnes, dans une vaste plaine conti-

gué aux champs de l'Égypte. L'on assure qu'au commencement du printemps, un grand nombre de ces serpents ailés volent de l'Arabie sur l'Égypte; mais que les Ibis allant au devant d'eux, à la sortie du défilé, ne les laissent pas passer et les détruisent complètement. Les Arabes prétendent que c'est en reconnaissance de ce service que les Égyptiens ont l'Ibis en si grand honneur, et les Égyptiens conviennent avec eux que c'est là réellement le motif de leur vénération pour cet oiseau. » Il est probable que c'était un dépôt de restes de serpents employé comme engrais; en tout cas, il est fâcheux qu'Hérodote ne nous apprenne rien au sujet des ailes de ces fameux serpents.

En dehors des animaux sacrés, les Égyptiens utilisaient les figures d'animaux pour symboliser les vices; ainsi le bouc était l'emblème de la luxure, le crocodile de la voracité, la tortue de la paresse, etc., etc.

De ce symbolisme animal naquit la vénération que les Égyptiens avaient pour les animaux en général; et quand ceux-ci avaient longtemps figuré dans les temples ou sur l'autel même, où ils avaient reçu l'adoration au lieu et place de la divinité qu'ils représentaient, quand ces animaux venaient à mourir, on les embaumait et leurs momies étaient placées par reconnaissance dans des sanctuaires vénérés, dans des chambres sépulcrales construites exprès pour les recevoir.

J. MARCUS DE VÈZE.

(*A suivre.*)



PARTIE LITTÉRAIRE

LA LOI DE KARMA ⁽¹⁾

(Suite et fin)

CHAPITRE III

MOURIR

C'est dans une ombre opaque, lourde, épaisse, de chambre close que le malheureux Tély se réveille.

(1) ERRATA. — L'auteur prie le lecteur de faire les corrections suivantes dans les précédents numéros :

- Page 147, 3^e ligne : au lieu de *générale*, mettre *universelle*.
— 149, avant-dernière ligne : au lieu de *chantant*, mettre *chantent*.
— 157, 23^e l. : au lieu de *tout corps*, mettre *ton corps* ; — 29^e l. : au lieu de *Ta mémoire, est-ce*, mettre *Ta mémoire enfin, est-ce*.
— 159, dernière ligne : au lieu de *tendant*, mettre *tordant*.
— 160, 8^e l. : après *de lumière*, ajouter *réapparu* ; — 11^e l. : au lieu de *je me suis dégagé*, mettre *je viens de me dégager*.
— 254, 4^e l. : au lieu de *dans le froid*, mettre *au milieu du froid*.
— 255, 23^e l. : au lieu de *dans un grand élan*, mettre *avec un grand élan* ; — 27^e l. : au lieu de *dans les rues*, mettre *par les rues*.
— 260, 17^e l. : au lieu de *en sa tête*, mettre *en son cerveau*.
— 261, 15^e l. : au lieu de *saoul*, mettre *soûl*.
— 351, 15^e l. : la remplacer par *doute émis par celui qui s'inquiétait ne laisse plus rien à répondre à celui-ci ; il va*, etc.
— 354, 6^e l. : au lieu de *Tel est donc*, mettre *Tel est ainsi* ; — 9^e l. : au lieu de *s'agit-il donc*, mettre *s'agit-il*.
— 357, 26^e l. : au lieu de *je raidissais*, mettre *je me raidissais*.
— 358, 2^e l. : au lieu de *indestructible*, mettre *fatal* ; — 11^e l. : au lieu de *se courbent*, mettre *se ploient* ; — 15^e l. : au lieu de *halète*, mettre *halète*.
— 359, 20^e l. : supprimer *bien*.
— 360, 8^e l. : au lieu de *Tély le sait bien*, mettre *Certes, Tély le sait*. — Etc.

Il reste bien d'autres corrections à faire, et des plus importantes. Mais le lecteur ne pardonnera-t-il pas, en considération du *nouveau* que l'auteur s'est efforcé de lui amener jusqu'au jour?

Pêle-mêle, toutes ses pensées se bouleversent ;... et il est emporté par l'épouvante !

Pas une idée ne poind, qui ne continue aussitôt par une absurdité énorme, par un renversement ; contradictions insensées, la logique a éclaté, en vain il lutte..... Oh ! le jour ne viendra-t-il donc pas ? mon Dieu, le jour !... Passent, dans ce désordre effrayant, à peine reconnus, des lambeaux de souvenirs, de conscience... Une phrase, ah ! voici une phrase sue jadis par cœur... Il se cramponne à elle, mais la perd ; il la ressaisit, la dit, la redit, appelant, évoquant de tout son pouvoir celle qui la suivait, jadis, et qui finit par venir : avec un fol amour, il dit ensuite, les retrouvant, oh ! les chères, l'une après l'autre, celles qui se succédaient, bon dit de cette page apprise autrefois, vite, à une prière à laquelle il a pensé, par bonheur. Il court ainsi qu'un équilibriste prêt à tomber, de toute sa vitesse instinctive, sur tout ce qu'il sait, récite, achève et tout de suite reprend au début : car en deux secondes une incroyable quantité de choses ont été dites. C'est un péril de mort, il ne faut pas s'arrêter, un péril de mort !... Le jour, mon Dieu, le jour !... comme la pensée tremble sur le gouffre de la folie...

Malheur ! il a hésité, il tombe ! et ne sait plus... Affreuse angoisse... sans fin, semble-t-elle ; rien, dans la nuit, — que la peur !

Ses mains crispées à il ne sait quoi, parmi la débâcle insensée de son cerveau, il se retient de toutes ses forces, pour ne pas le laisser aller, l'affreux hurlement... Il ne peut plus, il râle... S'il crie, tout

est perdu, la raison est brisée... Mais il ne peut plus, ne peut se souvenir plus de rien !

Il l'a fallu !...

Immense, long comme un deuil, et assouvissant pourtant comme toute fin, après avoir déchiré sa gorge, s'élève, fuit celui qu'il fallait retenir, le fatal, damné, désormais inarrêtable hurlement...

— Comment se fait-il qu'Annie soit là, et qu'il fasse jour [une lumière de soleil bien terne par cette fenêtre ouverte], jour depuis très longtemps, probablement ?

— Non, il ne délire pas, notre Maître, et le cri de l'humaine angoisse l'assiégeait sans succès cette nuit. Comment mon père n'a-t-il pas vu cette sueur froide qui coule à flots sur vos joues, pauvre martyr forcé de combattre dans les grandes ténèbres contre les mauvais anges, afin de pouvoir, le jour, exercer votre sainte influence, guérir miraculeusement les malades, et nous dire la parole vraie !

Tély, dont la mémoire et l'intelligence sont toujours comme évanouies, écoute cette voix lente, dont il se souvient, mais sans pouvoir préciser le sens de ce qu'elle prononce ; son toucher souffre, sa vue souffre, tous ses sens souffrent, et dans ses muscles, dans sa pensée aussi, il a mal. Peu à peu, il se remet assez pour se rappeler, avec la stupeur que lui donnerait un songe qu'il apprendrait être réalité, son rôle depuis trois ans : les montées de la folie, les traitements (avec l'Adversaire se penchant vers lui et si mal masqué par

le front dur et les gros yeux du médecin aliéniste — père d'Annie!), les prédications, les guérisons miraculeuses, toute une histoire légendaire qui se retrace sur le fond de son souvenir plutôt à la façon de quelque récit lu naguère. Il se rappelle en même temps son application à tâcher de corriger les écarts de la folie, au moyen des saintes paroles qui lui venaient alors si facilement aux lèvres, et par l'usage du pouvoir invraisemblable, magique, qu'il exerçait sur les malades.

Non, ce n'était pas un rêve, ni une lecture; c'était sa vie.

Annie, sa dévouée, son adoratrice, son disciple, était près de lui comme à présent, — s'entêtant à le défendre contre ceux qui le rendaient fou sous prétexte de le guérir et voulaient le tenir enfermé pour l'empêcher de parler et d'agir, orgueilleuse d'avoir découvert la première et de proclamer la puissance de son Tély. C'est elle qui, à force de l'aimer, en est venue à s'expliquer avec une si touchante ingéniosité tous ses délires qu'elle les partage et y laisse, morceau par morceau, sa raison, également.... Tély a eu un grand remords de l'entraîner dans sa chute, mais il s'est excusé longtemps devant lui-même en essayant de l'instruire de tout ce qu'il sentait de surhumain, et de réparer de la sorte, par un côté, ce qu'il ruinait, par un autre, en cette âme.

Cemensongede certaines heures, ces crises incompréhensibles, il les revoit, et frissonne: ... ce n'était plus lui qui parlait, dans ces moments, mais *l'autre*, l'ennemi, qui se glissait en son corps, pendant les extases qui en

éloignaient l'âme, essayait de détruire et l'œuvre et l'instrument en les heurtant l'un contre l'autre avec frénésie.

— Comment n'est-il donc pas ici? murmure Tély, les sourcils rapprochés par la méfiance; où peut-il se cacher?

Il ajoute soudain, pris d'angoisse: « Mon Dieu, c'est en moi! » et puis, défaillant: «... il y restera, maintenant »; car Tély vient de l'y deviner, non plus s'agitant comme naguère pour lui disputer la possession de son corps, mais fort désormais et presque définitivement le maître: ce fut pendant le dernier accès, sans doute... Désormais, — Tély ne sera même plus la double créature divine et démoniaque, qu'il était parvenu à être; mais, attaché ici-bas, il sera l'esclave toujours vaincu de sa moitié inférieure.

D'un violent effort de sa volonté, il rejette subitement son adversaire presque au dehors, et, sans perdre de temps, le poursuit; l'autre se dérobe en Annie, qui se prend à délirer, comme elle l'a vu faire trop souvent à Tély; celui-ci s'élançait vers elle, décidé à finir. Elle crie. Il s'arrête, sur le point de la frapper....

Mieux vaut périr lui-même et la perdre!

Alors, laissant revenir sur lui le haineux étranger qui se réjouit de sa victoire, il le maintient pour un suprême moment.... « Agenouille-toi, Annie, je t'en prie. » Tremblante encore, elle obéit; pourtant elle a douté, elle doute en ce moment; son père avait donc raison? quoi, Tély a failli la tuer? il faut qu'il soit fou furieux, en effet.

Une dernière tension de la volonté de celui-ci a évoqué cependant près de la jeune fille une forme de jeune homme. « Ce sera lui, ce sera moi encore, » prononce nettement Tély, et, après une espèce de geste de bénédiction ou de remerciement, se renversant en arrière, il crie : « Sauve-toi, va vite chercher ton père et mon frère ! »

Elle se précipite au dehors : l'Adversaire triomphe ! « A toi donc, râle Tély, je m'abandonne, prends mon corps, prends mon âme, suicide, folie, que mon œuvre soit anéantie, je cède, je t'appartiens. » Et, soulevé par une force irrésistible, celui qui fut une intelligence et une bonté est comme précipité vers l'angle d'une porte, à laquelle il va s'ouvrir le crâne, et meurt.

Deux cycles de sept années se sont accomplis.

Parmi les choses a vécu le disparu ; ce n'est plus une pensée liée par des organes insuffisants et forcée d'employer la volonté ; ayant absorbé l'obstacle adversaire par le renoncement, il participe divinement à toute la création ; pour lui, songer et créer ne sont qu'un : il est.

Voici les bords de la Loire, un peu plus haut que Tours : les beaux peupliers sortent leurs corps de l'eau grandie ; ce matin-là, un petit paysan d'une quinzaine d'années, mû par il ne sait quoi (c'est par l'invisible, le disparu, qui se sert en ce moment de lui pour sentir), s'est amusé à descendre un sentier pour tremper, à la fin, le bout de ses pieds dans la

grande eau bénie. Dans les branches se répercutent les rayons du soleil levant ; l'air est frais ; le ciel sourit ; le silence est plein de jeunesse.

— Comme les maisons sont mesquines vis-à-vis de ces splendeurs matinales ! dit à son compagnon, marchant sur la route blanche qui suit la Loire, le frère du disparu. Qu'il fait bon vivre ici, debout sur le talus verdoyant du quai !

Il s'en va, accompagné du docteur, d'un pas souple vers les montées rocheuses, où tous deux s'enfoncent ; entre les pierres dorées de mousse, ils montent, tournent l'espèce de ruine singulière qui paraît veiller au loin sur le pays et qu'on nomme la Lanterne de Rochecorbon. Les voilà sur les plateaux où souffle le vent large du sud-ouest, en entraînant les frais nuages sur la vallée, dans laquelle une place immense est tenue par le fleuve.

Le disparu a pensé une fleur, elle éclôt ; et pour l'admirer, un petit garçon d'à peu près sept ans, sorti d'un jardin, est venu se planter devant elle.

— Déjà levé, Jacques ? dit le docteur en l'embrasant ; et ta mère, mon mignon ? — Elle est là, répond le petit.

L'officier, qui était venu avec le médecin, retient l'enfant, et, se retournant vers son compagnon : « Docteur, fait-il d'une voix émue, n'avez-vous jamais remarqué comme le fils de votre fille ressemble à mon pauvre frère ? — Si, si, avoue le docteur, troublé ; je l'ai remarqué, il y a longtemps ; c'est sans doute ce souvenir qui la hante ;... l'hérédité par influence contient d'étranges mystères. — Mais, bien qu'elle

ait épousé le fils du vieux Dubois, Annie n'a donc pas oublié notre cher mort, qu'elle aima tant ? — Est-ce qu'on oublie, en réalité ! — Je la croyais, on la disait si éprise de son mari. — Vous êtes superbe avec vos questions ; je ne l'ai pas forcée, j'imagine. Certainement, elle l'aime. — Je ne comprends pas ! — Et moi ? Mais il y a beau temps que j'ai renoncé à expliquer tout cela. Cherchez, vous qui aimez tant le mystère !... Tenez, la voici. »

Annie s'avance en effet, au bras d'un homme jeune encore. Et Fernand est tout à coup frappé de voir comme celui-ci, chaque fois qu'il la regarde, ressemble à Tély. Mais ce n'est qu'un éclair : dès que le mari d'Annie détourne d'elle ses regards, ce n'est plus que le premier venu, sans expression individuelle. Fernand, qui les observe pendant que le docteur le présente à M. Dubois fils et que l'on cause, s'étonne de plus en plus : on dirait qu'Annie se rend compte du va-et-vient qui a lieu sur les traits de son mari et que c'est pour cela qu'elle veut sans cesse, avec une sorte d'accaparement jaloux, l'occuper d'elle.

Que dirait le frère de Tély s'il la savait convaincue que l'homme qui lui donne le bras est celui qui lui fut indiqué le jour où se tua Tély ? Tantôt elle le voit seul d'un côté, tandis que le fantôme du disparu se dresse de l'autre, et elle est malheureuse ; tantôt, à force de captiver son mari, elle y fait s'incarner pour ainsi dire et rayonner celui dont elle se souvient toujours, alors elle est pleine de tendresse et de joie. Seul, le docteur est dans la confiance de cette sin-

gulière folie ; c'est le secret de famille qui l'attriste et qu'il cache avec soin.

En vérité, l'âme du disparu envahit tout ; il naît sous la forme d'un idéal obscur au fond de ce que voudrait être le petit paysan laissé là-bas sur le bord de l'eau ; c'est cette âme encore, à qui reprend le besoin d'expérimenter dans l'humanité, qui, agissant par toute la douceur de ce printemps, déjà rapproche Annie et son mari, rentrant chez eux. Et dans la descente par le joli village de Saint-Georges, sur la route retrouvée et près de la Loire, les deux promeneurs sont obsédés du même souvenir.

— Ne crée-t-elle pas un problème autrement terrible que celui de la mort, la folie ? demande Fernand. Avoir travaillé pendant des années à enrichir sa pensée et à élargir son âme, pour voir ensuite toutes ces connaissances se confondre, se désagréger, se corrompre, et tant de peines se métamorphoser, presque chimiquement, en vils instincts ? Impossible, dans le cas présent, de se piper avec la possibilité d'un autre monde ! Non, celui que vous admiriez et aimiez, il reste devant vous ; ses moments de lucidité vous désespèrent plus que ses crises, en vous montrant à chaque fois que son « âme » est bien attachée au corps et qu'elle glisse de plus en plus, sous vos yeux, à la putréfaction... Si la folie n'était encore qu'un épouvantable malheur isolé, nous nous courberions, peut-être. Mais ce véritable « miracle de Satan » se mêle perpétuellement à notre vie. Chaque nuit, les rêves absurdes, où nous faisons passer ceux qui nous fréquentent de jour, modifient, sans que nous nous en

apercevions, nos dispositions envers ceux-ci et notre façon de les comprendre. Et même dans chacun des instants de notre pensée, il y a une lacune illogique, un abîme vide, et le hasard seul nous sert de pont. Vous, qui êtes aliéniste, quelles conclusions avez-vous pu réunir, au point de vue de la conduite de la vie, en face de tels dangers ?

— Deux règles, c'est tout : la première, que le seul danger, c'est la peur, c'est-à-dire un produit de l'imagination, c'est-à-dire... de ce que vous voudrez, — car nous n'y comprendrons jamais rien, et c'est un mot pour cacher, une fois pour toutes, un mystère ; — la seconde, qu'il faut que nous nous en remettions au même miracle perpétuel par lequel nous nous trouvons en ce monde, à une espèce de protection divine, à un enthousiasme, une foi, une inspiration, une « grâce ». Je ne dirai pas que le reste n'est rien et que la raison est exactement un néant ; mais c'est très peu de chose, très peu.

— Votre positivisme s'était d'une confiance illimitée et très chrétienne en l'inconnaissable. C'est fort bien. Mais je ne puis, si sage que vous me paraissiez dans ces deux domaines, science et foi, me contenter d'une pareille incuriosité. Je vous l'avoue, je ne comprendrais point l'indifférence d'un Littré, si je ne siquie par des travaux très absorbants ; encore ne trouvé-je pas à ce cas plus de mérite, au point de vue de notre m'expliquais ce manque de préoccupation métaphysique, qu'à celui du monsieur très occupé (vous savez de quoi le sont nos mondains et gens de relations !) qui n'a « jamais eu le temps de penser ». Je

me sens forcé par ma nature de creuser toujours la question ; et quand j'ai vu dans la Commune où les théories philosophiques conduisaient en politique, j'ai compris qu'il était, autant qu'à moi en particulier, nécessaire à tous et inévitable de voir et de choisir. Or tant de misères incompréhensibles, tant de malheurs inutiles et si capricieusement répartis ne me semblent explicables qu'en admettant quelque théorie comme le Karma des Hindous : nous vivons un nombre infini d'existences et ne sommes chargés, dans chacune, que des punitions méritées précédemment ; dès lors, à nous, en les supportant courageusement, de nous créer des destinées meilleures pour l'avenir.

Le docteur ne peut s'empêcher de sourire :

— Incorrigible utopiste, vous me rappelez votre frère en ce moment. Mais peut-être, après tout, est-ce l'air vif de ce matin qui nous pousse l'un et l'autre à discuter ces questions... Voyons, vous savez bien que votre Théosophie n'est qu'un ramassis de théories pillées à droite et à gauche : sa métaphysique est prise au bouddhisme ; sa psychologie ? du brahmanisme ; sa morale, fondée sur le *Karma*, est spirite ; il est vrai qu'Allan Kardec l'aura puisée à son tour dans les *Contemplations* ; votre logique, vous la trouverez avec sa méthode suggestive opposée à la critique aristotélicienne, avec ses analogies numériques et le reste, dans les mystiques chrétiens et dans Fourier !

— Si nous avons affaire à la théorie d'un homme, réplique le frère de Tély, votre critique serait grave. Mais l'originalité, la personnalité n'ont rien à voir dans le travail d'une collectivité qui cherche à se

rendre compte de la vérité et à faire jaillir le divin qu'elle recèle. Attendez la science, dites-vous. Allons donc, vous pouvez bien voir que votre école est aussi passée de mode que celle des réformateurs sociaux de 1848. Avez-vous rendu les hommes meilleurs ? Un peu plus francs, peut-être, mais plus cyniques aussi dans le mal. Une race nouvelle s'élève, qui vous dépite, bien entendu : mystique, elle aura ses hypocrites, mais elle a déjà ses natures « providentielles ». La bonté, grâce à elles, reprend une nouvelle jeunesse ; ne pensez-vous pas qu'une vie et des actions saintes, sans raisonnements sceptiques, ne soient pas faites pour réveiller de nobles émulations ?

— Un exemple me ferait mieux comprendre.

— Je ne vous prendrai que ce que j'ai vu hier avant de venir en Touraine. Sur les boulevards, un fardier chargé d'énormes pierres ne pouvait avancer ; vous connaissez la scène : le charretier faisant retentir la longue lanière de son fouet, blouse au vent, jurant et travaillant à entraîner par la force de sa volonté les chevaux qui piétinent, qui glissent... C'est un beau spectacle d'entêtement : la foule se tient alentour ; il suffirait en somme de quelques individus de bonne volonté aux roues. Seulement, à quoi bon se déranger sans profit personnel ? on regarde les coups pleuvoir sur les croupes des chevaux ; pour ma part, je vous avoue que je ne songeais qu'au côté esthétique de la scène. Par hasard, je regardai une calèche où se trouvait justement l'une de ces Théosophes dont les théories vous déplaisent si fort ; et je fus surpris de ce que je vis : cette mondaine regardait, elle aussi, mais nulle-

ment avec la candide indifférence des passants ; ses yeux, fixés sur les pauvres chevaux, étaient pleins de souffrance sympathique. A chaque fois que le fouet s'abattait sur leurs flancs en nage, le charitable visage semblait en trahir le contre-coup ; elle vivait en ces animaux, c'était évident, et avait mal. Enfin, elle n'y tint plus, et, en dépit de toute respectabilité, se pencha pour toucher le bras d'un maçon, en lui disant d'une voix suppliante : « Je vous en prie, monsieur, vous et quelques-uns de vos amis, si vous vouliez donner un coup de main à cette voiture ; voici pour leur distribuer... » Le fardier fut aisément remis en route, les gens furent frappés ; un journaliste vint, on s'excusa de ne lui point donner le nom qu'il demandait, et l'équipage partit aussi.

— Tenez, vous êtes incroyable, avec vos symboles ! Eh bien, faites de la métaphysique, faites-en ! Vous n'empêcherez pas chaque système que vous construirez de s'écrouler bientôt après, comme les pâtés de sable du petit Jacques, là-haut.

Il sont descendus près de la Loire, et ne trouvent plus rien à se dire ; car les idées intimement contradictoires de chacun d'eux n'ont pu s'emboîter à celles de l'autre. Parmi la légère brume qui s'élève des roseaux, le soleil fait sa montée, selon son antique représentation, comme un jeune roi sur un chariot d'or, dont la masse sombre des arbres, d'une part, et l'espace clair, de l'autre, semblent les deux coursiers emblématiques.

— Vous avez raison, dit Fernand, mais que faire enfin, pour nous dégager de ces idées vagues, pour avancer ?

Jamais il ne s'est senti plus brisé qu'en présence de cette jeune nature si saine dans son ensemble, et il s'enfonçait sans résultat dans ses analogies et ses raisonnements. Le docteur aussi est énérvé, mécontent.

— Que faire, enfin ? Où aller ?

Oh ! qui donc fait jaillir, de la fraîche voix de l'enfant là-haut, avec tant de sereine et naïve confiance en ses notes joyeuses, cette parfaite unité d'un charmant rire ?

GEORGES POLTI.

FIN

L'ŒIL DU DRAGON

(Suite)

A mes pieds le talus dévalait rapide jusque dans une eau jaune et lourde ; une touffe de roseaux vibrail avec un petit frémissement continu, courbée par le courant ; en face, une légère éminence dans les herbes prenait la forme d'une hutte de faucheur. La femme allait-elle paraître ? La petite barque se montrerait-elle au détour ?

J'aspirai l'air et j'en gonflai mes poumons : j'avais peur, car je sentais l'asphyxie me serrant à la gorge comme autrefois.

La lune, un peu voilée, montait sur la croupe des monts Sabins. Une à une les étoiles apparurent dans

l'atmosphère d'une transparence doucement bleuâtre.

Saint-Pierre, le Vatican, le château Saint-Ange découpaient leurs masses colossales mais, le fond rouge n'avait plus leurs contours. L'incendie n'allait-il pas s'allumer derrière ?

Pris de faiblesse, je m'affaissai sur l'herbe ; en regardant au-dessus de moi, je reconnus jusqu'aux dessins fantaisistes tracés sur le ciel par les déchiquetures du feuillage.

Alors il se produisit un phénomène interne d'une nature déconcertante.

Je me demandai si tous les objets environnants n'étaient pas des illusions, de simples réminiscences accourues pendant le rêve que je faisais, souvenirs des choses vues jadis en réalité.

Comme le dormeur des *Mille et une nuits*, je ne pouvais distinguer le fantôme d'avec le palpable, savoir où prendre la réalité objective.

Et pour constater que j'étais bien éveillé je faisais de grands gestes, je parlais très haut.

En même temps surgissaient des images confuses, effacées, entrevues dans les brouillards d'un lointain perdu. Des bourdonnements sortis de profondeurs souterraines montaient en grossissant. Je croyais y distinguer des cris humains, des hennissements de chevaux, des chocs métalliques.

Puis aussitôt je reconnaissais le bruit naturel du vent courbant les roseaux dans la plaine.

Je ne saurais dire à quel moment précis mon esprit quitta notre planète pour s'envoler dans la lumière et y revivre les temps de mon ancienne existence. Tous

les événements de la précédente incarnation me furent retracés cette nuit-là avec une précision de détails que je ne retrouve plus lorsque je veux rappeler ceux de la vie actuelle.

Les faits se confondent, s'enchevêtrent dans mon souvenir, si bien qu'il m'arrive parfois, devant les imbéciles, de faire allusion à quelque anecdote dont je fus le héros sous François I^{er}.

Ils ne manquent pas d'en conclure que je suis réellement fou et que ma séquestration a été imposée par la prudence.

Ah ! s'il m'était possible d'enfermer l'humanité dans une maison de lunatiques !

— Les choses remises ainsi en place, le monde irait mieux, dis-je, en affectant une conviction profonde.

Le petit œil gris du vieillard se fixa sur moi avec une expression qui me gênait.

— J'aimerais à croire que vous parlez sérieusement, monsieur. En attendant je me contente de hausser les épaules et de me taire.

— Mais non, veuillez continuer ; dites-moi ce que vous avez vu au bord du Tibre.

— Volontiers, d'autant mieux que la révélation de Rome éclairait et complétait celle de Paris. Avec elle toute ma biographie a été reconstruite. Je la résumerai en quelques mots.

Très noble, portant un des plus beaux noms de France, fabuleusement riche, je m'étais attaché à la fortune du connétable de Bourbon. J'aimais, en l'admirant, ce jeune héros si supérieur à François I^{er}, pauvre personnage singulièrement travesti et surfait

par l'histoire, un vulgaire polisson d'intelligence médiocre !

Pendant les guerres du Milanais j'avais levé une compagnie de gens d'armes ; des aventuriers allemands, italiens, quelques Français, tout un joli ramassis de pendards. Je m'étais, en même temps, fait confectionner la pièce d'armure dont je vous ai parlé. Avec la vanité fanfaronne et puéride de mon époque, j'ai voulu que mon équipement dépassât en magnificence artistique tout ce qui s'était fait dans ce genre.

Je suivis le connétable au siège de Rome ; je me trouvais près de lui lorsqu'il fut tué à la brèche de la Porta Cavalleggieri.

Après notre entrée en ville et les atrocités du sac, je plantai mes tentes sur la rive du Tibre, à quelque distance du château Saint-Ange dont nous faisons le siège.

Messir Orazio Baglioni s'y était enfermé avec l'artillerie que Benvenuto Cellini, un fameux hâbleur, se vante d'avoir manoeuvrée presque seul.

Je venais de m'étendre, tout armé, sur quelques bottes de paille et je commençais à y reposer, lorsque je fus éveillé par de grandes clameurs.

Deux femmes échevelées, les vêtements en lambeaux, couraient à travers le camp, poursuivies par des soudards.

L'une des deux, qui semblait la suivante de l'autre, se jetant à mes pieds, m'embrassait les genoux.

— « Illustre capitaine, noble seigneur, au nom de la Madone, sauvez dona Gemma. Ses parents sont

égorgés ; notre palais est en feu. Nous n'avons pas de refuge ! »

Du bras gauche j'abritai cette dona Gemma pendant que de la main droite demeurée libre, je découpais quelques têtes de lansquenets ivres.

Quand l'ordre fut à peu près rétabli, je desserrai mon bras pour dégager la femme. La face de celle-ci m'apparut éclairée à la fois par la lune et l'incendie.

Son front était tout ensanglanté.

Je pensai qu'en m'escrimant j'avais dû, par un mouvement involontaire, lui écorcher le visage contre mon corselet.

Vous êtes prié, monsieur, de noter ce détail.

La Madonna Gemma me fixa avec une tranquillité sous laquelle je sentais une sorte de dédain, presque de mépris.

Semblable attitude, dans nos situations respectives, était au moins étrange. Je pouvais attendre quelque chose de mieux, ne fût-ce qu'un remerciement.

La suivante m'apprit qu'elle ne parlait jamais.

Les faucheurs, vous le savez, construisent en plaine des huttes provisoires où s'abriter pendant les heures chaudes du jour.

C'est dans une cabane de ce genre que j'installai mes prisonnières, près de mon campement, de l'autre côté du Tibre. Moi-même, avec l'aide de valets, je me chargeai de leur porter des provisions.

Une conduite si bizarre dans pareille condition, étant données les mœurs ambiantes, ne s'explique que par un phénomène, un phénomène lui-même assez rare parmi mes semblables.

Le fait est que, dès le premier coup d'œil, j'étais devenu amoureux de Gemma, amoureux comme jamais collégien ne l'a été d'une prima donna, ni valet d'une princesse.

J'avais fait défense à mes hommes non seulement de molester les recluses, mais même d'approcher la cahute, et cela sous peine de mort immédiate.

La beauté surhumaine de cette femme me pétrifiait dans une extase étonnée. Il y avait en elle quelque chose d'énigmatique, attrayant et répulsif à la fois, qui exaspérait ma passion jusqu'au délire. Elle ne parlait pas, mais entendait et comprenait. Mes supplications les plus tendres, mes plus violentes déclarations n'ont jamais un instant altéré la sérénité atroce, implacable de son regard. Une timidité niaise m'a tenu barricadé dans les limites du respect le plus invraisemblable.

Jamais un mot hardi n'a pu sortir de mes lèvres.

Sous ses yeux impassibles les miens se baissaient comme si j'eusse ressenti la honte de quelque faute ignorée dont seule elle aurait eu le secret.

Oh ! comme, dans le fond de ma pensée, je me vengeais des tortures infligées par cette créature inerte !

Dans mes songeries je la traitais avec les raffinements d'une cruauté exquise. Quelles débauches de férocités savantes ! Quel dévergondage d'imagination pour inventer des supplices ! Elle se faisait statue ; c'est à coups de marteau que je la brisais en menus fragments !

Il faut me pardonner. On devient méchant à force

de souffrir. Chose incroyable ! Parfois je croyais reconnaître ses traits, son attitude. Dans des ténèbres lointaines comme au fond d'un puits, il m'a semblé qu'une statue pareille à Gemma trônait sur un piédestal bien haut, bien haut... L'édifice était sombre... Confusément j'entrevois des colonnes trapues, des monstres taillés dans le roc.....

Enfin, un soir, décidé à sortir de ma position ridicule, sans attendre le rameur et les valets, j'ai voulu traverser le Tibre. Vous savez comme quoi je m'y suis engouffré.

.....
Voilà tout ce que je vis sous les ormes près du fleuve. Sans savoir quand et de quelle façon j'étais rentré chez moi, via del Babuino, je m'y retrouvai à l'issue d'une longue crise fiévreuse coupée de délires.

Le fait fut attribué à une infection miasmatique ; l'on me fit prendre de ce sirop d'eucalyptus que le frère Alcide, trappiste aux Trois-Fontaines-Saint-Paul, venait d'inventer.

Le vieillard s'arrêta, fit une pause comme pour rassembler ses souvenirs, puis il reprit sa narration.

IV

Le jour descendait en jetant sur les pavés la lueur jaunâtre et fausse qui, dans les villes du Midi, s'allie à une sensation de chaleur malsaine avec un marasme opaque.

Un vrai jour de scirocco.

A la suite d'une longue flânerie, courbaturé dans tout le corps, mais l'esprit libre, la pensée vagabonde,

je me trouvais près de Saint-Georges-en-Vélabre ; j'allais tourner sur la place della Bocca della Verità, lorsque je m'arrêtai subitement fasciné.

Sur la façade d'une maison d'aspect sordide je venais de lire en lettres rouges :

ANTICHITÀ — LOPALLINO DI NEATI

Je relus plusieurs fois en sentant, je ne sais pour-quoi, un frisson qui me secouait.

— Lopallino di Neati, répétais-je inconscient et ne pouvant m'empêcher de redire à satiété ces mêmes syllabes.

Elles revenaient bourdonnant comme un refrain qui vous obsède, lorsque je franchis les deux marches qui conduisaient à la boutique.

C'était une vaste pièce oblongue, basse de plafond, obscure, toute remplie de cet entassement désordonné d'objets disparates que l'on rencontre chez les marchands de bric-à-brac.

Un homme, assis devant une table, y feuilletait un gros in-folio.

— Je voudrais avoir..... Je m'arrêtai, ne sachant pas pourquoi j'étais là. Après un moment d'hésitation, j'achevai :

— Je voudrais avoir une réduction en bronze du petit temple de Vesta.

Je parlais au hasard. Le voisinage de ce charmant édicule sur la place venait de me suggérer une idée.

L'homme leva un instant la tête, agita le bras avec

l'indolente majesté d'un souverain d'Orient et prononça ces mots :

— Servez monsieur, vous autres.

Puis il reprit son occupation.

Vieux, voûté, coiffé d'un bonnet grec à galons noircis, enveloppé dans une robe de chambre dont l'étoffe semblait arrachée à quelque tapisserie antique, cet homme avait les traits massifs, empâtés. Un petit bouquet de poils poussait sur son nez évidé comme celui de Socrate ; les oreilles étaient velues aussi. Forte, rousse, saupoudrée de blancheurs, la barbe masquait sa bouche et montait par-dessus les pommettes. Ses yeux disparaissaient derrière des lunettes rondes à verres fumés.

L'accumulation de ces choses triviales ne produisait cependant pas un ensemble vulgaire. La physionomie, évidemment laide, était d'une laideur grandiose et saisissante, tellement au-dessus du médiocre qu'on ne pouvait la voir sans emporter une impression qui s'enfonçait dans le souvenir comme un coin chassé par le maillet.

Le geste et l'appel de cet homme avaient fait surgir deux femmes derrière le comptoir.

L'une d'elles, de taille massive, penchait la tête en cherchant l'objet demandé ; je ne vis qu'une mèche grise échappée du fichu rouge qui, noué sous le menton, lui couvrait la tête.

L'autre, toute jeune, se tenait près de la fenêtre par laquelle un jour bas éclairait chichement les curiosités de la boutique. La lumière, arrivée de biais, envelop-

paît, en le frôlant, le visage de la jeune femme dans les caresses de ses demi-teintes.

Je la regardai.

Une ondée de fièvre courut dans toute ma chair ; mes artères battirent follement, mes dents s'entrechoquèrent ; de mes mains crispées je me retins au comptoir pour ne pas tomber et je murmurai : « Gemma, oh ! Gemma... » Je parlais d'une voix extraordinaire, sans vibration, qui me surprit tant elle me rappelait la voix entendue dans le rêve lorsque, en me noyant, j'avais imploré la femme sur le talus du fleuve.

R. DE MARICOURT.

(A suivre.)

JAMES DARMESTETER. — *La Légende divine*. — 1 vol. in-18, chez ALPH. LEMERRE.

Parce que M. James Darmesteter s'est fait à Paris, côte à côte avec M. Michel Bréal, M. Émile Sénart et quelques autres, le champion des doctrines herméneutiques de Max Müller et d'Adalbert Kühn, il est permis, lorsqu'il s'ingénie à interpréter les mythes ancestraux, de ne pas souscrire toujours à ses conclusions. Mais il est un ordre d'études où il ne faut point lui contester la maîtrise, et c'est la linguistique. Le Zend surtout et le Pehlvi lui ont livré tous leurs secrets, et, depuis la traduction de l'*Avesta* qu'il a donnée dans cette langue anglaise, la seule de notre temps que l'on ait le droit de qualifier d'aussi universelle que possible, il est considéré à juste titre comme le plus autorisé des iranologues.

C'est aussi un poète. Je sais bien qu'il n'a jamais publié de vers. Mais n'allez pas me chercher chicane. Si l'on devait s'en tenir aux vieilles conventions, M. Coppée, pour avoir coupé en petites tranches régulières de la prose

qui fait songer à du fromage très avancé, serait poète, et M. de Banville aussi, qui a réalisé ce tour de force d'aligner rien du tout en rang d'oignons. M. James Darmesteter a donc donné en 1879 un poème en prose, ou, si vous préférez l'heureux mot de M. Péladan, une prose lyrique, intitulée : *La Chute du Christ*. Une seconde édition vient d'en paraître chez Lemerre, augmentée de plusieurs morceaux inédits, et qui en vérité eussent pu le rester, leur fond comme leur forme étant manifestement inférieurs à la pensée qui a inspiré le chant principal et à l'expression qui a vivifié cette pensée. Il y a ainsi une sorte de trilogie, *Jésus, fils de Marie*, talentueuse, j'en conviens, mais guère enthousiasmante et où les tentatives de restitution historique rappellent invinciblement celles, combien malheureuses, du peintre Munckaczy ; puis un *Intermezzo* dans la note de certain piteux pamphlet rimé par le chevalier de Parny aux beaux temps du voltairianisme ; puis, à la fin, une *Résurrection*, manquée, et un épilogue, *Alruna*, dont le sens et l'urgence m'échappent.

Par exemple, la *Chute du Christ* est un pur diamant.

Dans un style sobre et ferme, éclatant parfois comme un paysage araméen, intense toujours, et sous quoi palpite la fauve passion mal contenue, un style d'ailleurs grande, comparable seulement à celui d'Isaïe, à qui d'ailleurs, M. James Darmesteter a songé ici, est rénovée prestigieusement la vieille légende du crépuscule divin.

A travers les mondes et les constellations et les nébuleuses et les univers, par delà l'Infini, « loin, bien loin, plus loin que ne vont les fous et les morts », le poète s'est laissé emporter par l'Ange de ses Ténèbres dans le Shéol des Dieux. « Ici, gisent tous les dieux morts, tous ceux que l'homme a créés et tués, tous ceux qu'il a tirés du néant pour s'accroupir une heure devant eux, et qu'il a rejetés du pied au néant pour y pourrir à tout jamais. » Sur un des plus hauts piliers du palais, que viennent battre toutes les vagues et toute l'écume du « fleuve divin », il regarde, et son guide, « triste et calme », debout contre lui, dénombre et dénomme les Devas et les Devis, les Baalim et les Baaloth, les Neters et les Ne-

tertes, les resplendissants et les monstrueux, « les myriades de la plèbe divine..., lesmyriades non comptées..., autant qu'il y a de myriades dans les feuilles tombées de mille automnes ». Mais « ce n'était pas encore la cité du Christ ». Or le sifflement du serpent immonde a fait grincer les portes du Sheol..., voici que l'heure approche...

— Quoi ! le Christ à son tour ici-bas ! Hier encore, n'était-il pas solide dans les cœurs et sur sa croix ? Hier encore, l'homme n'avait-il pas pour lui, pour lui seul, des genoux et des lèvres ?

— Hier, hier, hier ! L'ouragan des temps a passé. Et puis le Ciel aussi a ses mirages, et plus d'un est déjà de sept coudées dans la tombe qui semble encore vivant là-haut. Silence et regarde : *Ecce Homo !*

« Et un souffle passa sur le chaos, et l'enfer tressaillit jusqu'aux fibres dernières de ses racines... et je vis des hauteurs lointaines un spectre blanc descendre. Il venait, il venait lentement, mais sans arrêt, sans retour, poussé par derrière d'une main invisible... et la huée colossale jaillit des gueules de l'abîme : — Comment es-tu tombé du Ciel, étoile des étoiles, fils de la Vierge !... Et des pleurs muets coulaient le long de sa face ». Audessus de sa tête il ne voit que « l'ombre et la nuit et le vide », et il cherche « une face sans haine.... »

« Dans l'angle des hauteurs il aperçoit le poitrail » des Kerûbîm, et il crie vers Iahveh :

— *Eli, eli, lamma sabacthani !* « Entre les têtes dressées des deux taureaux, jaillit comme une flèche la colonne de feu ; elle frappe à la face Jésus chancelant, et la grande voix gronde : *Ani Adonai, Ekhad*. C'est moi qui suis le Seigneur, et moi seul. »

Alors le Serpent bondit et siffle : « Résigne-toi, Jésus, et comme nous : Maudis l'homme, et meurs. » Et Jésus, « levant la main qui frappa le figuier, lança hors du gouffre sur les mondes les paroles qui dessèchent ».

Quand le poète revint sur cette terre, « la vie et la mort étaient toujours aussi vivantes..., les cœurs étaient toujours aussi vastes et aussi profonds..., mais les mères en pleurs sur leurs enfants morts ne relevaient

plus leurs yeux vers le ciel », et il y avait des hommes déjà qui, lorsque sonnait l'heure, tombaient, sans espérer et sans maudire, « dédaigneux et le sourire aux lèvres ».

Ce stoïcisme sans doute est sincère, mais un athéisme de cette envergure n'est, comme toujours, que du théisme exaspéré, inassouvissable; en tout cas, il est bien... biblique.

M. Anatole France, récemment, remarquait combien M. James Darmesteter était resté, il dit *juif*, je préfère écrire *israélite*. A cela, je trouve ici une confirmation puissante. Entre le nihilisme tel que *le saigne* M. James Darmesteter et cette conception, rapportée de la captivité par les rédacteurs du Testament, d'une Divinité à laquelle il est défendu d'attribuer un nom, et que l'on désigne par une formule tout algébrique : *Celui* (et même *Ce*) *qui Est et qui fait être*, et encore, formule dont les Initiés seuls connaissent la prononciation, une Divinité enfin que l'on ne peut définir *que par des négations*, — je ne vois aucune différence.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

A la dernière séance du Groupe, le vendredi 11 juillet, on a refusé plus de 200 personnes. La salle des conférences était littéralement comble. Trois sujets ont servi aux expériences faites devant le public : M^{lles} Vehrya, Clarisse et Antoinette.

La conférence faite par Papus n'était que le résumé de la brochure qu'il vient de faire paraître sur les rapports de l'hypnotisme et du spiritisme.

BRANCHES

Une loge nouvelle du Groupe a été créée à Bruxelles (Belgique), sous la présidence de M. F. VURGEY, 25, rue des Junkers. Le titre de la nouvelle loge est KUMRIS.

Une loge est en formation au Havre.

Une nouvelle loge vient également d'être créée à Panama sous la présidence de M. BERTONEINI, S. I..

SOCIÉTÉS ADHÉRENTES

UNION THÉISTE

CULTE
RATIONNEL.

LIBRE
DISCUSSION.

29, Rue de Trévis, 29

PARIS

Président : EDOUARD BARME.
Vice-président : FABRE DES ESSARTS.
Secrétaire général : H. CAMERLYNCK.
Trésorier : STREIFF.

Réunion chaque dimanche, à 10 heures précises du matin.

L'Union théiste a pour objet de grouper les croyants en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

Ses membres n'appuient leurs doctrines que sur les révélations plus ou moins précises de la conscience.

Ils travaillent à organiser un culte populaire et national qui soit le terrain de rencontre pour la foi et la raison.

Toute liberté de parole est laissée aux contradicteurs.

(ENTRÉE LIBRE POUR LES LECTEURS DE *L'Initiation*)

BULLETIN THÉOSOPHIQUE

La Société Théosophique le Sphinx commencera ses séances ouvertes au public dès le mois d'octobre. La propagande s'organise déjà sur des bases sérieuses, et tout fait espérer que le succès mérité répondra aux efforts des organisateurs.

*
* *

MORT DE SUBBA ROW

Le 24 juin dernier, une des lumières de la Théosophie, Subba Row, est mort presque subitement, à l'âge de 34 ans.

La carrière de ce jeune maître a été des plus brillantes. Possédant les diplômes justifiant de ses connaissances de nos sciences occidentales, il unit ces données à la philosophie hindoue qu'il connaissait au mieux comme Brahme.

Il participa pour la plus grande part à l'exposition de la doctrine théosophique dans ses détails. Le caractère de ses travaux, publiés dans le *Theosophist* en grande partie, consiste dans une élévation remarquable de pensée unie à la clarté la plus nette, le tout conduit par une méthode des plus rigoureuses.

Subba Row ne tarda pas du reste, comme beaucoup de théosophes instruits depuis, à entrer en discussion avec M^{me} Blavatsky au sujet de la doctrine.

D'accord avec toutes les écoles d'occultisme orientales ou occidentales, Subba Row affirme que la loi fondamentale est le ternaire tonalisé en quaternaire.

M^{me} Blavatsky voulait au contraire prétendre que le septenaire était la seule loi réelle de l'esotérisme, en contradiction avec les idées défendues par elle dans ses précédents ouvrages. (Voy. *Isis Unveiled*)

Subba Row n'eut pas grand'peine à battre sur tous

les points sa contradictrice dans une série d'articles des plus remarquables parus dans le *Theosophist*.

Du reste, le brahme resta toujours en bonnes relations avec le colonel Olcott, quoique ayant quitté la Société Théosophique. Ce dernier fit même des efforts très grands pour le guérir par le magnétisme lors de sa dernière maladie, qui eut en trois jours une issue fatale.

Le colonel Olcott affirme que Subba Row était tenu au courant des progrès de l'initiation de Damodar en ce moment vers le Thibet.

* *

DISSOLUTION DE L'HERMÈS

Nous apprenons que, par décision de la majorité des membres du bureau de l'Hermès, cette branche de la S. T. est dissoute pour des motifs d'ordre intérieur et général. L'un des vice-présidents de l'Hermès, Eugène Nus, avait déjà donné sa démission de membre du Bureau.

En outre, M. G. Caminade, président de la Loge ésotérique de la S. T., qu'il avait fondée il y a quelque temps, a donné sa démission et cette Loge est également dissoute.

Il n'y a donc plus à Paris, pour représenter la S. T. publiquement, que la branche le Sphinx.

* *

Articles importants du *Theosophist* (juillet 1890). — (La seule revue sérieuse consacrée à la théosophie depuis la fondation de la S. T.)

Mysticisme rationnel. — *T. Douglas Fawcett*, par H. S. OLCOTT.

Varaha Upanishad de Krisna. — Yapu-Veda, etc.

L'abonnement annuel du *Theosophist* est de 25 fr. par an pour la France. S'adresser au secrétariat de la Société Théosophique le « Sphinx », 29, rue de Trévise, Paris, qui est ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 7 heures du soir.

NOUVELLES DIVERSES

Par décret du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 14 juillet 1890, M. PAPUS a été nommé Officier d'Académie :

1° Comme publiciste (direction de *l'Initiation* et publication d'ouvrages philosophiques divers) ;

2° Comme professeur, médaille de bronze et médaille d'argent de l'Union française de la jeunesse.

* *

On vient de vendre à Coire, aux enchères publiques, la maison natale de Théophraste Paracelse, le plus fameux médecin et alchimiste du seizième siècle, mort en 1541, sur un lit d'hôpital, à l'âge de quarante-huit ans.

On assure que l'acquéreur, M. Bichler, va faire faire des fouilles dans les caves pour découvrir les *secrets de Paracelse*.

On croyait communément, il y a deux cents ans, que le thaumaturge avait réellement découvert l'art de faire de l'or à volonté. Cagliostro fut le dernier paracelsiste.

* *

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

On raconte partout des faits extraordinaires : ici, c'est l'entraînement de la suggestion ou la vue à distance sans le secours des yeux ; là, le compte rendu officiel d'une opération chirurgicale faite sans douleur dans le somnambulisme ou de maladies réputées incurables guéries par le Magnétisme. Nié hier encore, le *Magnétisme* est affirmé aujourd'hui par les savants, et tout le monde veut être renseigné sur sa valeur.

Ne reculant devant aucun sacrifice quand il s'agit d'être

agréable à nos lecteurs, nous venons de nous entendre avec le *Journal du Magnétisme*, organe mensuel de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 7 fr. par an, pour que cet intéressant journal soit servi à titre de

PRIME ENTIÈREMENT GRATUITE

à tous nos abonnés nouveaux et à nos réabonnés, pendant la durée de leur abonnement.

Pour recevoir cette prime, en faire la demande à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, en y joignant sa quittance d'abonnement.

*
* *

UNE AFFAIRE DE SORCELLERIE

(Extrait d'un journal quotidien)

Dans notre numéro d'avant-hier, nous avons fait connaître quelques détails relatifs à l'affaire de la fille Vatinel, que la Cour d'assises de la Seine-Inférieure jugeait sous la prévention d'infanticide.

On sait que la Cour a renvoyé l'affaire à une autre session pour qu'il puisse être procédé à l'examen mental de la fille Vatinel.

L'interrogatoire a toutefois mis en lumière certains détails des plus curieux que nous croyons devoir mentionner et qui donneront une idée des superstitions qui existent encore à notre époque.

D. Bastide vous a-t-il conseillé de tuer votre enfant ? lui demande le président.

R. Non, puisqu'il me disait que je n'étais pas enceinte. Il m'affirmait que c'était une boule d'eau qui fondrait au lever du soleil. Quand je lui disais : « On me dit que je suis enceinte », il me répondait : « Ma pauvre enfant, si tu l'étais, il y a longtemps que ça serait fait. »

D. Après votre accouchement, n'avez-vous pas taché votre linge de sang ?

R. Bastide me disait de mettre du sang de poulet pour faire fondre la boule d'eau.

D. Vous avez cependant bien vu que vous accouchiez.

R. Oui, en regardant dans le seau, j'ai vu un enfant. J'ai dit : « Bastide, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que j'étais enceinte ? » Il m'a répondu : « Ma pauvre enfant, ne l'dites pas, pour votre honneur comme pour la mienne. »

D. Pourquoi n'avez-vous rien dit à vos maîtres de la conduite de Bastide ?

R. Je ne le pouvais pas : c'était là (l'accusée porte les mains à son cou) et ça ne pouvait pas sortir, j'avais beau faire, ça restait quand je voulais causer, ça m'étranglait. Avec ses livres, il commandait mon âme.

D. Pourquoi parlez-vous de Bastide, maintenant, alors que vous n'avez pas donné ces détails pendant l'instruction ?

R. Bastide ne me peut plus rien, je me suis confessée ; il m'avait défendu de voir un prêtre. Il n'est plus là avec ses fioles et ses mauvais livres pour m'empêcher de parler.

D. Quelles fioles ? que contenaient-elles ?

R. De l'absinthe, pour quinze sous, et du persil. Je devais en boire au coup de midi, quand l'*Angelus* sonnait, et la boule d'eau se fondrait.

D. Bastide faisait-il des signes sur vous ?

R. Entre les yeux, autour des reins.

M^e Goujou. — Ne vous a-t-il pas dit que vous perdriez quelqu'un de votre famille ?

R. Oui, il m'a dit que je n'étais pas au bout de mes peines, que je perdrais quelqu'un, et de fait, le 13 février, ma petite sœur mourait. (L'accusée verse des larmes).

D. Bastide avait-il aussi quelque pouvoir sur vos maîtres ?

R. Oui, il faisait descendre mon maître de sa chambre quand il voulait ; sur son ordre, les tonneaux de la cave dansaient, et à ce moment-là je ne voyais plus clair, tout tournait. Je voyais Bastide qui tenait un de ses livres avec une couverture noire.

D. Que contenaient ces livres ?

R. Je ne sais pas.

Bastide a été entendu comme témoin, mais il a nié avoir eu des relations avec la fille Vatinel et lui avoir commandé quoi que ce soit.

D'autre part, le défenseur a donné lecture de la lettre suivante écrite par M. le duc d'Almezan, maire de Saint-Saëns.

« Saint-Saëns, 12 mai.

« J'ai pris quelques informations sur l'affaire de la fille Vatinel.

« L'opinion populaire, rue du Bosc, n'est pas favorable à Bastide. Il passe pour un sorcier redoutable : nul n'ignore qu'il a le *Livre des bergers* et qu'il peut ainsi causer à une femme toutes sortes de désagréments, rien qu'en la regardant d'une certaine façon.

« Il a pu ainsi rendre mère la fille Vatinel et lui persuader de ne pas s'inquiéter de la déformation de sa taille, qu'elle n'était enceinte que d'une boule et que cette boule ne manquerait pas de fondre sous son regard.

« La fille Vatinel l'aurait cru et se serait laissée ainsi surprendre, tandis qu'autrement elle aurait été se cacher chez sa mère. »

On sait que la Cour a cru devoir, dans ces circonstances, renvoyer l'affaire à une autre session.

*
* *

ACTIONS OCCULTES DES PENTACLES MAGIQUES

(Preuves expérimentales)

On sait que les sujets placés en somnambulisme acquièrent un état particulier avec l'influence duquel le *corps astral* réagit vivement sous toutes les influences qui le sollicitent.

C'est sur l'action occulte des signes, des paroles, des parfums et des couleurs sur le corps astral qu'est basée la plus grande partie de la magie pratique.

Partant de ces idées, nous avons fait une série d'expériences desquelles il résulte que les pentacles ont

une action très nette sur le sujet somnambulique.

Ainsi le *Pentagramme* (étoile à 5 pointes) est surtout remarquable à ce point de vue.

Présenté la pointe en haut (en signe de magie blanche) à un sujet non prévenu, le pentagramme cause une gaieté très forte au sujet.

La pointe en bas, au contraire, une répulsion violente se produit avec tous les signes de la fureur.

Nous avons fait de nouvelles expériences en évitant toute suggestion possible, mentale ou autre, et les mêmes faits se sont toujours reproduits. PAPUS.

REVUES DU MOIS

REVUE SPIRITE (1^{er} août 90). — Deux articles sur *l'Inconscient*. — *Christ est-il d'origine sémitique ou aryenne*, par MARCUS DE VÈZE. — Fait nouveau d'hypnotisme médianimique. — La Vie de l'esprit pendant le sommeil.

* *

LA LUMIÈRE (27 juillet 1890). — Rapport intéressant sur le guérisseur Léopold Montaut, par LUCIE GRANGE, qui a fait exprès le voyage.

* *

JOURNAL DE MAGNÉTISME, 23, rue Saint-Merri. — Étude sur le magnétisme appliqué à la thérapeutique, par H. DURVILLE.

* *

LA CHAÎNE MAGNÉTIQUE. — Effets de la catalepsie sur les mouvements cérébraux, par EUGÉNIE GARCIA Y RUIZ.

— Déplacement d'objets inanimés sans contact, par H. PELLETIER.

*
*
*

L'AVENIR DE L'HUMANITÉ (Douai). — Un excellent article dans le n° 4 (août 90). — *Pluralité des existences de l'âme*, par M. J. JESUPRET.

*
*
*

REVUE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES, ILLUSTRÉE. — *Gabrielle Bompard et la suggestion mentale*, par L. MOUTIN.

*
*
*

REVUE SOCIALISTE (juillet 1890). — *La Revue sociale et littéraire*, par ADOLPHE TABARANT.

*
*
*

L'ALLIANCE SCIENTIFIQUE. — Importante étude de AD. FRANCK, de l'Institut, sur *la condition politique et religieuse de la Judée dans les derniers temps de sa nationalité*.

*
*
*

LA RELIGION UNIVERSELLE (Nantes). — *Où en est la question sociale*, par CH. FAUVETY.

*
*
*

LA TRADITION. — Direction MM. EMILE BLÉMONT et HENRY CAPNOY, 33, rue Vavin. (Recommandée.)

*
*
*

L'ECHO DE LA SEMAINE (rédacteur en chef: Victor Tissot).

Nous signalons l'*Echo de la Semaine* à ceux de nos

lecteurs qui cherchent un journal leur apportant une lecture agréable et variée pour la journée du dimanche. *L'Echo de la Semaine* est le plus littéraire et en même temps le plus varié et le plus intéressant des journaux parisiens hebdomadaires. Il est illustré. Il donne dans chaque numéro la matière d'un petit volume ; il ne coûte que 6 fr. par an pour la France, — dont 3 fr. 50 remboursés par un volume de la librairie Dentu.

Ses chroniques sont signées : Bergerat, Mirbeau, Aurélien Scholl, etc. ; il publie des nouvelles de Theuriet, Coppée, Richepin, Mendès, Guy de Maupassant ; des portraits artistiques et des portraits militaires ; des comédies, des monologues, des pièces de vers, une semaine théâtrale, une semaine littéraire, et chaque mois, alternativement des chroniques agricoles, scientifiques, médicales, scolaires et mondaines.

L'Echo de la Semaine commence dans son numéro de ce jour deux très intéressants romans, se passant dans des milieux nouveaux du Paris moderne.

L'Echo de la Semaine est illustré. Le texte qu'il a demandé à M. Guillot, juge d'instruction, sur les *Prisons de Paris*, sera accompagné de dessins d'après nature.

Lire encore dans le numéro de ce jour l'article d'Alphonse Daudet sur les Goncourt ; la page inédite de ces écrivains ; la délicieuse fantaisie de Gustave Droz ; les impressions de voyage dans l'Engadine de Paul Bourget, les vers de Jean Rameau, etc.

Un numéro spécimen de *L'Echo de la Semaine* est envoyé gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande, 3, place de Valois, Paris.

En vente partout. 15 cent. le numéro. — Abonnement : France : 6 francs par an. *Union postale* : 7 fr. 50, dont 3 fr. 50 remboursés en ouvrages de la librairie Dentu, (demander la liste des volumes-primés). — Envoi *Franco* de numéros spécimens de *L'Echo* sur demande, 3, place de Valois, Paris.

∴

ÉTRANGER

Revista de Estudios Psicologicos (juillet 1890). — Revue spirite et spiritualiste mensuelle publiée à Barcelone. Nous ne saurions trop répéter que les revues de l'étranger donnent l'exemple aux revues françaises. — C'est le cas de celle-ci qui est une des mieux faites d'Europe.

On y trouve les nouvelles les plus complètes concernant le mouvement dans le monde entier. — Nous ne saurions trop la recommander à nos lecteurs connaissant l'espagnol.

Ce numéro contient un article sur *la Franc-Maçonnerie et le spiritisme* qui cite, après des statistiques intéressantes, une partie du Bulletin Maçonique d'Oswald Wirth dans *l'Initiation*.

*
**

La Revista Espiritista de la Habana (juin 1890) — est aussi fort bien faite. — Elle reproduit, à côté d'excellents articles originaux, les études de Papus parues dans *l'Initiation*.

Elle a cité aussi le cas d'une jeune fille de Montréal âgée de 26 ans, qui, d'après des preuves authentiques, n'a pas mangé depuis 284 jours et ne diminue pas de poids (elle pèse 125 livres). Elle se contente de prendre de temps en temps un peu d'eau. Ses facultés mentales ne sont en rien diminuées.

*
**

Lux de Rome, dirigée par Giovanni Hoffmann, publie toujours d'excellents travaux originaux sur les questions qui nous intéressent. Le numéro de juillet se termine par une revue de la presse.

*
**

La Psiche (Hypnotisme — Magnétisme. — Spiritisme).

— Proposition d'une alliance universelle spirite et spiritualiste, par E. Ungher.

LIVRES REÇUS

J. de Strada. — LA GENÈSE UNIVERSELLE (ouvrage important, compte rendu prochainement).

*
* *

Allan Kardec. — ŒUVRES POSTHUMES, 1 vol. in-18, prix 3 fr. 50, publiées par la Société de Librairie Spirite.

*
* *

D^r Foveau de Courmelles. — LES FACULTÉS MENTALES DES ANIMAUX. Bibliothèque scientifique contemporaine.

*
* *

GUÉRISON CERTAINE DU CHOLÉRA. — Rapport à l'Académie des sciences (librairie du Magnétisme).

*
* *

LA SCIENCE PSYCHIQUE, analyse de l'œuvre de *M. Amédée H. Simonin* (20 cent., même librairie).

*
* *

LE SPIRITISME, par *Papus*, 20 cent. Brochure résumant les points principaux de la doctrine spirite.

*
* *

Congrès international de 1889. — LE MAGNÉTISME HUMAIN appliqué au soulagement et à la guérison des maladies. Rapport général. (G. CARRÉ, éditeur.)

*
* *

LE CAFÉ, par l'ingénieur *Le Turcq des Rosiers*, membre de la Société française d'hygiène (exposé d'un nouveau procédé de torréfaction).

*
**

SORCERY IN SCIENCE, by *Anna Kingsford*, docteur en médecine (publication importante du *Theosophist*).

TIERS ORDRE DE LA ROSE + CROIX CATHOLIQUE

R+C+C

Le Sar Joséphin Peladan ayant démissionné du *Conseil des douze* pour se consacrer à la Rose Croix Catholique, LES MAGNIFIQUES l'ont élu maître de l'ordre.

En conséquence, le Sar Joséphin Peladan est hiérarque de la suprême hiérarchie, ainsi constituée en septenaire officiel. Sar Peladan, Samas, Sin, comte de Larmandie, comte de....., Tammuz.

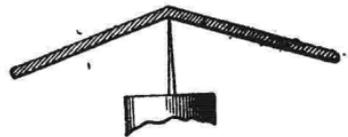
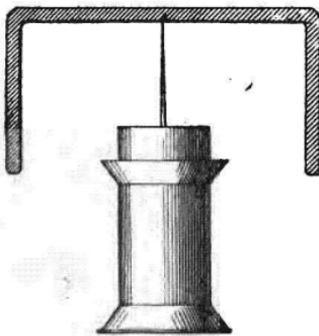
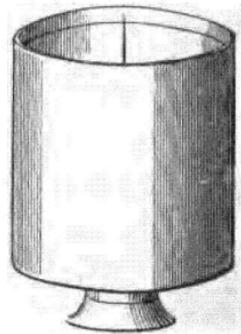
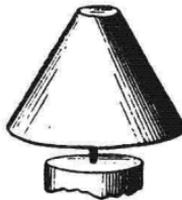
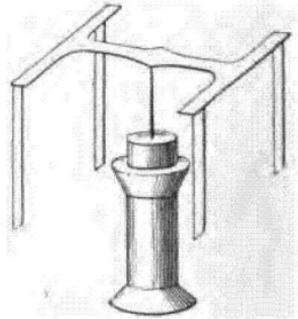
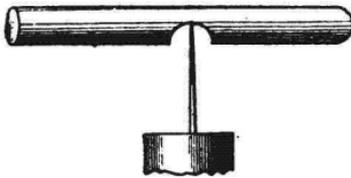
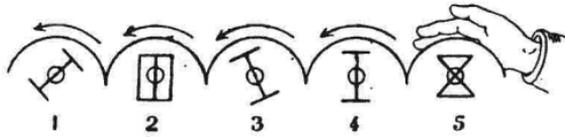
Le Tiers Ordre de la Rose-Croix catholique n'a aucun rapport désormais avec MM. Agur, Alta, etc. Seul, *Papus* est accrédité, ayant droit de séance et place au conseil comme créateur et seul chef du mouvement de désoccultation de l'occulte.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

(Voir l'article *Occultisme Expérimental*, p. 523).



AVANT-PROPOS

LA TROISIÈME ANNÉE DE L'INITIATION

L'*Initiation* termine avec ce numéro sa seconde année de publication, elle commencera bientôt sa quatrième année d'existence, ayant paru en octobre 1888 (1^{re} année) 1889, (2^e année) 1890 (3^e année), 1891 (4^e année).

Maintenant que l'avenir de la Revue paraît à jamais assuré, à moins d'événements inattendus, il nous semble utile de résumer le chemin parcouru et les progrès accomplis par l'occultisme depuis la fondation de l'*Initiation*.

En octobre 1888 diverses publications existaient, rattachées chacune à une école particulière et présentant systématiquement les idées philosophiques sous le jour particulier de cette école. Le public ne pouvait trouver nulle part un exposé de toutes les opinions unies dans un but commun : le renversement des doctrines matérialistes en dehors de tout cléricisme.

Une société qui prétendait à l'Union fraternelle de tous venait de se révéler comme la plus sectaire et la

plus intolérante qui fût; éclairés sur ses agissements, les écrivains occultistes français s'étaient retirés du guépier. Nous fîmes alors appel à toutes les écoles dans leurs représentants les plus éminents, toutes répondirent : une revue philosophique indépendante se trouvait fondée ; *l'Initiation* naquit en moins d'un mois de préparation.

Je dois ici rendre justice et remercier publiquement celui à qui nous sommes redevables du succès de notre œuvre. Collaborateur trop modeste, eu égard à son mérite réel, Julien Lejay vint à nous dès la première heure et s'associa à nos efforts intellectuellement et matériellement ; mettant comme seule condition que personne ne saurait ce qu'il avait fait. Aujourd'hui que le succès est venu couronner notre audacieuse tentative, je trahis mon serment et j'espère que notre ami voudra bien me pardonner.

Le second facteur de notre réussite fut le public qui répondit relativement vite à notre appel, puisqu'à l'heure actuelle, au commencement du neuvième volume, nous avons été obligés d'augmenter notre tirage après avoir diminué de 150 les numéros gratuits de la Revue.

Enfin, quels que soient les efforts de celui qui prend la responsabilité de fonder une telle œuvre, il échoue sûrement, si des collaborateurs éminents ne viennent appuyer de leur nom et de leur talent l'entreprise commencée.

Les noms de F. Ch. Barlet, de Stanislas de Guaita, de G. Montière, étaient déjà considérés à leur valeur par les lecteurs de leurs œuvres d'occultisme. Celui de

Joséphin Péladan était aussi bien connu ; adoré des uns, haï des autres, il était la marque d'un haut mérite pour tous. René Caillié, Eugène Nus, Gabriel Delanne, tenaient la tête du mouvement spirite ; le D^r Foveau de Courmelles était estimé à son juste mérite par les partisans du Magnétisme. Si je voulais citer tous les noms des écrivains déjà connus, il me faudrait recopier ici la liste de tous nos rédacteurs. Signalons cependant la création dans *l'Initiation* d'une partie littéraire et le succès considérable qu'obtinrent les « *Contes astraux* » de Jules Lermina (à qui nous devons une foule de conseils pour la direction pratique de la Revue) et les études physiognomoniques de Polti et Gary, travail entièrement nouveau, dans la première année de notre publication.

Nous ne pouvons donc que constater l'empressement de tous à nous répondre et nous remercions tous nos rédacteurs, tous nos collaborateurs pour l'impulsion qu'ils ont donnée non pas tant à notre Revue qu'au mouvement spiritualiste lui-même.

Terminons ce qui a rapport à *l'Initiation* en énumérant ce qui fait de cette publication une œuvre vraiment originale.

Grâce au concours d'un occultiste dévoué, G. Poirrel, les lecteurs possèdent à l'heure actuelle une collection unique de Phototypies se rapportant à nos études. Trois magnifiques gravures sont encore tirées, prêtes à être livrées à nos abonnés ; elles paraîtront tous les deux mois à partir du prochain numéro.

L'Initiation est la seule revue qui ait consacré et qui consacre encore aux ouvrages spiritualistes des

comptes rendus et des analyses de 10 ou 20 pages. Nous voulons avant tout faire une *Revue*, c'est-à-dire jeter un coup d'œil d'ensemble sur le progrès de notre mouvement et non débiter des morceaux de volumes mensuellement. Voilà pourquoi celui qui parcourt la collection complète de *l'Initiation* peut se rendre compte des progrès accomplis mois par mois grâce aux bulletins divers et à l'analyse aussi complète que possible des revues et des journaux, publiée dans chaque numéro. C'est là ce qui prouve mieux que tout que *l'Initiation* est une revue *synthétique*, une revue d'ensemble, et non une revue sectaire, pas plus qu'un journal éclectique, ce qui serait tout à fait ridicule.

Quand on compare l'état du spiritualisme en 1888 avec l'état actuel du mouvement, on ne peut que constater des progrès sensibles.

Le Congrès spirite et spiritualiste de 1889, auquel *l'Initiation* prit une grande part, a donné à ce mouvement une impulsion véritablement remarquable. Laissant là les divisions créées par certains théosophes, les occultistes sont venus s'unir fraternellement aux spirites dans la lutte pour le but commun et cette union a donné un essor tout nouveau au spiritualisme tout entier.

C'est en vain que, dans une petite publication qui copie servilement l'aspect extérieur de *l'Initiation*, le spiritisme est grossièrement attaqué, en même temps du reste que certains de nos rédacteurs. Il est des attaques « théosophiques » auxquelles il est mal-séant de répondre quand on est bien élevé; les spi-

rites l'ont compris ainsi que nous-mêmes, et nous les en remercions.

Cependant cette œuvre de groupement commencée par la Revue, il fallait la couronner par un essai plus considérable encore.

L'Initiation venait d'être achetée par son éditeur, nous pouvions porter nos efforts de réalisation d'un autre côté.

Le *Groupe indépendant d'études ésotériques* fut fondé avec quarante francs de capital au début. Je tiens à donner ce chiffre pour bien montrer quelle illusion c'est de croire à la nécessité de fortes sommes pour faire réussir une entreprise, même intellectuelle. Le dévouement et la foi de ceux qui s'attellent à la réussite d'une idée valent plus que le grand nombre d'employés. C'est à l'activité d'un de nos amis, licencié en droit, Lucien Mauchel, qui ne craignit pas de se charger de toute la partie administrative, que nous sommes redevables de l'état du groupe.

Les séances régulières se tinrent d'abord dans le local de la Bibliothèque internationale des Œuvres des Femmes, mis gracieusement à notre disposition par la directrice, Mademoiselle A. de Wolska, toute dévouée à notre œuvre.

Le *Groupe indépendant d'études ésotériques* n'est pas une société cherchant sous un titre ronflant à faire adopter des idées arrêtées d'avance à ses membres; c'est un groupe, c'est-à-dire une alliance de toutes les écoles n'enlevant l'autonomie d'aucune d'elles. Les membres peuvent avoir les opinions personnelles

qui leur plaisent et ne seront jamais excommuniés de ce chef. Des groupes d'expériences spirites dirigés par des spirites Kardécistes fonctionnent et obtiennent de superbes résultats à côté d'autres groupes d'expérimentation dirigés par des positivistes de méthode sinon de croyance

Nous tenons à insister sur ce fait pour détruire deux préjugés répandus sur le compte du Groupe : d'abord, que c'est une société *éclectique*. Il faudrait pour cela faire une moyenne des opinions de toutes les écoles, ce qui n'est pas. Ensuite, que le Groupe n'est pas spirite, n'est pas occultiste, etc., etc. Un fantassin n'est pas un artilleur, un artilleur n'est pas un dragon et cependant l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie sont indispensables pour constituer une véritable armée. De même, il en est parmi nous qui sont occultistes et kabbalistes de grand talent comme Stanislas de Guaita; il en est d'autres qui sont spirites comme MM. Bouvery et Auzanneau; cela influe-t-il en quelque chose sur la marche du Groupe?

Pas le moins du monde; nous sommes unis pour la diffusion de toutes nos idées, quelle qu'en soit l'étiquette, et nous poursuivrons cette diffusion indépendamment de toute école; de là le nom: *Groupe indépendant d'études ésotériques* de l'œuvre, et le succès obtenu.

Le local mis à notre disposition ne suffisant plus, nous prîmes la résolution de nous agrandir en nous mettant en contact plus direct avec le public.

C'est alors que nous avons mis à contribution les bienfaits de la collectivité: La *Bibliothèque interna-*

tionale des Œuvres des Femmes voulut bien s'unir à nous ; de là un apport considérable de matériel. Le directeur de l'Initiation envoya sa bibliothèque d'occultisme ; d'autres amis contribuèrent aussi à l'édification du nouveau local, et voilà comment avec 800 fr. de capital initial, augmenté de quelques légères commandites (1,000 francs environ), nous créâmes un quartier général contenant une librairie, une salle de conférences, la Bibliothèque des Œuvres des Femmes et celle du Groupe. Lucien Mauchel voulut bien se charger de l'administration générale de la nouvelle entreprise.

A l'heure actuelle nous venons encore de nous agrandir en annexant à proximité un nouveau local qui servira aux expériences pratiques et aux réunions fermées ; le succès a donc répondu encore une fois à notre appel.

Le *Groupe indépendant d'Etudes ésotériques* compte plus de 350 membres, parmi lesquels des noms éminents dans la Littérature, la Science, dans la Diplomatie. Il a des correspondants dans toute l'Europe ; ses branches commencent à se répandre aussi partout et tout cela a été obtenu par l'union de quelques volontés servie par une foi inébranlable en l'œuvre entreprise.

∴

C'est un peu notre confession que nous avons présentée à nos lecteurs, c'est aussi l'histoire des origines de notre mouvement. Peut-être verrons-nous nos efforts demeurer vains ; peut-être, ainsi que nous l'espérons, verrons-nous le succès s'affirmer de plus

en plus. Quoi qu'il en soit, notre jeunesse à tous répond de notre activité; elle est un gage aussi que, s'il est nécessaire de combattre, nos adversaires trouveront devant eux des troupes organisées, habituées aux combats quotidiens et dont les chefs, ou mieux les camarades placés en avant, sont guidés par une idée qui assure généralement la victoire : la Foi en la Vérité qu'on vient proclamer.

Nous publierons bientôt un exposé complet de l'Histoire du Groupe avec ses statuts et ses règlements. Pour l'instant nous avons voulu résumer l'œuvre de *l'Initiation* depuis sa fondation et remercier tous ceux qui ont largement contribué au succès : rédacteurs, collaborateurs et lecteurs.

LA DIRECTION.





PARTIE INITIATIQUE

L'Acte de Création

(Fragment)

« La conclusion finale très nette à laquelle nous
« condamne l'étude comparée de tout l'ensemble des
« faits les mieux acquis est, en résumé, celle-ci : les
« *Eléments du Monde physique* ont commencé à
« exister à un moment donné, et c'est de ce moment
« que date la formation graduée des Mondes.

« Que nous comprenions ou que nous ne comprenions pas, cela n'y change rien. L'assertion solennelle de la Science moderne reste debout, inattaquable. »

Voilà ce qu'on lit en propres termes dans un ouvrage tout récent qui est comme un des derniers mots de nos sciences : *Constitution de l'espace céleste*, par G. A. Hirn (Paris, 1889). Et ce n'est pas une simple opinion, un article de foi, c'est le fruit de plus de dix ans de travaux, d'observations, aidés du calcul transcendant, fondés sur la théorie dynamique de la

chaleur. Nous voilà bien loin des assertions empiriques que le matérialisme nous imposait il y a vingt ans à peine ; cependant nous sommes bien éloignés aussi d'une solution satisfaisante de ce ténébreux mystère de la création. Comment le concilier avec la notion des attributs divins, comment résoudre les antinomies si souvent exprimées de cette difficile question ? On ne le peut qu'en cherchant à se rendre compte de l'acte même si nettement affirmé par notre savant physicien. C'est ce que l'on veut essayer ici par quelques réflexions soumises à toutes les critiques du lecteur : Les données de nos sciences analytiques y sont ajoutées à quelques enseignements bien connus de l'ésotérisme ; mais les conclusions qui en sont tirées ne sont données comme rien de plus que de simples hypothèses personnelles.

∴

Pythagore a dit quelque part et Pascal a répété depuis, sous une autre forme, qu'on pouvait se représenter Dieu comme un point mathématique se mouvant dans l'espace infini avec une vitesse infinie. La science analytique de notre monde physique ne peut-elle pas éclaircir cette définition ?

L'une de ses constatations les mieux assises est la coexistence de deux *forces* de sens contraire qui, se disputant la *matière*, produisent par leur antagonisme tous les mouvements moléculaires ou cosmiques. A voir l'ensemble de ces mouvements il est facile de s'assurer qu'à travers les innombrables péripéties de cette lutte, la force condensatrice l'emporte d'une

manière continue sur la force expansive, de façon à effectuer une condensation lente mais constante de la matière. Les couches géologiques les plus anciennes de la terre, même quand elles affleurent, sont considérablement plus denses que celles de formation plus récente ; la terre, comme toutes nos autres planètes, comme le soleil lui-même, va se refroidissant et se resserrant ; on admet que les étoiles se rapprochent, que les nébuleuses en se condensant se rassemblent, que l'Univers s'agglutine. Les savants modernes en concluent que cet Univers est périssable, mais ils ne sont pas d'accord sur les suites de sa mort. Les uns prétendent que les mouvements d'attraction réciproque finiront par s'équilibrer de sorte que, toute lumière et toute chaleur étant éteintes, les cadavres astraux continueront à évoluer comme des ombres perpétuellement silencieuses sur leur orbite éternellement fixe. Mais ce mouvement dans la mort suppose qu'aucun rayonnement de chaleur ne soit possible au dehors de notre monde, sinon la force répulsive n'arriverait pas à l'homogénéité ; or cette hypothèse est incompréhensible. Les étonnants travaux des Herchell et de leurs successeurs peuvent bien faire penser que notre univers visible est fini, et sphérique, d'après les amas de nébuleuses entassées à son pôle et à son équateur ; mais cette démonstration, fût-elle universellement acceptée, ne suppose nullement autour de ce globe un vide absolu, un incompréhensible néant ; elle n'établit pas surtout que le globe cosmique soit pourvu d'une enveloppe qui réfléchisse la force expansive émanée du centre sur toute sa surface,

D'autres savants, que Spencer a parfaitement résumés, admettent que la condensation se poursuit jusqu'à la réunion des astres sur les soleils centraux, mais ils ajoutent que la chaleur produite par leur choc, lors de cette réunion, suffira pour reproduire, comme par une explosion, l'expansion première, le chaos primitif, puis le cycle de la condensation ; ils ajoutent des calculs et des chiffres à l'appui de leur assertion. Cette hypothèse, combattue notamment par le savant géomètre cité au commencement de cet essai, c'est-à-dire par la première autorité en science thermochimique, nécessite comme la précédente la condition qu'aucune déperdition ne se fera au delà de notre univers. Sinon, ce ne sera pas subitement, avec un choc, que se fera le rapprochement des astres, mais par quantités infinitésimales et par mouvements tangents. La chaleur qui pourra en résulter se dissipera à mesure dans l'infini des espaces. Tout au plus pourra-t-on admettre une série d'expansions de plus en plus faibles, dont la plus intense sera très inférieure à celles primitives, de sorte que la condensation finale arriverait après une série d'explosions rapidement décroissantes.

Or, quelle sera la limite d'une pareille condensation ? Il n'y a aucune raison suffisante d'en concevoir d'autre que le point mathématique. Il est vrai que la science physico-chimique ne permet pas d'admettre pour la matière d'élément inférieur à l'atome fini ; mais c'est là tout au plus l'aspect actuel de la matière telle qu'elle nous apparaît, et il n'est pas démontré que la force centripète ne resserre pas le volume de

l'atome lui-même, volume dont on n'a presque pas d'idée : enfin il est bien moins prouvé et moins admis encore que l'atome soit un élément simple, indécomposable, irréductible par conséquent. L'hypothèse la plus récente n'est point favorable du reste à la constitution atomique pour la substance inter-stellaire qui est infinie à côté de la matière proprement dite ; on admet que cette substance est homogène, continue et douée d'élasticité.

Ainsi nous pouvons concevoir sans trop de hardiesse, qu'avec le concours d'un temps impossible peut-être pour nous à nombrer, mais fini cependant, notre univers actuel sera réduit à un point mathématique qui renfermera en potentialité tout ce que nous voyons actuellement en activité dans l'espace. Cette potentialité serait la somme totale de la force centripète maintenant en fonction dans notre univers, force négative et de résistance, car elle tend à l'inertie et à l'extrême limitation. Au contraire la force centrifuge serait comme exprimée, par filtration de ce résidu infiniment petit, et elle se serait diffusée dans l'espace infiniment grand. Notre monde serait alors absolument mort par le retour de ses deux forces opposées aux infinis qui leur sont propres.

Revenons un instant à ses débuts, ou même à son état actuel : Du même centre vers lequel converge toute matière, nous voyons rayonner depuis des siècles de siècles la force centrifuge qui produit lumière, chaleur et vie sur tous nos globes ; elle nous apparaît sous la forme, encore pleine de mystère pour notre science, du Soleil, centre secondaire cepen-

dant, mais suffisant pour nous servir d'enseignement.

Il peut donc y avoir dans l'espace des centres de deux sortes : centres de force positive, expansive, et centres de force négative, constructive. Nous les voyons confondus en un même point : nous voyons aussi qu'ils peuvent être d'intensité variée puisque notre Soleil, centre positif pour nos planètes, est en même temps attiré par un centre contraire plus puissant, correspondant par conséquent à une plus puissante expansion.

Cette gradation dans l'intensité des centres nous permet d'aller, en pensée tout au moins, jusqu'à leur limite ; au lieu d'un soleil dont le rayonnement devienne rapidement trop petit, par la loi du carré des distances, soit pour attirer, soit pour repousser la matière sollicitée par d'autres points à une certaine distance, figurons-nous donc un centre d'expansion infinie et d'infinie attraction qui puisse agir dans toute l'étendue de l'espace infini.

Un pas encore, et ce sera le dernier, dans nos représentations : Nous voyons dans la phase actuelle de notre monde les deux forces opposées en état de mouvement, unies seulement dans leur centre mais disjointes, déséquilibrées et tendant à la séparation complète que nous avons décrite : ce spectacle correspond à la période de condensation qui a dû nécessairement elle-même être précédée d'une expansion à partir du centre commun : reportons-nous au moment qui a précédé cette expansion ; que pouvait être l'Univers à ce moment ?

L'image en peut être grossièrement figurée par un

grain de poudre explosive : la matière y est réduite à son volume minimum et la force active y reste en potentialité. Seulement, dans le système que nous nous figurons, l'explosion ne peut pas être retardée de la même manière que dans le grain de poudre où la force condensante en excès doit être vaincue par l'addition d'une certaine quantité de force expansive. La séparation pourra cependant, dans notre système, être évitée si l'on satisfait à cette double condition que la force expansive occupe instantanément tout l'espace, selon la nature que lui démontrent nos sciences, et que cependant la force condensatrice maintienne constamment toute la matière à l'état de point mathématique.

Or cette double condition est complètement remplie par l'indication fournie par Pythagore, à savoir que le point mathématique où sont unis le centre d'attraction infinie et la concentration infinie de la matière par la force condensante, se meuve avec une vitesse infinie dans l'espace infini : alors la force active s'exercera complètement sans que la force passive perde rien de sa puissance.

Examinons l'état d'un pareil système ; cherchons ensuite comment l'équilibre pourra y être rompu, comment la désunion s'y accomplira.

*
* *

A cause de la vitesse infinie, quel que soit le point de l'espace que l'on considère et à quelque moment que ce soit, on y trouve le même point mathématique, condensation de la matière inerte, centre de force

passive ; par conséquent l'espace entier est absolument homogène. Il est inerte aussi ; le mouvement qui s'y produit est imperceptible puisqu'il n'éprouve aucune espèce de résistance, la matière étant toute rassemblée dans le point entraîné. Le mouvement est en chaque point contemporain et identique avec celui de tous les points ambiants.

Le résultat est la SUBSTANCE : bien qu'elle contienne toute vie et toute matière en potentiel, il n'y existe cependant ni matière, ni vie, ni modification apparentes : il n'y a ni temps, ni espace, ni conscience d'aucune sorte ; la seule image qui puisse rendre cet état est celle d'une mer infinie, sans flots, sans mouvements, sans distinctions d'aucune sorte. Par rapport à notre monde actuel incessamment changeant, cette substance est le *Néant*, la nuit de Brahmâ, le Pralaya ; en fait, c'est la vie en *Puissance d'être* absolue, l'*Unité* et rien autre.

Si dans notre point en mouvement il n'y a rien de plus que les deux forces que nous y avons supposées unies et concentrées, cet état de Néant ne cessera jamais, l'équilibre qui le constitue n'ayant aucun motif d'être rompu. Il faut pour le détruire l'intervention d'une troisième force. Cette puissance nouvelle devra être différente des deux autres, sinon, ou infinie et se confondant avec l'une ou l'autre, elle ne modifierait point leur système, ou finie, elle serait absorbée dans leur infinité sans les influencer, le fini n'ajoutant rien à l'infini. Et comme nous ne connaissons, comme nous ne pouvons concevoir plus de deux ordres de forces physiques opposées et de signe

contraire (d'après le principe d'exclusion du 3°), il faut bien que cette troisième force soit métaphysique, c'est-à-dire douée du caractère de spontanéité qui différencie le métaphysique du physique. Enfin cette même force devra être supérieure aux deux autres puisque par hypothèse elle va les modifier.

Le caractère de supériorité lui permettra d'agir sur une partie seulement de la substance, de détacher pour ainsi dire une portion de la somme totale concentrée pour l'actionner.

Supposons donc qu'en un point quelconque de la substance, la force métaphysique produise un arrêt du mouvement décrit tout à l'heure, ne fût-ce qu'un instant infinitésimal ; cet arrêt équivaut à une supériorité de la force d'inertie sur la force d'expansion ; celle-ci ressent l'effet de celle-là, éprouve une résistance contre laquelle elle réagit ; la lutte succède à l'équilibre.

Cette lutte ne peut avoir qu'une forme, l'explosion du point inerte, centre de condensation, sous l'influence du centre expansif, jusqu'à une limite mesurée par la volonté de la force métaphysique intervenante, limite à laquelle les deux forces se contrebalançant reproduisent un équilibre instable d'inertie avec un état d'infinie division, l'état atomique.

Ainsi par cette intervention instantanée de la force spontanée, un monde vient de naître au sein de la substance anéantie, un univers est créé du néant. C'est, selon l'image antique, l'œuf qui nage dans l'océan infini ; c'est la nébuleuse chaotique suspendue au milieu de l'éther. Les deux premiers versets de la Genèse nous retracent cet état :

spirituels et plus puissants ; elle les élève en leur faisant traverser des corps où la matière va se rapprochant sans cesse de la substance. Ainsi s'expliquent la hiérarchie des êtres, la puissance physique aussi bien que morale des plus avancés ; le bien et le mal qui sont les deux courants des forces contraires ressentis par la force métaphysique ou plutôt par les êtres qui tendent vers elle : le libre arbitre et les destinées humaines.

Mais nous n'avons pas à retracer ici toutes ces conséquences qu'il suffit d'indiquer à l'intuition du lecteur, comme nous n'avons pas non plus à nous étendre sur toutes les observations qu'il aura faites sans doute à l'appui de ce rapide exposé :

La lumière astrale issue, par la création, de la substance anéantie ; sa naissance provenant pour ainsi dire d'un choc de la substance, ainsi que l'indiquent les occultistes ; — cette même substance représentant par sa génération cette sphère dont parle Pascal, dont la surface est partout et le centre nulle part ; — le rôle vivifiant d'un soleil dans son monde ; — la puissance de la force métaphysique, qui est l'idée de Platon, comme créatrice de formes ; — l'instantanéité des forces expansive et condensatrice affirmée par la science (1) et bien d'autres rapprochements inutiles à énumérer plus longuement.

(1) « C'est peut-être un des plus beaux titres de Laplace d'avoir montré que l'action de la pesanteur, si elle se propage, a tout au moins une vitesse de plus de 100 millions de fois supérieure à celle de la lumière. Pour Laplace, et je pense, pour tout homme sensé, cela revient à dire qu'elle ne se propage pas, mais qu'elle est partout à la fois. Il est extrêmement probable qu'il en est absolument de même des attractions et répulsions électriques (à distance). (Hirn, *Constitution de l'espace céleste*). »

Mais il est une remarque essentielle qu'il n'est pas possible de passer sous silence avant de terminer : Le Dieu défini par Pythagore nous apparaît jusqu'ici, par ce qui précède, comme le Dieu Créateur, non comme l'*Ineffable*. On peut cependant s'élever par les mêmes considérations jusqu'à cette conception suprême, comme entrevue du moins, du fonds du monde sensible.

Nous n'avons parlé, en effet, que d'une action limitée en un point de la substance, d'une création par un Dieu. Il faut maintenant nous représenter ce même acte comme se reproduisant à chaque point, à chaque instant, dans l'infini de l'Espace et du Temps. Chaque moment infinitésimal voit naître et mourir une infinité d'Univers, berceaux d'Anges descendants, larves d'Anges rachetés qui retournent conscients et parachés au sein de l'*Innommable*.

Le DIEU SUPRÊME apparaît alors comme créant éternellement et sans cesse, par la fulguration Trinitaire des esprits qu'il a faits eux-mêmes créateurs, afin qu'ils puissent conquérir la science et la sagesse grâce auxquelles ils pourront participer à sa gloire.

Immanent à la Substance qui est le néant, à la fois infiniment grand et infiniment petit, les Univers sont les atomes de son corps éternel, comme les esprits qui les peuplent sont les étincelles de son esprit, centre inénarrable d'où elles émanent et où elles reviendront à la fin de leur course séculaire à travers les abîmes cosmiques.

IL n'est ni *le devenir*, comme le prétendent certains philosophes qui ne le voient que dans le monde intelli-

gible en évolution, ni la somme des esprits, comme le disent quelques panthéistes, notamment dans l'Inde. Il est, comme on vient de l'expliquer, et comme le dépeignent les traditions occidentales, la Source, le Moyen et le But, celui en qui sont toutes choses, en qui nous, créatures finies, nous nous mouvons, nous vivons, nous avons notre être.

F.-Ch. BARLET.

LE CORPS ASTRAL

L'homme est l'ombre de Dieu
dans le corps d'un animal.

El. Lévi.

On discute beaucoup sur le corps astral.

Un grand nombre des phénomènes spirites étant attribués par les écoles d'occultisme à l'action de cet élément, on comprend l'intérêt qui s'attache à la connaissance de ses facultés.

Dans l'aperçu suivant, nous allons tout d'abord résumer rapidement les théories principales avancées pour expliquer la constitution de l'homme, puis nous développerons une analogie qui permet, à notre avis, de bien faire comprendre les propriétés mystiques du corps astral tel qu'il est conçu par les occultistes. Des images naïves peut-être, mais très suggestives, à notre

avis, sont fournies par cette analogie. Nos lecteurs vont du reste juger eux-mêmes en dernier ressort.

*
**

Pour comprendre les théories diverses enseignées sur l'homme, son passé et son avenir, il est important tout d'abord de voir comment on peut connaître les divers principes qui constituent l'être humain.

L'homme est constitué de manière bien différente si l'on s'adresse aux théologiens et aux philosophes spiritualistes, ou si l'on étudie les travaux des matérialistes.

Pour les écoles tirant leur enseignement des données religieuses, l'homme est composé de deux principes opposés l'un à l'autre : *le corps* et *l'âme* ; le corps, sujet à toutes les tentations et cause de toutes les déchéances ; l'âme, immortelle et pure, origine de la conscience et des facultés psychiques. Ces théories ont un défaut, c'est qu'elles sont dans l'impossibilité d'expliquer une grande partie des faits produits par l'être humain et qu'on en arrive par leur application à dire qu'un homme est phthisique parce « qu'il a une âme phthisique », ce qui est un peu forcé, comme on voit.

Comme toujours, c'est à l'école matérialiste que nous sommes redevables des travaux les plus solides sur la question de la constitution de l'homme. — Cette école n'admet qu'un seul principe : *le corps* ; mais au moins a-t-elle le mérite d'étudier sérieusement et surtout expérimentalement les données qu'elle avance. Exagéré dans le sens de la réaction, le matérialisme s'est laissé choir dans un grave défaut et en est arrivé à

nier *a priori* tous les phénomènes du pressentiment, de la vision à distance, du dédoublement possible de l'être humain etc., phénomènes constatés souvent et dans des conditions excluant toute supercherie.

Or, parcourez les œuvres de tous les initiés, adressez-vous aux traditions de tous les peuples, et vous verrez que de tout temps l'on enseigne que l'homme était composé non pas d'un, ni de deux, mais de *trois principes* parfaitement étudiés.

Platon en fait ses trois âmes, localisées dans les trois grands segments de l'organisme : tête, poitrine et ventre, origine réelle en effet, de ces trois principes.

Le catholicisme lui-même, affirmant que Dieu fit l'homme à son image, et enseignant d'autre part que Dieu est un en *trois personnes*, donne par cela même la constitution de l'être humain déjà présentée par saint Paul qui enseignait l'existence du corps astral (1).

Les trois principes

Les trois principes désignés par la Science Occulte comme formant l'homme sont :

- 1° Le corps ;
- 2° Le médiateur plastique (corps astral) ;
- 3° L'âme.

(1) La Trinité a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Le corps humain est double et son unité ternaire se compose de deux moitiés ; l'âme humaine est aussi double ; elle est *animus* et *anima*, elle est esprit et tendresse.

Elle a deux sexes. Le sexe paternel siège dans la tête, le sexe maternel dans le cœur ; l'accomplissement de la rédemption doit donc être double dans l'humanité ; il faut que l'esprit par sa pureté rachète les égarements du cœur ; puis il faut que le cœur ; par sa générosité, rachète les sécheresses égoïstes de la tête.

GUILLAUME POSTEL.

L'occultisme se différencie donc des théologiens en admettant un nouveau principe intermédiaire entre le corps et l'âme.

Il se différencie des matérialistes en enseignant l'existence et le fonctionnement de deux principes échappant, chez l'homme, aux lois de la matière. On comprend de suite que le côté original des théories de la Science Occulte réside tout entier dans l'étude de ce principe intermédiaire qui a reçu des noms variés :

Corps Astral — Périsprit — Vie, etc., etc., mais qui est identiquement étudié par toutes les écoles.

Eliphas Lévi résume fort exactement la constitution de l'homme dans la définition suivante :

L'homme est un être intelligent et corporel, fait à l'image de Dieu et du monde, UN en essence, TRIPLE en substance, immortel et mortel.

Il y a en lui une âme spirituelle, un corps matériel et un médiateur plastique.

*
*
*

Si l'on saisit bien le jeu de ces principes, on verra que la Vie est l'intermédiaire obligé ; sans elle, le corps ne peut obéir aux incitations de l'âme, l'âme ne peut recevoir les impressions du corps.

Voilà une théorie bien amenée, ne manqueront pas de dire certains philosophes. Ne pouvant concilier ces deux opposés : le corps et l'âme, ne pouvant expliquer comment le subjectif devient objectif, vous éludez la question, messieurs les occultistes, en inventant un

soi-disant principe intermédiaire doué justement de toutes les propriétés nécessaires à votre cause (1).

Il suffit d'ouvrir un traité quelconque de physiologie pour apprendre que ce principe qui fait marcher notre cœur et notre foie malgré notre volonté et à l'abri de son influence, existe bien, quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine. Le grand tort des occultistes a été jusqu'ici de vouloir rester cantonnés dans leur domaine sans s'occuper des découvertes de la science expérimentale.

Dites à un médecin: *le corps astral* fait marcher les organes splanchniques, le médecin vous regardera comme un doux aliéné; dites-lui au contraire: la vie organique meut ces organes, il vous répondra de suite: parbleu! je le sais bien. Montrez ensuite que ce qu'il appelle *vie organique* vous l'appellez *corps astral*, et l'on pourra déjà commencer à s'entendre.

Quand vous voulez être compris d'un étranger, vous savez fort bien qu'il est inutile de lui parler votre langue pour aussi fort que vous criez. Cette règle élémentaire semble naïve. Que de fois cependant elle est inconnue de part et d'autre!

Pour bien faire saisir le jeu de ces trois principes, je vais encore une fois sacrifier à la manie qui m'est si chère en me servant d'une analogie d'origine très vulgaire. Voulez-vous bien comprendre la constitution de l'homme: mettez-vous à la fenêtre et voyez passer une voiture quelconque dans la rue; vous y

(1) Voy. *Dict. philosophique* de Franck, articles Paracelse et R. Fludd.

verrez plus clair qu'en lisant tous les traités encombrés de mots sanscrits ou hébreux.

Une voiture qui marche comprend trois éléments principaux :

- 1° La voiture ;
- 2° Un cheval attelé à cette voiture et la mettant en mouvement ;
- 3° Un cocher guidant le cheval.



La voiture. Image analogique des trois principes de l'homme.

La voiture est inerte par elle même. Elle est incapable de se mouvoir sans un autre élément, voilà bien le caractère fondamental du *corps matériel*.

Le cocher sur son siège a beau s'agiter, faire claquer son fouet, crier aussi haut qu'il lui plaît ; s'il n'y a pas de cheval attelé, rien ne la mettra en mouvement. Le cocher est bien l'élément directeur, c'est lui qui

conduira au but indiqué, mais pour cela un auxiliaire indispensable lui est utile : le cheval. Le cocher nous montre bien par analogie les caractères généraux de l'élément supérieur de l'homme : l'âme.

Le corps astral.

Relié d'une part à la voiture par les brancards, d'autre part au cocher par les guides, nous voyons le principe intermédiaire général : le cheval.

Le cheval est plus fort physiquement que le cocher, mais il est malgré cela guidé, bon gré mal gré, par celui-ci. Aux philosophes nous demandant à quoi bon ce corps astral, nous pouvons répondre : à agir en l'homme comme le cheval agit pour la voiture, c'est-à-dire à tout conduire ou à peu près sous la direction du principe supérieur : le cocher.

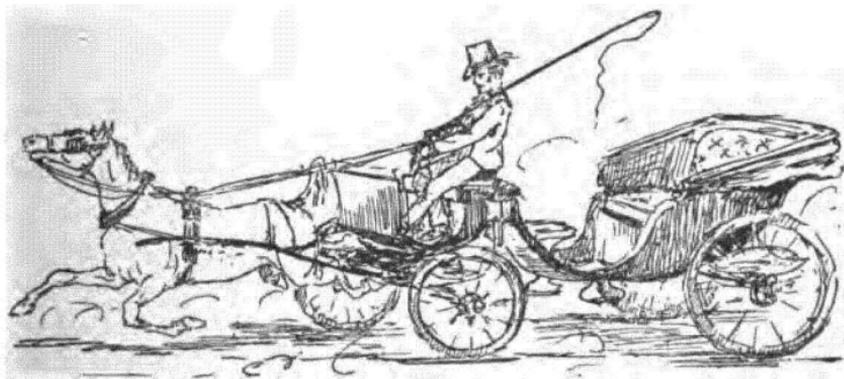
*
**

Des Passions.

Le cheval représente la vie de l'être humain, centre *des passions* comme nous le verrons plus loin. Le caractère commun des passions est d'étouffer les efforts de la raison et d'entraîner l'être tout entier à sa perte, malgré l'action de l'âme devenue impuissante.

La colère est surtout remarquable à cet égard. Dès qu'elle prend naissance chez un être faible, il semble que la circulation sanguine se localise en entier dans la tête. Une bouffée de chaleur monte au visage, les

yeux se congestionnent, la raison essaye en vain de maîtriser la vie organique devenue maîtresse du terrain ; l'homme *voit rouge*, *il ne sait plus ce qu'il fait*, il est capable de tout à ce moment. Le corps astral a vaincu l'âme.



Le cheval s'emporte. Envahissement de l'âme par le corps astral.

La colère.

Voyez si ce n'est pas exactement ce qui arrive pour la voiture quand le principe intermédiaire, le cheval, n'obéissant plus aux efforts du cocher, s'emporte ?

La force physique a tout envahi dans ce cas. Le cocher, plus faible, mais mieux armé, est vaincu ; la voiture qui le porte roule avec une rapidité effrayante là où la conduit le cheval devenu le maître, jusqu'au moment où celui-ci, dans son aveuglement, vienne se briser contre un obstacle insurmontable détruisant en même temps que lui l'appareil tout entier, voiture et cocher compris.

*
* *

La clarté donnée aux questions les plus abstraites par la méthode analogique est telle que cette figure de la voiture, qui semblait naïve au premier abord, peut nous être fort utile pour comprendre certaines données de l'occultisme concernant les propriétés mystérieuses attribuées au corps astral.

Constatons en passant l'action du cocher activant l'allure de son cheval au moyen du fouet, image frappante de l'action des excitants (alcool, café, etc.) sur le corps astral. Un cheval de race qu'on bat trop fort peut s'emporter; de même un corps astral trop fortement actionné par l'alcool peut conduire l'organisme à sa perte (1).

Le Magnétisme

Voulez-vous savoir comment se produisent les phénomènes du magnétisme?

Un étranger est venu qui a mis le cocher (l'âme, la volonté) dans l'impossibilité de prendre les guides (liens du cerveau au corps astral).

C'est lui (le magnétiseur) qui s'est emparé des guides, et le pauvre cocher, ahuri, assiste à la direction

(1) L'ivresse est une folie passagère et la folie est une ivresse permanente. L'une et l'autre sont causées par un engorgement phosphorique des nerfs du cerveau qui détruit notre équilibre lumineux et prive l'âme de son instrument de précision.

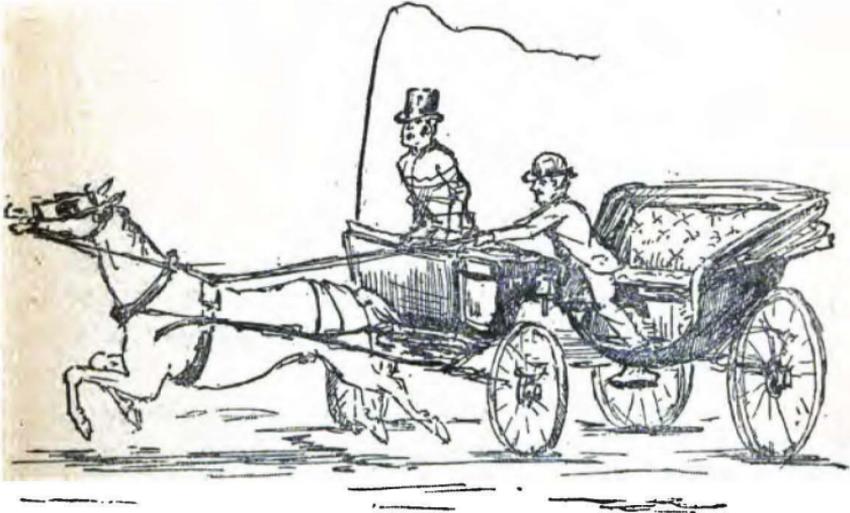
L'âme fluïdique et personnelle est alors emportée par l'âme fluïdique et matérielle du monde (comme Moïse sur les eaux).

L'âme du monde est une force qui tend toujours à l'équilibre: il faut que la volonté triomphe d'elle ou qu'elle triomphe de la volonté.

ELIPHAS LÉVI.

de la voiture par une volonté qui n'est pas la sienne et contre laquelle il ne peut lutter.

Le corps astral (cheval) obéira toujours à celui qui tiendra les guides, que ce soit le propriétaire effectif de la voiture ou un étranger.



Le cocher est ligotté sur son siège. — Un étranger s'est emparé des guides et dirige la voiture. — *Magnétisme.*

Cependant le cocher, quoique ligotté et incapable d'agir effectivement, peut encore faire entendre sa voix et arrêter net le cheval, quoiqu'il ne tienne aucune guide. C'est ce qui explique comment, chez certains sujets à qui l'on a donné des suggestions criminelles, la conscience du sujet lutte contre la suggestion, et l'individu s'évanouit (le cheval se cabre et tombe) plutôt que d'exécuter l'ordre donné.

La Sortie du Corps Astral. Magie. Spiritisme.

Un autre phénomène, souvent cité en occultisme, est clairement expliqué par cette analogie. Il s'agit de la *sortie du corps astral*.

Plusieurs faits en apparence surnaturels sont expliqués grâce à cette action. Sous l'influence d'un régime particulier et de l'emploi raisonné de certains excitants PSYCHIQUES (1), l'être humain entre dans un état mixte qui tient de l'état de veille et de l'état somnambulique.

Le corps astral quitte momentanément le corps comme le cheval dételé quitterait la voiture. Le corps refroidi reste immobile mais l'âme veille. Elle dirige le corps astral vers l'endroit où elle veut qu'il se rende car alors le temps et l'espace n'existent plus pour lui.

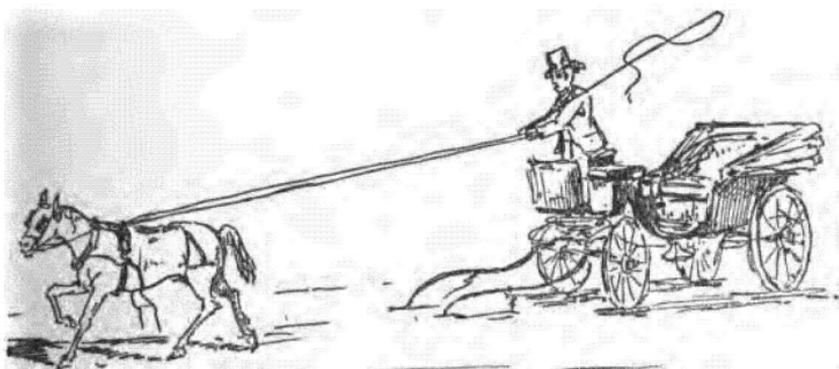
Le cocher dont les guides pourraient s'allonger à volonté et qui guiderait ainsi son cheval dételé donne une idée assez juste de la *sortie consciente* du corps astral. Dans ce cas le corps est absolument immobile, le corps astral n'étant lié qu'à l'âme.

Dans un autre cas, le cocher (l'âme) s'endort. Le cheval dételé (le corps astral sorti) erre à l'aventure.

Il n'est plus tenu à l'appareil qu'il a quitté par les guides, mais bien par les liens qui le rattachent à la voiture (liens du corps astral au corps physique). D'après l'occultisme, c'est le phénomène qui se produit dans la *médiumnité (sortie inconsciente du corps*

(1) Entr'autres la prière faite magiquement.

astral). Le corps astral est alors à la disposition des influences diverses qui peuvent s'en emparer (esprits, ou suggestions) (1).



Les guides s'allongent. Le cheval dételé continue sa course guidé par le cocher. (Sortie consciente du corps astral.)

La figure ci-dessus indique bien ces phases de la sortie consciente du corps astral.

(1) La substance du Médiateur plastique est lumière en partie volatile et en partie fixée.

Partie volatile — fluide magnétique.

Partie fixée — corps fluide ou aromal.

Le Médiateur plastique est formé de lumière astrale ou terrestre et il en transmet au corps humain la double aimantation.

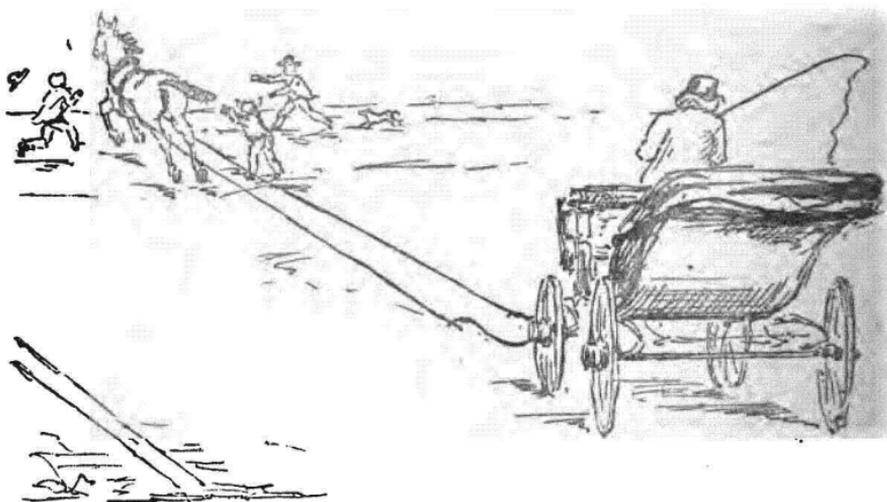
L'âme en agissant sur cette lumière par sa volition peut la dissoudre ou la coaguler, la projeter ou l'attirer. Elle est le miroir de l'imagination et des rêves. Elle réagit sur le système nerveux et produit ainsi les mouvements du corps.

Cette lumière peut se dilater indéfiniment et communiquer son image à des distances considérables, elle aimante les corps soumis à l'action de l'homme et peut, en se resserrant, les attirer vers lui. Elle peut prendre toutes les formes évoquées par la pensée et, dans les coagulations passagères de sa partie rayonnante, apparaitre aux yeux et offrir même une sorte de résistance au contact.

ELIPHAS LEVI.

Mort.

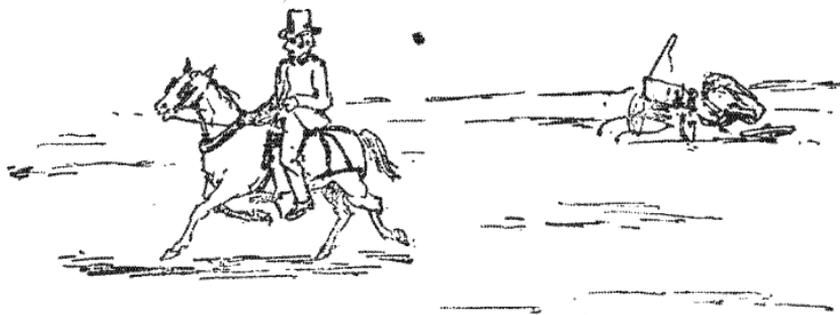
Enfin il est un phénomène qui nous intéresse tous plus ou moins, car nous sommes appelés à l'étudier de près : c'est *la mort*.



Le cocher sommeille. Les liens qui attachent le cheval à la voiture s'allongent. Le cheval erre à l'aventure ne subissant plus la direction du cocher. Des êtres rôdant autour du cheval cherchent à s'en emparer. (Sortie inconsciente du corps astral.)

La voiture (le corps physique) est brisée et gît sur la route, l'âme (le cocher) chevauche et le corps astral (le cheval) part pour le voyage de l'au-delà.

C'est ce qu'exprime la figure suivante :



Abandon de la voiture par le cheval et le cocher. Abandon du corps par le corps astral portant l'âme (La Mort).

*
**

Ainsi nous avons choisi une image que nous croyons très claire malgré sa naïveté pour expliquer le jeu des trois principes qui constituent l'homme d'après l'occultisme.

L'analogie fournie par cet exemple est à tel point exacte qu'on pourrait l'appliquer à toutes les parties de la philosophie. Un de mes amis G. P. me faisait remarquer justement qu'elle répond assez spirituellement aux diverses opinions philosophiques.

Le Matérialisme fait générer le cheval par la voiture et le cocher par le cheval.

Le Panthéisme met le cheval dans la voiture qu'il fait traîner par le cocher.

Enfin le Catholicisme, comme la philosophie spiritualiste de l'Université, place bien un cocher sur la

voiture mais sans admettre l'existence du cheval. Le corps et l'âme doivent suffire à tout. Malheureusement, ce fameux principe, soi-disant inventé pour les besoins de leur cause par les occultistes, le cheval, est si nécessaire que rien ne marche sans lui, à la Sorbonne comme sur la plus vulgaire de nos routes.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

PREMIÈRE HOMÉLIE

SUR LA SAINTE GNOSE

A L'ÉGLISE DU PARACLET.

I

Le nom de la sainte Gnose a été oublié parmi nous. La Gnose est l'histoire tragique de la chute de l'esprit dans la matière, et du voyage douloureux et providentiel que fait l'esprit pour remonter de la nuit du vide (le Kénôme) aux clartés du Plérôme divin, à la matière pleine d'illusions et de mirages de la paix souveraine et sacrée de l'idée pure, à cet abîme insondable de la Pensée, que, dans leur langage universel, expression d'une vérité unique, les philosophes ont nommé l'Absolu et les peuples ont appelé Dieu.

Et pour opérer ce voyage et ce retour, odysée de l'esprit humain, l'âme a deux ailes, la Science et

l'Amour, le Christ céleste et le Saint-Esprit (Christos et Pneuma agion).

II

Ces termes ne sauraient effrayer les Idéalistes, ni faire sourire les indifférents. Des âmes ont rompu ce pain et bu ce vin pendant des siècles. Quant aux matérialistes, esprits qui n'entrevoient qu'une seule face des choses, la Gnose peut leur citer ces paroles de Jean Scot Érigène : « Le danger n'est pas de chercher Dieu dans la nature, avec le flambeau du Logos ; il est de s'obstiner à demeurer dans les limites de la nature, quand on est conduit au point où il faut les franchir. »

Scot pouvait parler ainsi, lui qui imposait deux sources à la Gnose : « la raison pure et la vision ». Néanmoins les gnostiques sont bien éloignés de mépriser la science expérimentale, mais ils pensent avec Plotin, avec les Oupanishads, qu'au-dessus du monde phénoménal, du monde de la Maïa, il y a la sphère de l'Intelligible où les sens grossiers ne pénètrent pas. Ils savent qu'une idée qui se manifeste est une Théophonie, une apparition du Divin dans l'âme humaine, et que **TEL DIEU SE RÉVÈLE, TEL IL EST.**

III

La Gnose, c'est la science des Théophanies, des apparitions du Divin. C'est la science des Eons, ces théophanies sublimes, ces hypostases des perfections divines.

*Yeux ouverts du Seigneur sur l'ombre des déserts ;
Esprits qui remplissez l'air, la terre et les mers ;
Anges de tous les noms ; mystérieux fantômes,
Dont le monde invisible est plus plein que d'atomes ;
Saints ministres du Père en tous les lieux vivant,
Qui luisez dans le feu, qui passez dans le vent,
Invisibles témoins de nos terrestres haines.*

LAMARTINE.

Un jour, le grand Emmanuel Kant comparait l'âme qui plane dans l'Absolu à une colombe qui voudrait planer dans le vide. La Gnose, au contraire, nous enseigne et nous démontre que l'Absolu est l'atmosphère où se meut l'âme, puisque l'âme est une émanation de l'Absolu.

La Gnose, a dit Ephrem le Syrien, tresse une couronne à ceux qui l'aiment et elle les fait asseoir sur un trône de Roi.

Et d'abord, quand le SEIGNEUR disait : « Je vous enverrai le Paraclet et il vous enseignera toutes choses », il annonçait à la fois et la Gnose chrétienne et l'avènement du Saint-Esprit. A cette parole prophétique de Jésus, « la fleur des Éons », ont répondu, dans tous les temps, des initiateurs et des messagers évangéliques. En feuilletant les apocryphes de la Bible, vous entendrez presque à chaque instant retentir la plainte de colombe de la sainte Gnose et son appel d'amour aux hommes qui ont faim et soif de la justice et de la vérité.

IV

Jean nous a révélé qu'au commencement — dans le principe — le Logos fut émané par Dieu et que du

Logos émanent la VÉRITÉ et la VIE. Le même Jean, dans l'Apocalypse, nous montre prophétiquement la nouvelle Jérusalem qui descend du sein de Dieu, parée comme une épouse pour son époux. C'est la très sainte Gnose. C'est encore lui qui voit venir du ciel la femme symbolique, vêtue de soleil, couronnée de douze étoiles et ayant la Lune sous ses pieds. C'est lui enfin qui, dans son dernier chapitre, appelle l'époux au nom de l'épouse : Amen ! Viens, Seigneur Jésus, viens !

C'est Paul parlant aux Colossiens de ce mystère de Dieu manifesté en Christos, dans lequel sont contenus tous les trésors de l'HYPERGNOSE ; et, dans l'Épître aux Galates, disant : « Si vous êtes sous PNEUMA, vous n'êtes plus sous la Loi ! »

C'est Apollos, dans l'admirable Épître aux Hébreux, nous présentant le Fils, le MONOGÉNÈS héritier de toutes choses, par qui Dieu a fait les EONS ; le Fils unique, splendeur de la Gloire et image empreinte de la SUBSTANCE divine, qui soutient toutes choses par le LOGOS.

V

Les docteurs et les évêques de cette Gnose ont reçu en dépôt le sens ésotérique de la Bible. C'est à nous, pontifes selon l'ordre de Melchisédech, que les Anges ont confié le pectoral où flambaient l'Urim et le Thumim (*Lévitique*, VIII, 8). C'est nous qui lisons dans le livre de la Loi (*Néhémie*, VIII, 8). C'est notre écriture qui est cachetée au nom du Roi ; c'est nous qui portons l'anneau du Roi (*Esther*, VIII, 8).

C'est de nous qu'il est écrit : « Ceux qui sont revêtus de robes blanches, qui sont-ils et d'où sont-ils venus ? Ce sont ceux qui ont souffert de la grande Tribulation et qui ont lavé leurs tuniques dans le sang spirituel de l'Agneau (Ram), et qui sont vierges des superstitions et des souillures du monde Hylique !

La Gnose est l'essence même du Christianisme. (Comtesse d'Adhémar, *Revue Théosophique*, 21 juin 1889.) Voilà, nos bien-aimés, la plus juste définition du Gnosticisme. Or le Christianisme nous dit d'où nous venons et nous apprend où nous allons. *Unde venis et quò vadis ?*

Savoir cela, c'est savoir la seule chose nécessaire. *Porro unum est necessarium !* Cette Gnose illuminative est la perle de l'Évangile pour laquelle l'Homme digne de ce nom doit vendre et donner tout ce qu'il a.

« Mon âme, d'où viens-tu ? disait saint Basile. Qui t'a chargée de porter un cadavre ? Si tu es quelque chose de céleste, ô mon âme ! apprends-le-moi.

Et la Gnose répond : « En contemplant le Plérôme, tu connaîtras toutes choses. »

VI

L'illustre M. Franck a justement remarqué que la Gnose prétend être une synthèse complète et définitive de toutes les croyances et de toutes les idées dont l'humanité a besoin pour se rendre compte de son origine, de son passé, de sa fin, de sa nature, de son avenir, des contradictions de l'existence et des problèmes de la vie. (*Journal des Savants.*)

Le premier Principe, c'est l'abîme, l'Unité absolue, existante par elle-même, le Père Ineffable, et qu'on ne peut définir justement parce qu'il est ineffable. C'est l'Etre en puissance avec tous les possibles renfermés dans son sein, enveloppé dans son mystérieux silence (Sigè) et renfermant en soi l'Idée, l'Amour la Lumière et la Vie!

Si le Père Ineffable sort de ce Silence, si cet abîme déborde, si cette Puissance *s'actionne*, ce n'est pas la NÉCESSITÉ qui l'y contraint, c'est l'AMOUR. Et c'est parce qu'il aime qu'il se sépare de soi-même, se répand, se précipite, quitte sa solitude majestueuse, *se prolonge* pour aimer. Car, dit Valentin, il EST AMOUR, et il n'y a pas d'Amour sans objet aimé!

De cette unité d'amour jaillit la dualité (dyade), une dualité vivante, théophanie de l'Absolu, masculine et féminine, aimantée et aimée, et qui se révèle comme *Esprit et Vérité* (Nus et Alètheia).

VII

Nous nous arrêterons ici, nos bien-aimés, remettant à une seconde Homélie épiscopale la suite de cette épopée sublime. Nous livrons ce préambule de la manifestation divine à vos méditations, à vos contemplations.

Vous qui faites partie de l'Eglise du Paraclet, unissez-vous à vos frères. C'est par vos prières et vos études, c'est par votre obéissance à vos pasteurs invisibles, c'est par votre fuite de l'orgueil personnel et tout ce qui peut établir ou briser la charité, que vous

réussirez à établir sur de fortes et profondes assises la communauté visible des Pneumatiques que les MANIFESTATIONS d'En-Haut nous annoncent et nous promettent. — Amen.

Donné sous le Thau, le 18 août 1890, neuvième année de Notre-Dame Saint-Esprit.

T JULES, évêque gnostique.

(JULES DOINEL).

OCCULTISME EXPÉRIMENTAL

LE POTENTIEL ÉLECTRIQUE DES MAINS (1)

La Nature, journal scientifique français, décrit un *passé-temps* qui constitue essentiellement un mode très curieux d'expérimentation.

Ce journal assure que cette expérience a pour base une cause mécanique et nie la cause physique qu'on lui a attribuée : le magnétisme animal des mains.

Je nie personnellement les deux causes et j'attribue

(1) Nous traduisons cet article du *Bulletin* de la Société des ingénieurs de Guajaguato. — Nos lecteurs verront que l'auteur sans le savoir a redécouvert les lois de la polarité humaine si bien étudiées par MM. le docteur Chazarain, colonel de Rochas, Durville et Beretti. Chacun peut répéter facilement toutes ces expériences, qui démontrent au mieux l'existence et le mode d'action du *corps astral*, le grand facteur des phénomènes de l'occultisme. L'auteur prouve ce fait sans s'en rendre compte. P.

le phénomène à une cause électrique. Je vais m'efforcer de le démontrer par la série d'expériences que j'expose par la suite.

Mais auparavant je dirai celle que la *Nature* décrit. On coupe, dit ce journal, une rondelle dans un bouchon de bouteille et on traverse cette rondelle en son centre de part en part avec une épingle qu'on enfonce le plus possible.

On place horizontalement la rondelle sur une table, de manière que l'épingle soit verticale, la pointe tournée en haut et distante de la rondelle de toute la longueur de l'épingle, moins ce qui est dans le bouchon.



Sur cette pointe on place en équilibre un carré de papier ordinaire à lettres de 2 centimètres sur 4. Afin de bien obtenir l'équilibre, on plie légèrement le papier en son milieu au moyen de deux plis longitudinaux allant d'un coin au coin opposé et se coupant en ce milieu.

Ces plis permettent de maintenir l'équilibre cherché quand le centre de la figure se pose sur la pointe de l'épingle.

Cela fait, on entoure d'un côté quelconque ce petit *moulin à vent* avec la paume de la main, et on verra que l'appareil se met à exécuter un mouvement de rotation dû à la colonne d'air ascendant que la cha-

leur de la main développe. Là s'arrête mon extrait de la *Nature*.

Effectivement, l'existence du magnétisme animal n'étant pas prouvée, d'une part, et cependant le petit appareil présentant toutes les conditions de mouvement par une cause mécanique d'autre part, il n'y a rien de plus naturel que d'expliquer ce mouvement comme le fait la *Nature*.

Histoire de vérifier le fait et d'amuser ma famille, je construisis ce jouet, que je range aujourd'hui au nombre des *études sérieuses*. Me suis-je trompé? Je vais exposer les résultats de mes expériences et mes déductions pour que d'autres en tirent à l'occasion meilleur parti que moi-même.

1° J'entourai un côté de l'appareil avec la paume de ma main droite, et il se mit en mouvement (dans une atmosphère très calme) dans le sens opposé à celui des aiguilles d'une montre, en rotation de droite à gauche. Ce mouvement, concordant avec les plis des coins du papier, pouvait être dû à la colonne d'air ascendante.

2° Je plaçai la main gauche seule, et le plus souvent l'appareil ne bougea pas. Par suite, la colonne d'air chaud n'était pas la cause; car l'appareil devait tourner, et tourner dans le même sens déterminé par la position des plis.

3° Je continuai mon expérience avec la main gauche en mettant le papier dans les meilleures conditions possibles pour tourner avec l'autre main (dans la première direction donnée par la main droite), et je vis qu'avec la main gauche le papier tournait bien, mais dans un sens contraire au sens donné par la main

droite, c'est-à-dire qu'il tournait de gauche à droite (comme les aiguilles d'une montre). Effet mystérieux ? Non. Cela devait être parce que les colonnes d'air produites par chaque main ne montaient pas verticalement, mais bien en sens opposés ; la colonne d'air produite par la main droite agirait sur les plans inclinés des pointes de papier, tandis que la colonne produite par la gauche agirait sur les plans inclinés de jonction avec l'épingle. En effet, la rapidité de mouvements me le fit croire ainsi : la rapidité donnée par la main droite était plus grande que celle donnée par la main gauche.

4° Mais cette différence ne serait-elle pas produite par des températures différentes ? La main droite était habituellement plus chaude que l'autre. Je plongeai cette main droite quelques minutes dans l'eau froide et je la replaçai encore mouillée. L'appareil tourna comme toujours avec la même rapidité et dans le même sens. Que voulait dire cela ?

5° Si tout dépendait de la chaleur, il devait tourner plus doucement, et il n'en fut pas ainsi. Si c'était la chaleur, avec une chaleur double on obtiendrait une rotation deux fois plus rapide. « Avec les deux mains, dit la *Nature*, c'est ce qui se produit. » Soit ; quand l'appareil était en rotation avec la main droite, preuve sûre de bonnes conditions d'équilibre et de sensibilité, j'approchai la main gauche très doucement, et.... tout s'arrêta ? Les colonnes d'air de sens opposés le retenaient-elles ! ou d'autres de sens également contraires étaient-elles le motif de cette neutralisation de forces motrices ?

6° La chaleur ou l'électricité ? Il est évident que la chaleur produit des mouvements de cette nature, comme nous le voyons dans un phare tournant ; mais serait-ce là l'unique agent dans le cas présent ? Je me couvris la main avec une carte de *bristol*, parce que le carton est mauvais conducteur de la chaleur, et, ainsi préparée, je la rapprochai du petit appareil, et comme, malgré tout, il tourna avec la même rapidité qu'avant et dans le même sens, j'en déduisis que « la chaleur n'agit pas comme agent exclusif du phénomène ».

7° Je m'enveloppai la main droite dans un mouchoir de lin, et l'appareil tourna comme toujours, et je remarquai que la main pouvait être plus éloignée de l'appareil pour produire le mouvement que quand elle était nue.

Je changeai le mouchoir pour une toile de chanvre écrue, c'est-à-dire pleine de pointes, et l'effet produit fut la même, bien que je retirasse ma main de un centimètre (où je la plaçais avant) à dix centimètres de l'appareil. « Ce n'est pas la chaleur, » me dis-je, car elle ne peut se transmettre au travers de si mauvais conducteurs à ces distances, ni en si peu de temps. C'est l'électricité.

8° L'effet est-il produit par attraction et répulsion successives ou par des courants solénoïdes ?

Quand l'appareil était en mouvement sous l'influence de la main droite, je retournai la main de façon à présenter devant moi son dos, le pouce touchant la table et le petit doigt placé en haut, alors la rotation changea de sens (!). J'ajoutai alors la main gauche qui, comme

je l'ai dit, produit le mouvement dextrogire, et le mouvement continua et avec plus de rapidité. J'en déduisis que ce sont des courants qui dans une main sont d'un sens, et dans l'autre de sens opposé.

9° Mais, en définitive, n'est-ce pas la chaleur ? Pour me contenter définitivement, je doublai les pointes de papier dans le sens opposé à celui qu'elles avaient, et, malgré cela, les effets produits par les deux mains furent les mêmes.

Le moteur n'était donc pas mécanique, mais bien physique ; ce n'est pas la colonne d'air ascendante, ce n'est pas la chaleur qui suit la cause du fait : à quoi l'attribuer, sinon à l'électricité ?

Bien que ma dernière expérience fût concluante, je voulus, malgré tout, obtenir un plus grand nombre de preuves, et je l'obtins.

Je remplaçai le papier ainsi plié dans ses coins par un autre rectangle de papier sans aucun autre pli que celui que je lui donnai à son milieu pour qu'il puisse se maintenir sur la pointe de l'épingle, puis, à la place du rectangle je mis un rond, puis un carré, une croix en cercle donnant à ces trois dernières figures des plis croisés à angle droit, pour qu'en ce croisement appuie l'épingle, mais prenant garde de laisser les figures aussi planes que possible pour éviter d'attribuer le mouvement aux plans inclinés, et parce qu'ainsi j'obtenais de meilleurs résultats qu'avec les figures précédentes. Eh bien, j'obtins toujours les mêmes effets, et je les obtiens toujours soit avec mes mains, soit avec celles d'autres personnes.

Mais il y a plus et plus concluant. Une carte de la

grandeur de la main fut enroulée sans former un tube complet, c'est-à-dire non en cylindre, mais en demi-cylindre, et fut maintenue ainsi par un fil qui l'attachait. Si je laisse quelques secondes ce tube dans ma main droite et qu'ensuite je le place devant l'appareil à la place de ma main, il agit comme elle, il produit la rotation de droite à gauche ; si je place ce tube dans la main gauche et que je fasse la même expérience, j'obtiens la rotation de gauche à droite.

Ces effets démontrent complètement, comme nous le disons déjà ci-dessus, que le phénomène n'est pas dû à une cause mécanique, comme il semble à qui-conque lira la description du journal la *Nature*.

Il faut donc déduire de cet exposé :

- 1° L'électricité est le principal agent ;
- 2° La chaleur proprement dite n'influe pas dans ces expériences ;
- 3° Ce ne sont pas probablement des attractions et des répulsions qui prennent naissance, mais bien des courants solénoïdes ;
- 4° Les mains sont douées d'un potentiel électrique, puisqu'elles produisent un travail représenté par diverses *Ergo* ou Énergies.

VICENTE FERNANDEZ.

REMARQUES

Ainsi que nous l'avons dit au début, cet appareil permet de prouver l'existence du *fluide* chez l'homme et donne un grand poids à la théorie des magnétiseurs. Il prouve de plus l'existence des lois de la polarité dans ce fluide.

Il vient à l'appui de cette idée que, pour qu'une aiguille subisse l'action du fluide humain, il est nécessaire qu'elle ne soit pas métallique, ni, par suite, aimantée. Louis Lucas a, en effet, donné, dès 1853, la théorie de ce phénomène dans la *Chimie nouvelle*. Cet auteur donne même une expérience inconnue encore : en prenant une simple aiguille de tôle de dix centimètres de longueur et en la mettant en équilibre sur une pointe quelconque de bois ou de métal, on constate, à l'abri de tous les courants d'air, que cette aiguille se dirige d'elle-même vers le nord, sans avoir subi aucune action de la part d'un aimant.

Au moyen de l'appareil de M. Fernandez, muni d'une aiguille en papier de vingt centimètres de longueur, on peut constater, dans des conditions de contrôle rigoureux, que cette aiguille subit l'action de la *volonté* à cinq ou six mètres de distance. Il suffit d'étendre la main, les doigts réunis en pointe, vers l'aiguille de papier, en pensant fortement au sens dans lequel on veut qu'elle entre en mouvement.

Dans une seconde communication faite à la même Société, l'auteur de l'article ci-dessus décrit de nou-

velles expériences qu'il a entreprises pour vérifier son idée.

Nous signalons tout particulièrement celle de la figure 5 de notre gravure (1). Différents appareils sont disposés derrière des demi-cylindres de carton. En plaçant la main droite sur le premier de ces cylindres, tous les appareils entrent en marche, et souvent c'est le plus éloigné qui se meut le premier. P.

Le Magnétomètre

AUTRE INSTRUMENT D'OCCULTISME EXPÉRIMENTAL

Enregistrer le fluide, tel est le rêve le plus ambitieux et le plus scientifique qu'aient pu faire les magnétiseurs ! Probablement même n'ont-ils pas osé élever si haut leur idéal ! Guérir leur prochain, tel est le but humanitaire et suffisant qu'ils se sont fixé. Ils l'atteignent souvent ! Mais les savants en veulent plus pour être convaincus. Guérir, c'est bien ; démontrer, c'est mieux ! Et d'ailleurs les guérisons sont passibles de tant d'interprétations, imagination..., qu'elles sont matériellement insuffisantes à prouver l'existence du *fluide*, c'est-à-dire d'une force s'échappant du magnétiseur et allant au magnétisé. Le fait de projeter sa force, son énergie au dehors une fois démontré, bien des phénomènes considérés comme

(1) Placée en tête de la Revue.

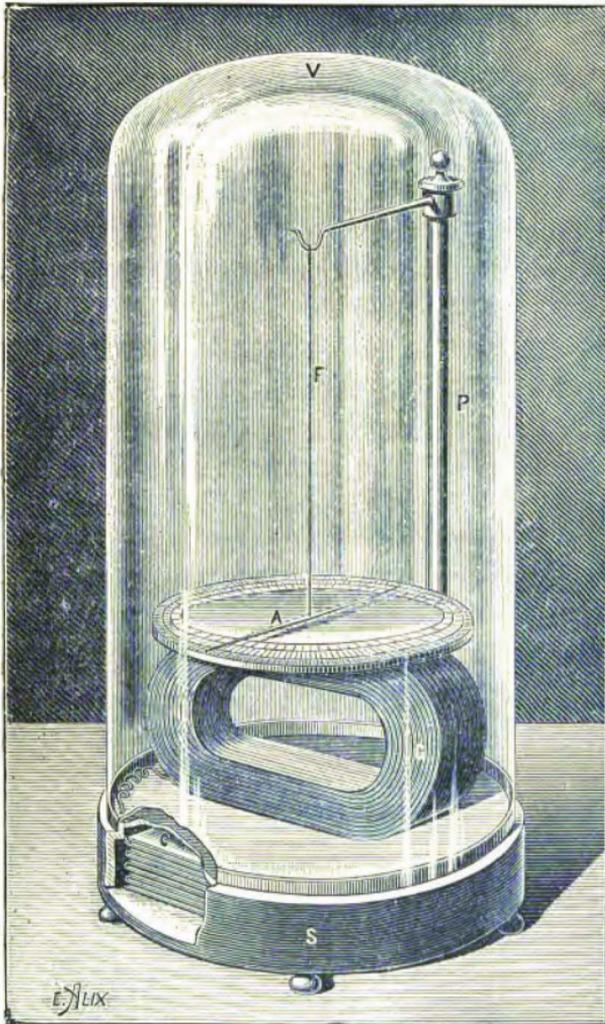
d'ordre surnaturel deviennent on ne peut plus naturels ! Aussi est-ce à ce but que tendent les savants chercheurs que rendent rêveurs les phénomènes troublants du spiritisme et du magnétisme ! C'est également à ce but qu'a songé une commission scientifique nommée au sein du Congrès Magnétique international de 1889 et dont nous faisons partie. Trouver un appareil enregistreur, et la question était élucidée, c'était le programme tracé.

Déjà certains observateurs affirmaient avoir vu bouillonner de l'eau à une certaine distance de laquelle des *sensitifs* tenaient leurs mains. Mais il fallait des sensitifs, et comme cette espèce est relativement rare, il fallait songer à mieux. J'eus alors, comme rédacteur en chef de la *Revue universelle des Inventions nouvelles* (1), la bonne fortune d'être en relation avec l'abbé Fortin, de le voir, de l'entendre et de vérifier ses expériences sur l'ozone, cause de l'influenza ; aussi, dès le mois de février dernier, nous donnions dans cette revue une description sommaire du type unique qui existait alors du *magnétomètre*, l'instrument tant cherché. Depuis, l'abbé Fortin en a indiqué les multiples utilités dans son livre le *Magnétisme atmosphérique* (2). Voici en quoi consiste essentiellement le magnétomètre. Une aiguille de métal ni aimantée ni aimantable, très mobile sur un cadran divisé, en est la partie intégrante. Au-dessous d'elle est un condenseur formé de feuilles d'étain repliées

(1) Son directeur, M. Henri Farjas, nous a communiqué le cliché ci-contre.

(2) Carré, édit., 1890.

entre elles, mais séparées par une substance isolante. Séparant ce condensateur de l'aiguille, est un multiplica-



teur formé d'un long fil métallique dont les tours sont isolés. Un globe en verre renferme le tout.

Veut-on agir, on approche la main de l'appareil, on l'y laisse cinq minutes environ et on l'enlève. Une ou deux minutes après l'enlèvement de la main, l'aiguille se déplace d'un angle qui varie avec chaque observateur. Il n'y a plus qu'à faire opérer les magnétiseurs habitués à concentrer leur volonté, et à voir si, selon la plus ou moins grande concentration de celle-ci, ils obtiendront une déviation proportionnelle.

Ce que l'appareil présente de curieux, d'anormal, de fantastique presque, c'est qu'il ne se borne pas à démontrer l'action humaine, *il annonce les tempêtes !* Par la direction et la valeur de ses angles, il permet de prévoir la force et le sens des ouragans.

Les conséquences de ces utilités multiples bouleversent la science ! En effet, si l'on réfléchit bien à l'action humaine produite sur le magnétomètre, on ne peut l'assimiler ni à l'électricité, — car l'action serait immédiate, ce qui n'est pas, — ni au magnétisme *minéral*, — l'aiguille n'étant ni aimantée ni aimantable.

Mais, puisque l'aiguille se meut sous une action ni électrique ni magnétique, les ouragans ou les cyclones ne sont pas dus au magnétisme terrestre, ils ne peuvent être prévus par ses manifestations. Et il en est ainsi, car l'action de la Terre est analogue à l'électricité ou au magnétisme minéral. Et la science est à refaire sur ce point !

Et qui sait ? que pouvons-nous penser sur les forces humaines répandues dans l'espace ? C'est peut-être le trop-plein de nos énergies — disséminées un peu

partout à notre insu — qui bouleverse les éléments, comme parfois nos consciences ! Et sur cette idée bizarre, prétentieuse, étrange, qui vient subitement de germer en mon esprit, — piée que j'enie d'ailleurs ! — je termine, laissant le champ libre aux chercheurs.

D^r FOVEAU DE COURMELLES.



PARTIE LITTÉRAIRE

SATYROS

OU

LE DIABLE DES BOIS DIVINISÉ⁽¹⁾

PREMIER ACTE

L'ERMITE

Vous vous imaginez, vous, Messieurs, que je suis seul parce que je ne puis être dans les villes. Vous vous trompez, mes chers Messieurs ! Je ne me suis point rendu ici parce que dans les villes on vit d'une manière si perverse et que tous, voleur, hypo-

(1) Ce chef-d'œuvre de Goethe qui se trouve dans presque toutes les éditions allemandes, n'est dans aucune des traductions françaises. C'est à faire croire qu'à l'instar des historiens de la littérature et des critiques, les traducteurs s'entre-copient indéfiniment. — Ceci soit dit avec l'espoir que, blessés à l'endroit juste, quelques-uns signalent avec clairvoyance les fautes de cette traduction ; de quoi, lecteur, vous et moi profiterons.
(Note du traducteur.)

crité et flatteur, s'y comportent selon leur fantaisie : cela m'aurait au contraire continuellement diverti..., si je n'avais été forcé de les honorer. Comment ! me piller, me...., mieux que des corbeaux, et avoir en sus mes révérences !

Las donc de leur ennuyeuse manie, je me suis retiré dans la cité de Dieu, où tout est aussi sens dessus dessous, et malgré cela ne périt pas. Je vis, au printemps, des fleurs et des bourgeons sans nombre, je vis comment tout s'efforce et se pousse ; pas une petite feuille, pas une petite graine qui s'arrête. Là-dessus le lourd philistin pense en soi-même : Ceci est pour moi et mes frères ; notre Seigneur Dieu est assez bienveillant pour l'heure, je voudrais bien avoir déjà tout cela en grangel Notre Seigneur Dieu dit, lui : Mais ce n'est pas mon idée, à moi ; il faut que d'autres encore s'en réjouissent. Et dès que l'éclat du soleil rappelle chez nous cigognes et hirondelles, il fait éclore le papillon de sa demeure, les mouches hors des fentes et tout le petit peuple des chenilles. Tout cela jaillit de la force productive, comme réveillé en sursaut. Oiseaux, grenouilles, quadrupèdes et moucheron s'accouplent à tous moments, par derrière et par devant, sur le dos et sur le ventre, de sorte qu'on a dans chaque fleur et dans chaque feuille un lit d'épousailles, un lit d'accouchement. Et je chante alors dans mon cœur louange à Dieu avec tous les vermisseaux... Mais le petit peuple veut à manger, veut se nourrir des dons de Dieu qui lui sont offerts. De même que le vermisseau mange la tendre pousse de feuille, le vermisseau rassasié à son tour la petite alouette, et, comme je suis

de même ici pour manger, la petite alouette se fait sentir à moi.

Puis je suis aussi propriétaire, j'ai ici maison, étable et jardin. Je défends mon jardinet, ma petite récolte contre le froid, et les chenilles, et la chaleur aride. Par exemple, si la grêle s'abat ici un beau matin et fourrage tout, il faut avouer que le contretemps me vexe. Toutefois je vis encore à la fin de l'année, où maint loup-garou est mort déjà par l'angoisse de la famine.

(On entend hurler au loin :)

Hou! Hou! Ahou! Ahou! Malheur! Aïe! Aïe!

L'ERMITE

Quelle triste lamentation! Ce doit être une bête blessée.

SATYROS

Ah! mon dos! ah! ma jambe!

L'ERMITE

Mon pauvre ami, quel mal vous est arrivé?

SATYROS

Soite question! Vous le voyez bien. Je suis tombé..., la jambe cassée.

L'ERMITE

Montez sur mon dos! Entrons dans la cabane, ici.

(L'ermite le charge sur son dos, le porte dans la cabane et le couche sur le lit.)

L'ERMITE

Tenez-vous tranquille, que je visite la blessure !

SATYROS

Vous êtes un lourdaud ! vous me faites mal !

L'ERMITE

Vous êtes une poule mouillée ! Tenez-vous donc tranquille ! Que diable ! je veux vous couvrir.

(Il l'attache.)

Comme cela, vous resterez un peu en repos.

SATYROS

Procurez-moi maintenant du vin et des fruits !

L'ERMITE

Du lait et du pain, je n'ai rien d'autre au monde.

SATYROS

Votre auberge est mal fournie.

L'ERMITE

D'hôtes distingués je ne suis point fréquenté.
Ainsi donc goûtez de ce pot-ci.

SATYROS

Pouah ! quel est, fi ! ce goût ? maigre nourriture ! Ah ! là-haut, dans la montagne, les chèvres sauvages, quand je m'amusais à en attraper une par ses cornes, je saisisais avec ma bouche ses tétines pleines et m'arrosais tant que je voulais le gosier ; c'est là, par Dieu ! une autre vie !

L'ERMITE

C'est pourquoi dépêchez-vous de guérir.

SATYROS

Que soufflez-vous là dans votre main ?

L'ERMITE

N'êtes-vous pas familiarisé avec cet art ? Je souffle sur le bout de mes doigts pour les réchauffer.

SATYROS

Vous êtes malgré votre sorcellerie, vrai ! un pauvre diable.

L'ERMITE

Non, monsieur ! Je suis excessivement riche ; je subviens à mon propre besoin. Ne voulez-vous pas un peu de soupe et de choux ?

SATYROS

Qu'ai-je à faire de cette chaude lavasse ?

L'ERMITE

Restez donc une fois tranquille ! Employez une couple d'heures à dormir, je vais voir si je ne trouverai pas par là quelque chose à votre goût.

DEUXIÈME ACTE

SATYROS, *s'éveillant.*

C'est une couche à chien ! un lit de torture pour criminel ! Je me suis tout écorché le dos. Et une multitude de damnés insectes ! Je suis venu dans un vilain trou ! Dans ma caverne, comme on vit pourtant ! on a du vin dans une cruche bien ciselée et du lait épais et du fromage ! tant qu'on veut. — Puis-je vraiment remuer le pied ? — Voilà la place où prie le bonhomme. Cela me fait mal aux yeux de voir son Seigneur Dieu, au pauvre sot. J'aimerais mieux regarder un oignon cru jusqu'à me mettre les larmes dans les yeux que d'ouvrir le fond de mon cœur à une rognure d'image, à une petite bricole de bois ! Rien au monde n'est pour moi plus que moi-même : car Dieu est Dieu et je suis moi. Mais, j'y pense, je me glisse dehors ; et que le diable emporte le maître de la maison !... Ne puis-je avoir besoin, par hasard, de quelque chose ? La toile mise ainsi serait une assez bonne plaisanterie. Voilà de quoi faire courir les jeunes filles ; je l'attache comme ceci...

Quant à son Seigneur Dieu, je vais le mettre en pièces et le jeter dehors dans la ravine.

TROISIÈME ACTE

SATYROS

Je suis pourtant fatigué : il fait infernalement chaud. Ce ruisseau est fraîchement ombragé. Ici le gazon m'a déjà offert un trône de roi, et les vents légers me sollicitent tous comme de libres amants sans nombre. La nature autour de moi est remplie de frissons amoureux ; je veux me réjouir avec ma flûte et mes chansons.

DEUX JEUNES FILLES, *avec leurs cruches d'eau.*

ARSINOÉ

Ecoute, comme cela résonne là-bas délicieusement ! Cela vient du ruisseau ou de la forêt.

PSYCHÉ

Ce n'est pas un garçon de notre endroit ; seuls les dieux du ciel chantent ainsi. Viens, écoutons.

ARSINOÉ

Cela me prend l'âme.

PSYCHÉ

Mon cœur, ah ! a soif de ce chant !

SATYROS *chante.*

Ta vie, mon cœur, pour qui se consume-t-elle ? Ton regard d'aigle, que voit-il ? La nature, autour de

toi, te rend hommage, elle est toute à toi ; et tu es seul, tu restes malheureux !

ARSINOÉ

Il chante en vérité presque trop bien !

PSYCHÉ

Mon cœur est sur le point de fondre dans mon sein.

SATYROS *chante.*

Tu as reçu du ciel la mélodie, tu as ému le rocher, la forêt et le fleuve ; et ta chanson était douce à la plaine comme le rayon de soleil ; et tu es seul, et tu restes malheureux !

PSYCHÉ

Quel divin et majestueux visage !

ARSINOÉ

Ne vois-tu donc pas ses grandes oreilles ?

PSYCHÉ

Avec quelle splendide ardeur il regarde alentour !

ARSINOÉ

Je ne voudrais pas être la fiancée d'une telle merveille.

SATYROS

O jeunes filles aimables ! ornement de la terre ! je vous en prie, ne fuyez pas devant moi.

PSYCHÉ

Comment es-tu venu près de ce ruisseau ?

SATYROS

D'où je viens, je ne puis le dire ; où je vais, ne me le demandez pas. Bénies sont pour moi les heures où je vous ai trouvé, cher couple.

PSYCHÉ

O cher étranger ! dis-nous franchement quel est ton nom et ta race.

SATYROS

Ma mère, je ne l'ai pas connue ; personne ne m'a nommé mon père. Dans un pays éloigné, fait de hautes montagnes et de forêts, est mon asile chéri. J'ai pris mon chemin partout.

PSYCHÉ

Il doit venir à coup sûr du ciel.

ARSINOÉ

De quoi, ô étranger, vis-tu alors ?

SATYROS

De la vie, comme un autre homme. A moi est tout le vaste monde. Je demeure où cela m'est agréable. Je règne sur les bandes de gibier et d'oiseaux, sur les produits de la terre et sur les poissons de la mer. De

plus, par toute l'étendue du sol, il n'est pas d'homme si avisé ni habile que moi. Je connais les herbes innombrables et les noms de toutes les étoiles sans exception, et mon chant apporte dans le sang comme l'ivresse du vin et la flamme du soleil.

PSYCHÉ

Ah ! Dieu ! je sais comment cela fait à quelqu'un.

ARSINOÉ

Ecoute, ce serait l'homme de mon père.

PSYCHÉ

Oui, sans doute !

SATYROS

Quel est donc ton père ?

ARSINOÉ

C'est le prêtre et le doyen du pays ; il a beaucoup de livres et beaucoup d'entendement, et se connaît aussi aux herbes et aux étoiles ; vous devriez vraiment lui enseigner.

PSYCHÉ

Cours donc et amène-le vite ici !

(Arsinoé s'éloigne.)

(A suivre.)

GOËTHE.

LE HYPNOTISÉE

*Le docteur comme un statuaire
Se plaça devant le sujet
Qui, dans sa raideur de suaire,
Semblait une œuvre d'un seul jet.*

*C'était une femme, les lèvres
Closes, le geste arrêté ;
L'opérateur prit ses doigts mièvres
Et lui souffla sa volonté.*

*Puis, en mimant une cadence,
Il simula les violons ;
Et le tremblement de la danse
La prit de la tête aux talons.*

*Danse énervante et galvanique !
— Car on dit qu'elle avait perdu,
La pauvre femme ! un fils unique.
Elle sautait comme un pendu.*

*Elle était une espèce d'âme
Que la main du docteur moulait ;
Assujettie à son programme,
Elle faisait ce qu'il voulait.*

*Elle fit le prêtre et le maire,
Le gamin qui joue au cerceau,
Elle fit tout, même la mère
Heureuse devant un berceau.*

Paul MARROT.

BIBLIOGRAPHIE

Byzance, par Jean LOMBARD. — Albert SAVINE, éditeur.

Déjà, au point de vue scriptural, M. Jean Lombard est une individualité extrêmement intéressante. Son style, très personnel, a un caractère mâle et fruste même, qui ravit ; quant à l'abus de certaines formes, par exemple le leitmotiv et l'inversion, et à quelque chose d'à peine définissable, une espèce de continue trépidation névropathique, épuisante pour le lecteur, je n'aurais garde de le critiquer, étant trop fermement persuadé qu'un artiste a le devoir d'exaspérer son tempérament par la culture savante de ses défauts. Pourtant, c'est surtout la philosophie sociale de ses livres qui leur donne une saveur régulière, œuvres de restitution historique, sans doute conçues d'abord sur le modèle de *Salamambo* ; mais, tandis que Flaubert ne voulait qu'un effet d'esthétique pure, M. Jean Lombard, socialiste militant, a cherché plutôt à donner la physionomie des foules d'antan. Et fatalement il a été porté vers les grandes dates, c'est-à-dire non point celles des batailles et des avènements et des pactes, qui sont futiles, mais celles, seules solennelles, des crises poignantes où une race, parallèlement sur les trois plans, précipite son évolution pour passer à un nouveau mode vital.

Le premier travail de la série lamente l'*Agonie* de Rome au temps d'Héliogabale ; celui qui vient de paraître étale *Byzance* sous Constantin Copronyme, avec la lutte entre les Iconoclastes, aristocratiques en politique et sémites par l'intellectualité et la morale, c'est-à-dire amateurs des abstractions et individualistes à outrance, et les Iconolâtres, dont l'auteur a bien fait ressortir les aspirations démocratiques et la ferveur esthétique et l'irradiant universalisme, tout Aryens, et même Budhistes, puisqu'il est prouvé que le manichéisme dérivait de la doctrine de Sakya-Muni. Le troisième volume,

en préparation : *Commune! Commune!* hurlera la clameur moyenâgeuse, et un quatrième, annoncé sous un titre peu vibrant, mais qui sera évidemment changé : *Un Volontaire de 92*, sonnera la diane des temps prochains. On aura ainsi le roman de la multitude de cinq siècles en cinq siècles, conception grande, à laquelle la réalisation ne faillira point ; et il y aura lieu alors à une étude passionnante sur une œuvre de telle envergure.

En attendant, il faut insister sur la science avec laquelle M. Jean Lombard meut les grouillantes masses populaires, science absolue au point qu'elle ne souffre auprès de ses merveilles nulle analyse psychologique, nul dessin de caractère, et nul dialogue, que des essais gauches, et nulle oasis de grâce fraîche, que des souvenirs d'écrivains contemporains (la famille Skleros ne fait-elle pas, invinciblement, songer aux enfantines de J. - H. Rosny ?), et science où il n'a qu'un rival, d'ailleurs dépassé à mon sens, le Zola de *Germinal*. Et l'on ne peut aussi que s'incliner devant la somme de difficultueuses recherches où l'auteur a dû s'enfouir, pour s'efforcer de rendre à chaque détail une vie historique, dont un archéologue de profession pourrait certes contester parfois l'exactitude. mais qui plaît par sa couleur éclatante et gaie.

Il me reste à ajouter un mot au sujet des œuvres psychiques prêtées par M. Jean Lombard à l'hégomène Hybréas, chef des hérétiques : ces choses sont peu adroitement présentées, et il paraît trop qu'elles n'ont été mises là que pour sacrifier à la vogue.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

* *

Les Facultés mentales des animaux, par le D^r FOVEAU DE COURMELLES (1 vol. de la bibliothèque scientifique contemporaine, J.-B. BAILLIÈRE et fils, 350 p., 3 fr. 50).

Notre célèbre collaborateur de la première heure étudie avec un scepticisme doux et aimable les diverses théories qui ont régi l'intelligence des bêtes, puis émet la sienne qui vaut — il ne se le dissimule pas et l'écrit — ce que valent en général les théories scientifiques : « Ce sont des moyens mnémotechniques, pas autre chose ;

elles ne sont ni démontrées, ni démontrables, dans le sens rigoureux et absolu du mot. L'affirmer serait une présomption absurde qui voudrait faire croire que la science humaine est universelle, et telle n'est pas certainement son opinion ; ses travaux continus et incessants le prouvent. La vraie science est plus modeste et a raison. Une théorie aide la mémoire et permet le groupement des faits. »

C'est de la modestie au premier chef et digne de servir de leçon à pas mal de négateurs à outrance des phénomènes spiritualistes. D'accord avec les conciles, avec saint Thomas, Leibniz, l'auteur ne refuse pas aux bêtes l'*Âme*, c'est-à-dire un principe indépendant de la matière. Se basant sur la théorie de Darwin, il arrive à des conclusions en apparence paradoxales. En admettant une évolution, le docteur Foveau de Courmelles est forcé ensuite d'en trouver au moins deux grandes, et s'il y en a deux, pourquoi pas davantage, ... on voit de suite la tendance à la négation de l'évolution générale, l'évolution de chaque groupe animal existant seul. Malgré les excellentes raisons que donne l'auteur, on peut lui retourner son argumentation sur la valeur de sa théorie, équivalente aux autres.

Au point de vue particulier de l'*Initiation*, il faut signaler le remarquable chapitre sur le *sommeil provoqué chez les animaux*. L'historique montre que cette étude date de plusieurs siècles. L'exposé des phénomènes fait découvrir de grandes analogies, sinon l'identité parfaite avec ceux obtenus chez l'homme. L'hibernation de la marmotte, du loir, ... peut être assimilée à la *léthargie*. Le maintien des attitudes chez des grenouilles, des écrevisses..., n'est pas autre chose que de la *cataplexie*. L'attraction vers la lumière des papillons, des chevaux, ... est de la *fascination*. L'art du dompteur rentre aussi dans ce dernier ordre de phénomènes. De même encore l'art de charmer les serpents par des accents mélodieux, et là il faut recourir aux Aïssaouas, aux Hindous, ... et avoir des procédés absolument inconnus des Européens.

Finement, spirituellement et scientifiquement écrite est l'œuvre de notre collaborateur, le Dr Foveau de Courmelles. En même temps que cette récente production

que nous sommes heureux de signaler, nous annonçons l'apparition pour le commencement d'octobre de l'*Hypnotisme*, du même (1 vol. de la Bibliothèque des Merveilles, Hachette et C^{ie}).

G. D.

*
* *

LÉON DIERX. *Poésies complètes.*

2 vol. in-12. LEMERRE, éditeur, 21-23, passage Choiseul.

« Je ne crois pas, déclare Catulle Mendès dans sa *Légende du Parnasse contemporain*, qu'il ait jamais existé un homme plus intimement, plus essentiellement poète que Léon Dierx. La poésie est la fonction naturelle de son âme et les vers sont la seule langue possible de sa pensée. Il vit dans la rêverie éternelle de la beauté et de l'amour. »

Une noble figure, en effet ! Armé de cette fierté chevaleresque qui jamais ne défaille, Léon Dierx aura soutenu héroïquement le combat de la vie, en impeccable champion de l'Idéal.

Lui-même le proclame :

« La cuirasse à nos reins bouclée,
Dans une lutte sans merci,
Nous nous sommes jetés, ainsi
Que des Bretons dans la mêlée.

Ainsi donc soit ! Et jusqu'au soir,
Tenons tête dans la bataille,
Haut la visière, et haut la taille,
Sans lâcher pied, sans nous asseoir !

Champions du beau qu'on lapide,
Que le sort nous trahisse ou non,
Faisons flotter notre pennon,
Par-dessus la clameur stupide.

Puisque pour nous les durs chemins,
Quand nous regardons vers la terre,
N'ont point d'eau qui nous désaltère,
A notre flanc portons les mains ;

Et, ruisselants d'éclaboussures,
Pour revivre du même espoir,
Buvons, ainsi que Beaumanoir,
Le sang tout chaud de nos blessures ! »

J'ai cité ces vers magnifiques parce qu'ils peignent l'homme tout entier. Nul plus que Léon Dierx n'a subi

le choc douloureux des épreuves (quelle sensibilité plus vibrante que la sienne ?), mais avec quelle résignation douce, avec quelle magnanime acceptation ! Trop au-dessus de nos préjugés niais, du scepticisme névrosé actuel, des sottises ou des vilénies humaines pour s'abaisser à les admettre réels, trop supérieur à la fatalité pour ne la mépriser point, il sauvegarde jusqu'au bout, malgré l'âpreté de la lutte, l'ardeur de sa foi, sans croire à la méchanceté ni à la trahison, sans rancune contre le destin, miséricordieux toujours :

« Cette femme te jette un linceul de tortures
Avec les longs espoirs qu'en secret nous gardons;
Avec tes désespoirs désormais sans pâtures,
Jette-lui sur l'épaule un manteau de pardons. »

De l'île de la Réunion où il est né, Léon Dierx a rapporté ces descriptions de paysages troublants, cette mélancolie douloureuse et surtout cet amour presque religieux de la nature qui lui constituent une si puissante originalité. Très modeste d'ambitions, mais conscient de sa valeur intellectuelle, jamais il n'a hasardé une démarche intéressée, ni brigué une faveur quelconque, vivant assez retiré, préférant l'admiration et le dévouement de ses familiers à n'importe quelle réclame tapageuse.

On vient de le décorer néanmoins ; les critiques commencent d'applaudir et l'éditeur Lemerre publie une édition luxueuse, en deux volumes, des poésies complètes du nouveau chevalier. Mais si la période de célébrité fait mine de vouloir s'ouvrir, si justice est enfin rendue au grand poète, Léon Dierx restera le parfait gentilhomme au cœur simple, à la main loyale, le penseur indulgent et compatissant pour tous, franc rieur à l'occasion et peintre de talent aux minutes de loisir.

G. MONTIÈRE.

*
* *

Contes pour les Assassins. 1 vol. in-12, prix 3 fr. 50, par Maurice BEAUBOURG, préface de Maurice BARRÈS. — PERRIN et Cie, éditeurs 35, quai des Grands-Augustins.

En quelques pages de préface, Maurice Barrès exprime très nettement l'impression ressentie à la lecture de ces

curieuses nouvelles. « Ce qui me plaît, dans ce premier volume de M. Maurice Beaubourg, écrit-il, c'est un parfait dédain pour tout ce qui constitue le monde extérieur. Voyez comme il regarde les choses autour de lui ! Il use perpétuellement, à leur égard, du droit à l'ironie. Ce qu'il connaît du fourmillement de la vie (agitation des grandes villes, commerce avec les hommes, petits agréments de sensualité), il en parle dès ses premiers pas avec une rare clairvoyance ; son âme est trop délicate, trop renseignée aussi, pour s'attacher à aucune des apparences ; dès le premier instant il se conduit à leur égard en homme libre. »

Cinq contes, plus étranges les uns que les autres, se succèdent : *Moi ! — L'intermédiaire. — Célestin Gardanne — Vingt et un ans après. — Le drame de la route de Tremuth*. Chacun donne sa note originale, mais dans tous reparaissent le même sourire méprisant, la même ironie dédaigneuse. Supérieur aux mesquines intrigues, aux misérables influences émanées du coudoisement des médiocres, sans haine contre eux, mais sachant soustraire son idéal aux souillures dont le contact menacerait de le tenir, Maurice Beaubourg contemple en amateur les pièces que ses contemporains lui jouent, et, spectateur impartial, note à mesure les scènes où son humour se complait davantage.

« C'est au nom de leur monde intérieur que ces esprits, dont Maurice Beaubourg nous est un spécimen, méprisent le monde extérieur. C'est le sentiment plus ou moins net qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur monde intérieur qui leur fait mépriser comme petites misères, à peine vivantes, comme de simples apparences, toutes ces choses qui sont, pour l'ordinaire, l'orgueil et l'occupation des hommes. »

Que les critiques louent ou blâment, notre conclusion sera celle de Barrès : « *Les Contes pour les Assassins* sont et resteront un document, très significatif entre mille, sur l'attitude que gardent aujourd'hui à l'égard de la vie les esprits qui ont véritablement profité des expériences de leurs aînés ; ils ne bénissent ni maudissent les choses et les faits ; ils ne les prennent pas au sérieux. Ils réclament le droit à l'ironie. »

G. M.

*
* *

DEUX EXTRAITS SUR L'ORIENT

Nous croyons intéresser vivement nos lecteurs par les citations suivantes. La première est empruntée au livre magistral du marquis de Saint-Yves d'Alveydre : *Jeanne d'Arc victorieuse*; la seconde est empruntée à un bouddhiste convaincu et sérieux.

L'Eglise brahmanique. — « L'Eglise-mère du brahmanisme non sectaire est encore constituée telle qu'elle est présentée ici pour la première fois aux Européens.

« La Trinité synarchique y est représentée par le souverain pontife ou *Brahatma*, chef de l'ordre enseignant, et ses deux assesseurs, le *Mahatma*, chef de l'ordre juridique et le *Mahanga*, chef de l'ordre économique. Les sept *Rishis* et les trois cent soixante *Bagwandas* ou cardinaux forment tout le grand collège sacerdotal universitaire qui reproduit dans son organisation toute l'ancienne synthèse antédiluvienne, basée sur le système de la parole, dont parle saint Jean.

« Par suite des révolutions qui ont brisé l'ancienne organisation synarchique révélée dans la *Mission des Juifs*, cette Université-mère a de plus en plus fermé ses mystères. Son nom mystique, *Agartha*, *Insaisissable à la violence*, dit assez clairement qu'elle dérobe à la curiosité le lieu de sa résidence.

« *Jeanne d'Arc victorieuse* y sera lue comme la *Mission des Juifs*.

« Puisse-t-elle unir l'Eglise patriarcale à la Mosaïque et à l'Évangélique dans une même glorification de la fille de Dieu et de son étendard synarchique! »

(SAINT-YVES D'ALVEYDRE, *op. cit.*, p. 302.)

Théorie de l'enchaînement mutuel des causes. — « Le Bouddhisme n'admet pas à l'origine des choses de cause première, de cause fixe, absolue. Douze conditions, tour à tour effets et causes les unes des autres, s'enchaînent mutuellement pour produire la vie.

« La mort, précédée de la *vieillesse*, n'aurait pas lieu sans la naissance : la mort est donc un effet dont la naissance est la cause. La naissance ne serait pas sans l'*existence*; elle est un effet de l'existence qui l'a précédée. Il ne s'agit point ici de l'existence dans son acception générale ; c'est l'existence avec toutes les modifications qu'y ont apportées les épreuves antérieures ; c'est l'état moral de l'être, selon les actions qu'il a successivement accumulées, vertueuses et vicieuses.

« L'*existence* a pour cause l'*attachement*. Sans l'attachement aux choses, l'être ne renaîtrait pas, ne prendrait pas un certain état moral qui le conduit à renaître.

« L'*attachement*, cause de l'existence, n'est lui-même qu'un effet : ce qui le cause, c'est le *désir*, la *soif* de l'être. Le désir est cet insatiable besoin de rechercher ce qui plaît et de fuir ce qui est désagréable. Il a pour cause la *sensation* qui nous fait connaître les choses, en nous faisant percevoir leurs qualités.

« La sensation, cause du désir, a pour cause le contact ; il faut que les choses nous touchent, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, pour que nous les sentions. Le contact, cause de la sensation, est l'effet à son tour des six sièges des qualités sensibles ou des six sens.

« Ces sièges de qualités sont : la vue, l'ouïe, le goût, le toucher et l'âme humaine.

« Ce dernier est le siège du sentiment, de ce qu'on peut appeler le sens intime, ce qui prouve que la psychologie bouddhique n'est pas sensualiste, comme on l'a dit souvent à tort.

« Les six sièges des sens ont pour cause le *nom* et la *forme*.

« Sans le nom et sans la forme les objets seraient indistincts. La forme qu'ils revêtent leur permet d'entrer en contact avec nos sens extérieurs, le nom qui les désigne les rappelle à l'esprit. Le nom et la forme ont pour cause la *connaissance* ou *conscience*, qui se représente les objets, les distingue et les nomme.

« La conscience est la dixième cause ; elle a sa source dans les concepts, sorte de miroir à travers lequel l'imagination voit le monde. Enfin la dernière cause, c'est l'ignorance, non pas l'ignorance ordinaire, mais cette

erreur fondamentale par laquelle nous attribuons aux choses la durée, la permanence et la réalité. Là est l'*illusion primitive*, là est l'origine de l'existence et de tous les maux. »

(SAIZAN MOTOYOSSI (1), *le Bouddha et le Bouddhisme.*)

NOUVELLES DIVERSES

OCCULTISME EXPÉRIMENTAL.

ACTION DU PENTAGRAMME SUR LES SUJETS HYPNOTIQUES

Le mois dernier nous avons publié les expériences de Papus à ce sujet.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que ces expériences ont été refaites dans des conditions excluant toute suggestion par *M. le comte de Constantin*, président du dernier congrès magnétique (1889).

La tête en haut, le pentagramme donne des sensations agréables au sujet.

La tête en bas et les deux pointes en haut, le pentagramme leur cause de l'horreur.

Les expériences de Papus sont donc vérifiées de ce fait.

Les expérimentateurs qui auraient des observations à présenter sur cette question *encore inédite* de l'action des figures magiques sur le sujet sont priés de s'adresser à l'*Initiation*.

∴

AVIS A NOS LECTEURS

Le lundi 15 septembre, Papus commencera à la salle des Capucines une série de cinq conférences sur la Magie et la Science occulte et le Spiritisme expérimental. Ces

(1) Conférence faite à la salle des Capucines.

conférences continueront tous les lundis, à huit heures et demie du soir; nous prions tous nos lecteurs de prendre bon avis de cette information.

∴

La *Bibliothèque internationale des Œuvres des Femmes*, sous la direction de M^{me} A. de Wolska, qui a transféré son siège social 29, rue de Trévisse, publiera sous peu un *Bulletin mensuel*.

∴

PROCHAINES PUBLICATIONS D'OCCULTISME

À la fin d'octobre, paraîtra la cinquième édition du *Traité élémentaire de Science occulte de Papus*. Cette édition entièrement refondue formera un volume in-8 d'environ cinq cents pages, illustré de nombreuses gravures inédites.

L'ouvrage ainsi refondu contient une foule d'enseignements nouveaux. Les diverses phases de l'initiation dans les temples d'Égypte, de Perse et de l'Inde sont décrites tout au long. De nouveaux extraits d'auteurs anciens prouvent l'existence de la science dans l'antiquité, en même temps que les œuvres des occultistes modernes Fabre d'Olivet, Wroński, Lacuria sont analysées et expliquées tout au long.

Les théories philosophiques et cosmogoniques développées par la *Théosophie* sont résumées entièrement. Leurs sources gnostiques et occidentales sont révélées en même temps que de nouveaux aperçus sont fournis sur la chaîne planétaire (les sept états de la matière), l'évolution et l'involution, le vague de vie et ses lois d'action sur la Terre et dans l'Homme.

La *Kabbale* est exposée en détails avec de nombreux commentaires inédits. La *Franc-maçonnerie* et l'*alchimie* sont aussi traitées d'une façon beaucoup plus large que dans la quatrième édition. Le *Spiritisme* est analysé en tant que doctrine philosophique.

À propos de la *Magie* et de la *Divination*, les éléments principaux de la physiognomonie, de la chiromancie et de la graphologie sont résumés.

Une étude spéciale sur l'occultisme contemporain dévoilera les actions occultes et les procédés employés par diverses sociétés soi-disant de fraternité universelle et en réalité véritables sources d'exploitation. Une analyse de certaine enquête faite par une grande société anglaise et divers autres documents mettront les lecteurs français en garde contre la duperie.

Enfin un glossaire de la Science occulte terminera le volume.

Le *Traité élémentaire de Science occulte* ainsi réédité formera avec le *Traité élémentaire de Magie pratique*, qui le suivra sous peu, un résumé élémentaire complet de la Science occulte dans toutes ses parties.

∴

La maison Carré mettra en même temps en vente un volume d'AUGUSTIN CHABOSEAU sur le *Bouddhisme* exotérique et ésotérique. Ce volume sera précédé d'une préface d'un de nos plus éminents professeurs d'orientalisme, c'est dire qu'il s'agit là d'une étude *documentée, scientifique et sérieuse*, faite par un collaborateur érudit des revues françaises d'orientalisme, et qui réduira à leur juste valeur les erreurs anti-scientifiques présentées faussement par certains entrepreneurs de théories philosophiques sous le nom de Bouddhisme.

∴

UNE INVENTION UTILE

Le but que poursuit l'*Initiation* est, en même temps que la propagande spiritualiste, la mise au jour de toutes les découvertes inconnues pouvant être profitables à tous, à condition bien entendu qu'il n'y ait pas de questions pécuniaires sous roche et que le but poursuivi soit purement altruiste.

A ce sujet nous signalons à l'attention de nos abonnés propriétaires de vignobles la découverte faite et expérimentée, il y a bien longtemps déjà (lors du congrès de

Montpellier), par M. Louis Encausse (1), chimiste à Paris, 16, rue Rodier.

La Guérison du Phylloxéra (2)

« La *Croix Fédérale* a déjà traité cette question si importante pour les vignobles suisses, et a déjà fait remarquer qu'avant d'essayer les plants américains, moyens très onéreux puisque le chésal est condamné à une non-valeur à peu près complète pendant près de cinq ans, il serait bon d'essayer *tous* les moyens moins coûteux et plus pratiques.

« C'est dans le but de contribuer, si possible, à la reconstitution de nos vignobles, que nous avons demandé l'avis d'un homme absolument compétent en la matière, et qui a suivi les expériences faites dans le Midi de la France par la Commission que présidait M. J.-B. Dumas, chimiste, à Paris.

« Il est bon de rappeler qu'une sous-commission avait été nommée pour faire les essais pratiques sur des carrés de vignes, qui étaient mis à la disposition de tous les inventeurs; ces essais avaient lieu à Montpellier. Or, il arriva que cette sous-commission publia, dans une brochure, tous les résultats obtenus, mais en s'attribuant les meilleurs résultats, comme ayant été obtenus par elle.

« A la suite de cela, plusieurs inventeurs ne faisant partie d'aucune commission se retirèrent et portèrent ailleurs le champ de leurs travaux; parmi ceux qui se retirèrent était M. Encausse, également chimiste à Paris, à qui nous sommes redevables des renseignements suivants.

« M. Encausse fit ses expériences dans une propriété située aux environs d'Avignon. Les résultats de ces expériences, appuyés par des preuves qu'il serait trop long d'énumérer ici, furent envoyés à M. J.-B. Dumas,

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec le gérant de l'*Initiation*.

(2) Nous extrayons cet article de la *Croix Fédérale*, organe des colonies suisses en France.

en même temps qu'il était prié de nommer quelques membres de la commission pour constater ces résultats ; afin d'intéresser davantage M. J.-B. Dumas à faire cette nomination, on lui fit remettre un sarment mesurant plus de 1 mètre 20 de long et chargé de raisin, provenant d'une souche phylloxérée, qui se trouvait placée entre deux autres souches également malades, mais qui, seule, était traitée ; les deux autres furent totalement perdues. Il faut remarquer qu'on ne se bornera pas à traiter des pieds de vignes dans des jardins, mais aussi dans divers terrains, et tous indistinctement donnèrent du raisin. Ce qui est regrettable c'est que, quoi qu'on fit, on ne put pas arriver à obtenir un examen ou une sanction officielle de la part de la commission ; c'est malheureusement ce qui arrive trop fréquemment, même lorsqu'il s'agit des intérêts vitaux d'un pays.

« Voici comment M. Encausse a procédé pour arriver au traitement de la vigne :

« La première constatation de la maladie de la vigne a lieu lorsque l'*atrophie* des tailles est apparente, ce qui parfois n'a lieu qu'à la troisième année ; on se rend compte de cette atrophie au moyen d'un compas de précision, qui permet de juger que le sarment *diminue de grosseur*.

« La deuxième période est caractérisée par des taches noirâtres de forme carrée qui se produisent sur le sarment.

« A la troisième période, la feuille est attaquée, mais alors la vigne est tout à fait malade.

« Il convient d'ajouter à ces observations que, dès que la maladie commence, les souches produisent moins de radicelles (soit les petites racines naissantes de l'année). Or ici se place naturellement cette question : comment les radicelles, *ne se produisant pas*, pourraient-elles être détruites par un insecte quelconque ? Et par suite de raisonnements fort justes, M. Encausse n'hésite pas à déclarer que le phylloxéra dépend de l'*anémie* de la vigne, c'est-à-dire que cette terrible maladie de la vigne est une *conséquence* du surmenage, si l'on peut s'exprimer ainsi, que l'on a fait subir à la vigne. Celle-ci a été forcée, on a exigé d'elle une production excessive, elle

est appauvrie, elle ne peut plus rendre, et il lui arrive ni plus ni moins que ce qui arrive aux misérables humains. Conclusion : le phylloxéra est le pou de la vigne.

« C'est donc cette anémie de la vigne qu'il s'agit de combattre, il faut lui redonner de la vigueur ; M. Encausse a institué un traitement dans ce sens, et la réussite est venue donner raison au diagnostic.

« En donnant la recette de ce traitement, nous tenons à faire remarquer qu'il ne s'agit pas ici d'une réclame en faveur de qui que ce soit et nous recommandons aux viticulteurs qui voudront faire l'essai de l'engrais dont s'est servi M. Encausse, de le préparer eux-mêmes suivant la formule fort simple que voici :

« Mélanger :

« 100 kil. de gravier ;

« 20 kil. de cendre de bois ;

« 8 kil. de nitrate de potasse (sel de nitre) ;

« 5 kil. de chaux ;

« et 4 kil. de chlorure de zinc.

« Bien brasser le tout et mettre, dans un creux que l'on aura fait au préalable autour du pied de la vigne, une hauteur de 5 cent. de cet engrais.

« Si le terrain est très humide, il faut augmenter la proportion de cendre et de chaux.

« Nous croyons, pour l'intelligence de tout le monde, devoir indiquer ici quelle est l'action chimique et physique des divers éléments qui composent le **PRODUIT L. ENCAUSSE**.

« 1° *Le gravier* retient l'humidité attirée d'autre part, et empêche les rayons du soleil de dessécher la composition.

« 2° *La cendre de bois*. La potasse contenue dans cette cendre vient de se combiner avec l'acide azotique contenu en très petite quantité dans l'air et forme une combinaison d'azotate de potasse toujours à l'état naissant. C'est pour cela que nous recommandons d'augmenter la quantité de cendres, suivant l'humidité du terrain.

« 3° *Le nitrate de potasse* sert de point de départ à la combinaison du nouvel azotate de potasse.

« 4° *La chaux* s'empare de l'humidité en excès et dégage de l'acide carbonique fort utile à la plante.

« 5° *Le chlorure de zinc* (1) a deux propriétés :

« a) Son hygrométrie, grâce à laquelle il attire l'humidité utile aux combinaisons chimiques ;

« b) Allié à l'acide carbonique, c'est un antiseptique puissant qui débarrasse le terrain de tous les germes en développement sur la plante affaiblie.

« M. Encausse conseille aux viticulteurs de fabriquer eux-mêmes le chlorure de zinc, qui s'obtient en faisant dissoudre des copeaux de zinc dans l'acide chlorhydrique (vulgairement : esprit de sel).

« Nous répétons que cet engrais a été essayé et que les résultats obtenus ont été excellents. C'est pourquoi nous nous faisons un devoir de le recommander aux viticulteurs.

« Quant aux vignes non atteintes, le meilleur moyen de les garantir est tout simplement de ne pas les exténuier, c'est-à-dire de les économiser en leur donnant moins de taille. L'engrais ci-dessus les rendrait d'ailleurs invulnérable.

« Enfin, une dernière recommandation très importante : *L'engrais Encausse, pour être le plus efficace, doit être employé en mai, en juin ou au plus tard en juillet. Dans les autres mois, on peut l'employer aussi, mais ses effets sont moins rapides.* »

GRUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Agrandissement. — Le succès croissant du groupe a fait décider la création d'un local spécial réservé aux séances pratiques fermées et aux tenues martinistes. Ce nouveau local sera prêt le 15 octobre. /

(1) Le chlorure de zinc est liquide.

Branches nouvelles. — Le groupe a établi une nouvelle branche à Orléans (Loiret), sous la présidence de Jules-Stany Doinel : titre *Sophia Achamoth*. Cette branche étudiera spécialement le gnosticisme.

Une autre branche vient d'être également formée à Suez. Le titre sera prochainement publié.

De nouvelles branches sont en formation à Nancy (France), à *Varsovie* (Pologne), à *Néo-York* (Etats-Unis) et à *la Havane*. Nous ferons connaître ces titres au fur et à mesure de l'envoi des chartes.

Séances générales. — Les séances générales reprendront au mois d'octobre. La partie expérimentale sera fort développée dans ces séances toute cette année.

Etudes pratiques. — Les groupes d'études pratiques, fonctionnant d'une façon absolument indépendante sous la direction de leur président, obtiennent déjà d'excellents résultats.

Nous donnons ici *in extenso* le procès-verbal des séances du groupe A. Pour tous renseignements à ce sujet, écrire à M. A. François, directeur du groupe, 50, boulevard Edgar-Quinet, Paris.

Ce groupe comprend déjà :

- 1° Un médium voyant remarquable;
- 2° — à incarnation (en formation);
- 3° — à effets physiques excellent;
- 4° — écrivain et magnétiseur;
- 5° Deux médiums sensitifs en cours de développement.

* * *

Groupe A, 50, boulevard Edgar-Quinet. — A. FRANÇOIS, président, membre titulaire du groupe indépendant d'études ésotériques (études des phénomènes spirites).

Séance du 15 juin

1° En pleine lumière. Manifestations par la table et par l'écriture.

2° Séance dans l'obscurité. Apparition d'un point lumineux. Des réponses sont données par ce point au moyen

de signes conventionnels. Sur la demande d'un assistant, un nom *pensé* par une personne présente est tracé en lettres lumineuses. (Il ne faut plus douter du *Mane*, *Thecel*, *Pharès*.)

Certifié véritable.

A. FRANÇOIS.

Séance du 29 juin

1° En pleine lumière. Manifestations par la table et par l'écriture.

2° Séance dans l'obscurité. Différents objets déposés sur un grand guéridon sont déplacés ou projetés sur les assistants. A deux reprises différentes, un petit guéridon, en contact avec les médiums, quitte le sol et s'élève à une hauteur d'environ 50 centimètres.

Certifié véritable.

A. FRANÇOIS.

L. FRANÇOIS.

Séance du 6 juillet

1° En pleine lumière. Manifestations par la table et par l'écriture.

2° Dans l'obscurité. Des objets divers sont projetés sur les assistants. Les médiums avant été invités à retirer leurs mains placées sur le guéridon, celui-ci quitte le sol à deux reprises et vient se placer sur les genoux d'un médium ; il répond, *sans contact*, aux questions posées.

Trois assistants ressentent des atouchements *paraissant* être produits par une main fluide. Écriture *directe*.

Certifié véritable.

A. FRANÇOIS.

L. FRANÇOIS.

Séance du 17 juillet

1° En lumière. Table et écriture.

2° Dans l'obscurité. Déplacement d'objets sans contact. Un plat est cassé en trois morceaux.

Séance du 27 juillet

1° En lumière. Table et écriture.

2° Dans l'obscurité. Des objets sont déplacés et appor-

tés aux médiums ; des fleurs et autres objets sont lancés sur les assistants ; un *lourd* guéridon se meut sans contact ; un petit guéridon quitte le sol et s'élève à 1^m50 environ.

Groupe A bis, avenue du Maine.

Séance du 23 juillet

1° En lumière. Magnétisme, extase, catalepsie, suggestion, table, écriture.

2° Dans l'obscurité. Coups frappés, déplacement d'objets sans contact.

Groupe A ter, avenue du Maine.

Séance du 30 juillet

1° Lumière. Magnétisme, extase, catalepsie, suggestion, table, écriture.

2° Dans l'obscurité. Déplacement d'objets sans contact. *Ecriture directe.*

Groupe A, 50, boulevard Edgar-Quinet.

Séance du 2 août

1° En lumière. Table et écriture.

2° Dans l'obscurité. Des objets sont déplacés sans contact, apportés aux médiums ou projetés sur les assistants. Le guéridon quitte le sol. *Ecriture directe.*

Séance du 16 août (passage Montbrun).

Etaient présents : La famille B..., M. et M^{me} M..., M. Charles Limouzin, publiciste ; M. Georges Limouzin, M. Georges M..., M. Fernand D..., M. B..., chevalier de la Légion d'honneur ; M. et M^{me} Ad. François. Médiums : M^{me} M..., M. Georges L..., M. Fernand M..., M. Georges M. ., M. Ad. François.

1° En lumière. Table et écriture.

2° Dans l'obscurité. Un *lourd* guéridon se déplace sans contact ; une main invisible pince une guitare et la jette sur le sol ; du papier, des crayons sont jetés à terre. A deux reprises, une boîte à musique est placée devant un médium ; à diverses reprises, cette boîte joue d'elle-

même. Un dessous de plat à musique (*à remontoir*) joue sans aucun contact. Un grelot, pris sur une table par une main invisible, est agité dans le vide, puis est jeté à terre. Une guitare est apportée à un médium. Un porte-bouquet est apporté à un deuxième médium, puis, après quelques instants, lui est repris. Des fleurs sont données à diverses personnes. Des objets légers, tels que balles, gants, boîtes légères, sont projetés sur les assistants. Une dame médium éprouve les symptômes d'une magnétisation occulte et est obligée de quitter la salle.

Le chef du groupe A,

A. FRANÇOIS.

Séance du 26 août

1° En pleine lumière. Un médium voyant dépeint, *d'une manière remarquable*, les esprits appelés par les assistants. Table, écriture.

2° Dans l'obscurité. Une sonnette est agitée dans le vide et jetée à terre. Divers objets sont donnés ou projetés sur les assistants. Une boîte à musique joue d'elle-même. Une fleur est prise dans un porte-bouquet et placée devant le médium voyant. Un guéridon, en contact avec deux médiums, s'élève à un mètre du sol environ ; il retombe légèrement.

*
**

DÉCISION

En présence des travaux constants de M. A. François et des résultats obtenus par lui, le groupe d'études ésotériques a décidé de lui décerner un diplôme d'honneur.

*
**

TRAVAUX POURSUIVIS AU CENTRE GÉNÉRAL

(29, rue de Trévisé).

Après l'étude sur l'action du talisman sur les sujets hypnotiques, de nouvelles recherches sont en cours sur les résultats qu'on peut obtenir par le *groupement des médiums*, sous la direction de Papus.

Les faits déjà observés conduisent à cette remarque que l'adjonction d'un sujet hypnotique bien développé à

un médium à incarnation double d'une part les facultés du médium et développe d'autre part celle du sujet.

Les médiums dont dispose le groupe du siège central sont :

Médiums à incarnation	3
— voyant	1
— typtologue	1

Des séances régulières auront lieu à partir du 15 octobre auxquelles prendront part les membres du Groupe qui en feront la demande.

..

LE VOILE D'ISIS. — La publication du *Voile d'Isis*, suspendue en même temps que les séances générales, reprendra régulièrement à partir du 10 octobre.

..

RÈGLEMENTS ET STATUTS. — Le prochain numéro de *l'Initiation* contiendra les statuts et règlements complets du Groupe.

..

NOUVELLES CRÉATIONS. — Le Groupe d'*Etudes sociales*, sous la présidence de Julien Lejay, s'organise activement.

Un groupe d'*études d'art mystique* est en fonction. Le titre n'est pas encore choisi.

Bulletin de la Crémation

M. Georges Salomon a eu la gracieuseté de m'adresser le dernier bulletin de la *Société pour la Propagation de la Crémation*, dont il est secrétaire général. Comme les kabbalistes aussi bien que les théosophes, et les spirites et *Modern-Spiritualists* non moins que les occultistes purs,

sont depuis longtemps gagnés à la cause de la Crémation, j'ai cru n'être pas désagréable aux lecteurs de l'*Initiation*, élite de ces nouvelles écoles philosophiques, en appelant leur attention sur cette brochure, où ils trouveront à la fois une puissante confirmation à l'une des idées qui leur sont le plus chères, et des documents pour une propagande féconde.

Notamment, je dois signaler des renseignements sur les progrès de la Crémation au cours de l'année 1889 et jusqu'à mars 1890, avec statistique des incinérations opérées, détails sur l'âge des incinérés et la durée absolue de la... cérémonie, sur les appareils employés, et les monuments, sociétés et publications, spéciaux. Sont ainsi passés en revue : l'Italie, où la Crémation se pratique de plus en plus fréquemment, à Milan surtout et à Rome, puis à Turin, à Florence, à Livourne, Crémone, Asti, Padoue, Brescia, San Remo, Bologne, Côme, Lodi, Novare Udine, Vérone, Alexandrie, Mantoue, Pise, Spezia, Varese, Lugo ; l'Allemagne, qui ne possède encore qu'un crématoire, très actif il est vrai, à Gotha, mais qui, grâce aux efforts de la Société Berlinoise et des deux journaux *Die Flamme* et *Der Phœnix*, ne saurait tarder à en voir s'élever deux nouveaux, l'un dans la capitale de l'Empire, l'autre à Darmstadt ; l'Angleterre, où la Société présidée par Sir Henry Thompson a pu, aidée surtout de donateurs généreux comme le duc de Bedford, lord Shaftesbury, l'évêque Traser, fonder à Woking tout un établissement, avec columbaria, parc, etc. ; la Suède (Stockolm), le Danemark (Copenhague), la Suisse (Zürich) et les Pays-Bas (La Haye) ; puis les Etats-Unis du Nord (Buffalo, New-York) et le Japon (Nangasaki, Tokio). Enfin c'est pour la France toujours nonchalante et routinière, l'historique, — et la critique, très légitime, — de l'appareil en fonctionnement au Père Lachaise, et les projets de crématoires pour le cimetière Montparnasse, pour Lyon et pour Rouen.

Plus loin, on peut consulter le règlement d'administration publique et la notice de la Préfecture de la Seine déterminant les conditions et formalités à remplir pour le mode funéraire en question, puis les statuts de la société fondée en décembre 1880, d'abord pour obtenir

la liberté de la crémation en France, puis, ce but une fois atteint (décret du 15 novembre 1887), continuée pour propager cette coutume dans le même pays, faire toutes études sur la pratique de l'incinération et participer, selon ses ressources, lorsqu'elle le juge convenable, aux frais d'incinération de ceux de ses membres pour lesquels une demande régulière lui est faite. Le siège est à Paris, chez M. Georges Salomon, ingénieur civil des mines, 97, boulevard Malesherbes. Les membres *titulaires* ont à payer une cotisation annuelle fixée à un minimum de 5 francs, les membres *adhérents* 1 fr. par an, et les membres *donateurs* sont ceux qui, à leur entrée dans la Société, lui ont fait un don de 100 francs au moins. Le Président est le D^r Bourneville, les vice-présidents le D^r Napias et M. Frédéric Passy. Sur la liste des membres je relève, en passant, les noms de M^{me} Juliette Adam, de MM. Bischoffsheim, Paul-Casimir Périer, Henri Cernuschi, de Douville-Maillefeu, Alfred Kœchlin, général Parmentier, Emile Trélat, M^{me} veuve Edmond About, MM. Berthelot, Paul Beurdeley, Ernest Bosc (Marcus de Vèze), Ernest Brelay, Léon Cléry, D^r Cornil, Dietz-Monin, Ferdinand Dreyfus, M^{me} Griess-Trant, MM. de Hérédia, Anatole de La Forge, Ferdinand de Lesseps, Jean Macé, Marmottan, Georges Martin, Maunoir, Max de Nansouty, Peyrat, Francisque Sarcey, Victor Schœlcher, D^r Vallin, Germain Casse, Topinard, etc. Au 22 février de cette année la Société comptait 584 membres, parmi lesquels 75 dames, et un grand nombre de notabilités politiques, d'artistes, de publicistes, de médecins, d'ingénieurs, d'officiers, de fonctionnaires, de magistrats et d'avocats.

Enfin on lira avec plaisir une notice destinée à être remise, dans les mairies de Paris, à toute personne venant y déclarer un décès, et à être répandue dans le public par les membres de la Société, notice mettant en lumière la supériorité de la Crémation sur tous autres modes sépulchraux, au point de vue sentimental aussi bien que social.

On ne saurait trop, en effet, appuyer sur ceci : ce n'est point, comme les Papistes feignent de le croire, par animosité contre quelque culte que ce soit, que les crémationnistes réclament l'abandon de l'inhumation, mais

uniquement au nom de l'hygiène sociale. Et la terrible maladie qui actuellement ravage l'Espagne et menace l'Europe, ne leur donne que trop raison, puisque, comme je le faisais valoir récemment au *Midi républicain*, elle a paru lors d'un remuement de terres en un cimetière où avaient été enterrés en 1885 les victimes d'un choléra, qui lui-même n'avait pas d'autre cause. Et il est certain que si l'on étudiait avec pleine impartialité l'histoire de tous les typhus, on trouverait que beaucoup de ces calamités ont la même origine. Bien plus, cela est aujourd'hui scientifiquement avéré; la plupart des grandes épidémies qui déciment l'humanité se perpétuent à l'état latent aux alentours des cimetières; il en est même certaines, et non des moins redoutables, que notre espèce ignorait avant que telle peuplade ait eu l'idée d'engraisser le déjeûner de ses vaches avec les corps de ses ancêtres.

Augustin CHABOSEAU.

BULLETIN THÉOSOPHIQUE

« Mon cher Directeur,

« Puisque vous avez annoncé la dissolution de S. T. Hermès, auriez-vous l'obligeance d'insérer la circulaire suivante, adressée aux membres de l'Hermès :

« MONSIEUR ET FRÈRE,

« Depuis l'envoi de ma dernière circulaire vous annonçant la dissolution de l'Hermès, j'ai eu l'occasion de voir l'un des vice-présidents, M. Ch. P., et l'un des secrétaires, M^{lle} A. G.

« Tous deux ont déclaré accepter la dissolution et approuver la circulaire.

« L'autre secrétaire, M. H. T., m'a écrit pour m'ap-

« prendre qu'il votait la dissolution et en prévenait
« M. A. A.

« La dissolution de l'Hermès, que six membres du
« Bureau avaient antérieurement résolue en principe et
« qui existait depuis quelque temps en fait, se trouve
« donc ainsi légalement prononcée à la majorité de
« quatre voix.

« Salutations fraternelles.

« Signé : G. CAMINADE. »

« J'ajouterai que M^{lle} A. G. et moi venons d'écrire au
colonel Olcott et à M^{me} Blavatsky pour leur déclarer que
nous retirions nos signatures du rapport de l'Hermès
contre Papus et que nous n'entendions pas en accepter
la responsabilité.

« Bien à vous.

« G. CAMINADE. »

BULLETIN MAÇONNIQUE

Plusieurs Loges parisiennes se proposent de fusionner
entre elles pour fonder un atelier spécial, dont le titre
distinctif serait : « *Le Réveil initiatique.* »

Une nouvelle extension serait ainsi donnée au mouve-
ment inauguré il y a deux ans par le *Groupe Maç.*.
d'Etudes initiatiques et par la L.*. Travail et Vrais Amis*
Fidèles.

Le mouvement prend une importance telle qu'il pour-
rait fort bien devenir le point de départ d'une révolution
complète dans la Maçonnerie contemporaine.

Nous assistons positivement sous ce rapport à un véri-
table *réveil initiatique.* Les maçons sortent de la tor-
peur d'une ignorance routinière et ouvrent enfin les yeux
à la lumière de la science traditionnelle dont ils furent

longtemps les dépositaires inconscients. Ils s'efforcent désormais de prendre au sérieux l'initiation maçonnique, de telle sorte à former des hommes qui soient des *initiés* dans toute la force du terme.

Il ne s'agit pas, en effet, de n'enseigner que la *théorie* de l'initiation. C'est la *pratique* surtout qui intéresse les maçons. Ils ne sont point hommes à se perdre volontiers dans les nuages de la spéculation abstraite. Ce sont des travailleurs, des constructeurs actifs, avant toujours en vue la réalisation effective de l'idéal qu'ils conçoivent.

C'est ce qui donne un intérêt capital à la tentative de régénération initiatique dont la F. . M. . est actuellement l'objet.

Si cette tentative aboutit, les conséquences en seront incalculables.

Mais il ne convient pas de faire à ce sujet des promesses que les événements seuls peuvent tenir. Il ne nous appartient pas de préjuger de l'avenir. Les maçons gardent le silence sur leurs rêves secrets, car ils savent fort bien qu'en restant fidèles à leur devise : *Travailler et se taire*, les faits se chargent de parler pour eux et de proclamer plus hautement qu'ils ne pourraient le faire eux-mêmes les résultats acquis par leur tenace et infatigable activité.

OSWALD WIRTH. .

Membre du Groupe Maç. . d'Etudes initiatiques.

■ ■ ■

Mouvement en Août-Septembre 1890

REVUE DES REVUES

I.— OCCULTISME ET PHILOSOPHIE GÉNÉRALE

Tout d'abord signalons l'heureuse transformation de l'ANTI-ÉGOÏSTE imprimé typographiquement et reprodui-

sant un des plus beaux articles qu'il ait jamais publiés : *Les Bases de l'Altruisme*. (Les bureaux sont 2, rue des Hauts-Pavés, Nantes.)

..

L'ÉTOILE (n° 7, septembre 90) contient une analyse du *Seuil du Mystère* de Stanislas de Guaita par Alb. Jhouney et une autre du livre du marquis de Saint-Yves, *Jeanne d'Arc victorieuse*, par l'abbé Roca ; plus une série de correspondances diverses et la suite des études de MM. René Caillié, Jules Bois, etc... A ce propos une lettre rectificative envoyée par Papus a été remplacée par une toute petite note insuffisante.

..

L'AURORE (n° 7, juillet 90). Notes hermétiques par Edward Martland.

..

REVUE DE SCIENCES PSYCHOLOGIQUES ILLUSTRÉE. — Article nécrologique de M. Joseph Capèran sur *Georges Coutan*, le rédacteur en chef de cette revue, trop tôt enlevé à la sympathie de tous ceux qui ont pu le connaître et l'apprécier. Nous nous associons de tout cœur aux regrets de tous ses amis.

..

LA RELIGION UNIVERSELLE (n° 111-112, août 90). — Etudes remarquables de *Ch. Fauvety*, de *Fabre des Essarts*, de *F. Courtepée* et de *P. Verdad*. Une note de la fin se plaint amèrement du petit nombre d'abonnés, eu égard aux frais élevés : 250 abonnés en cinq ans, c'est peu. Notre confrère voudrait-il nous permettre à ce sujet deux petites observations. Pourquoi le format si incommode ? première cause d'insuccès. Pourquoi choisir Nantes (?) comme centre d'action ? Le succès de *l'Initiation*, qui tire aujourd'hui à 700 (chiffre exact, cher confrère), est dû, je pense, à tout un autre plan de propagande.

..

LE DEVOIR (n° 558, août 90). — Remarquable étude de *J.-B.-A. Godin* sur le cerveau et les facultés de l'être

humain. (Essai d'alliance de l'anatomie et de la physiognomonie.)

..

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS SWEDENBORGIENS LIBRES (n° 22, août 90). — *L'Aurore de la vie* par Lecomte (suite) *Esprit et Matière* par Allan. — *Une cure du docteur Luys*, par Lecocq. Cette revue devrait trouver le moyen de paraître mensuellement. Ses numéros, vraiment intéressants, sont bien trop rares.

..

LA RÉNOVATION. — Plusieurs études d'*Hypolyte Destrem* (n° 28, juillet 90).

..

REVUE THÉURGIQUE (23, avenue Mac-Mahon; Le Zouave Jacob, directeur). — Aimables grossièretés adressées à MM. Leymarie, Delanne et à quelques autres confrères.

..

II. — SPIRITISME ET MAGNÉTISME

REVUE SPIRITE (n° 9, 1^{er} septembre 90). — Réponse de *M. Vincent* à la demande de Papus sur la communication des victimes d'un assassinat. — Théorie de l'état de trouble de l'esprit, théorie déjà soutenue au sujet de la même question par *Henri Sausse* dans le *Moniteur Spirite et Magnétique*.

Les deux réponses sont fort bien faites, et, pour montrer que c'est une simple question et non une source de polémiques que Papus a posée, nous dirons que s'il est vrai, ainsi que l'a publié le *Matin*, que le nom de Jack l'éventreur ait été communiqué à Londres par une Table, c'est là une réponse irréfutable à la question précitée que nous enregistrons avec grand plaisir.

Mais pourquoi ces allusions blessantes contre les occultistes et à leur théorie « à la portée seulement des initiés ? » Les œuvres de Kant, de Hegel, de Spinoza ne sont pas « à la portée des profanes » même spiritistes, et ce

sont pourtant là de grands noms. Habitons-nous donc à discuter sans nous quereller, si tant est que la discussion serve à quelque chose, ce dont nous doutons fort.

Nous considérons l'expérience de l'*incarnation partielle d'un vivant* par le transfert comme une réponse à l'article de M. Metzgu, bien plus probante que toutes les discussions du monde.

*
**

LE SPIRITISME (n° 9, 8^e année, 1^{er} septembre), 24, rue Labruyère. — Reproduction d'un article du *Moniteur* de M. Bouvery. — Reproduction de l'article de l'*Initiation* de M. Fidler. — Causerie du docteur, etc.

*
**

MONITEUR SPIRITE ET MAGNÉTIQUE (Bruxelles). — Question à Papus et aux théosophes par Bouvery. — Réponse de Papus.

*
**

LA LUMIÈRE (n° 118, avril 90), 97, boulevard Montmorency. — Curieuse étude du Dr *Johannès* (alias Boulant) sur la *cinquième essence*. — Revue étrangère fort bien faite et spécialement recommandée (M. de Courteville).

*
**

LA CHAÎNE MAGNÉTIQUE (n° 134, août 90). — Résumé de la vision somnambulique de M^e Auffenger à propos de l'huissier Gouffé. — Cri d'alarme d'*Henri Sausse* à propos des hypnotiseurs. — Correspondance de M. *Horace Pelletier*.

*
**

L'AVENIR DE L'HUMANITÉ (Douai). — *La Pluralité des Mondes habités*, par J. Jésupret fils.

*
**

ÉTRANGER

LA PSICHE (n° 17-18; 1^{er} septembre 90). — Via Modena, 37, Rome. — Traduction de la conférence de

Papus sur la *Localisation physiologique du Périsprit* (Congrès Spirite 1889). — La Prière, par R., etc.

..

REVISTA DE ESTUDIOS PSICOLOGICOS (avril 90), 31, rue de S. Juan, Barcelone. — Recommandons cette revue dirigée par le vicomte de Torres Solanot.

..

THE THEOSOPHIST (Adyar-Madras). — Etude sur la *Chiromancie*, par N. Chedambaram, avec notes par H. S. Olcott.

LIVRES REÇUS

CŒUR EN PEINE, par Joséphin Peladan (compte rendu détaillé en préparation). — COMPTE RENDU DU CONGRÈS MAGNÉTIQUE (1889). — (Analyse bientôt).

..

DE LA CONDITION DES MÉDECINS, apothicaires, chirurgiens et barbiers sous l'Ancien régime, par Albert de Rochas. — Extrait de Cosmos, 8, rue François 1^{er} avril 1890. — Etude fort savante très recommandée.

..

LA MÉDECINE jugée par les professeurs, par A. Letoquart.

Le communiqué suivant fait connaître les idées de l'auteur :

DISPENSARE FRANÇAIS

ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE

115, Bleecker Street, N. Y.

Le meilleur **Elixir de vie** est le courant électrique bien appliqué et d'une manière méthodique; c'est le meilleur

moyen de sauvegarder la santé publique ; il empêche les stases du sang et des humeurs, transporte l'ozone, l'oxygène, l'hydrogène, le chlore et l'ammoniaque, remplace les acides par les alcalis, et ces derniers par les acides, tue les microbes en changeant spontanément le milieu chimique où ils vivent, etc., etc., mieux que ne le font toute espèce de drogues et noculations quelconques qui préparent à l'humanité de tristes revers. La postérité jugera sévèrement ces hommes qui ne craignent pas d'infiltrer dans nos veines, et jusque chez les animaux, les germes des nouvelles maladies.

Je rappelle au public que la méthode électro-galvanique est le complément de la méthode de Raspail, médecin aimé et trop incompris. Gloire à toi, Raspail ! La postérité ne te tressera jamais assez de couronnes, toi qui fus le promoteur et le Titan de la science moderne dans toutes ses branches ; nous le prouverons au besoin.

Le Dispensaire auquel j'ai consacré quinze années de ma vie et dont l'outillage a été fait par moi est à la disposition du public.

A. LETOQUART.

Nota. — Ce Dispensaire est essentiellement laïque et en dehors de toute secte religieuse.

..

Pour paraître prochainement, par A. LETOQUART.

- 1° La médecine jugée par ses propres professeurs.
 - 2° Traitement de la phthisie pulmonaire par le courant électrique.
 - 3° Solution de la question sociale ou mémoire présenté au concours Pereire, en 1880.
 - 4° Quest-ce que l'âme ? Est-elle immortelle et dans quelle condition ?
- Et une série d'autres brochures concernant les questions politiques, sociales et religieuses.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURNAI, IMP. E. ARRULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.